

PENSÉES
PHILOSOPHIQUES,
MORALES, CRITIQUES,
LITTÉRAIRES ET POLITIQUES
DE M. HUME.

PENSÉES

PHILOSOPHIQUES,

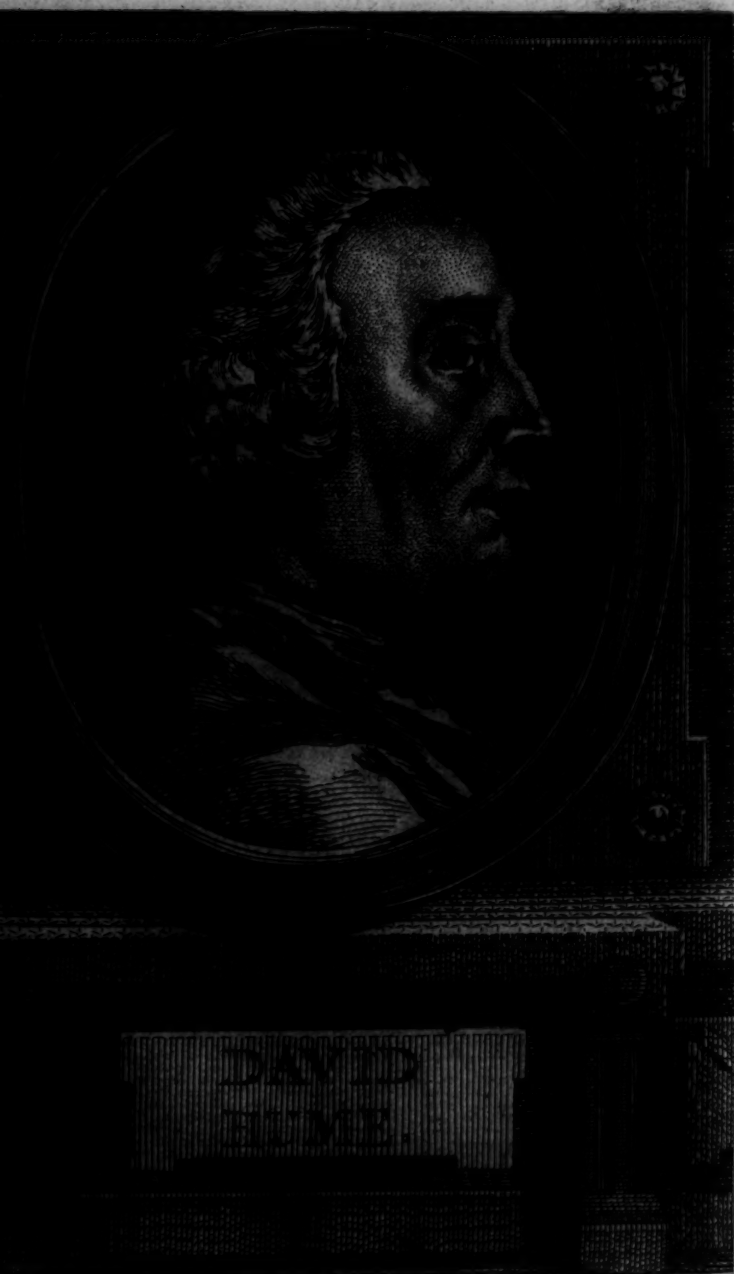
MORALES,

LITTÉRAIRES ET POLITIQUES

DE M. H. M. R.







N. Cochin.

Gravé par A. B. Duhamel.

E
PH
M
LIT

Le

Chez
rue S

PENSÉES
PHILOSOPHIQUES,
MORALES, CRITIQUES,
LITTÉRAIRES ET POLITIQUES
DE M. HUME.

Le prix est de 2 l. 8 s. broché & 3 l. relié.



A LONDRES.

Et se trouve à Paris,

Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire,
rue St. Jacques, au Temple du Goût,

M. DCC. LXVII.

THE NEW
 THEOLOGY
 A NEW
 SYSTEM OF
 THEOLOGY



THE NEW
 THEOLOGY
 A NEW
 SYSTEM OF
 THEOLOGY
 BY
 THE
 REV. FATHER
 JOHN
 BAPTIST
 DE
 LA
 SALLE
 S. J.
 PARIS
 1703



PRÉFACE.

LA Célébrité que les Essais Philosophiques & Politiques de M. Hume ont acquise dans la patrie de l'Auteur, fesoit regretter que la lecture n'en fut pas permise en France : un Système hazardé sur la Religion naturelle, des Argumens Captieux contre les principes de la Religion révélée, & des sentimens dangereux sur les principaux Dogmes de la foi, forcèrent le ministère public de s'opposer à la publicité de la traduction qu'un Citoyen d'un mérite reconnu en avoit fait.

ii P R É F A C E.

En vain le Traducteur & l'Editeur avoient-ils pris les plus grandes précautions pour prévenir le mal que ces Essais pouvoient causer; on les crut insuffisantes. La Traduction étoit accompagnée de Notes dans lesquelles on s'efforçoit de détruire les principes du Philosophe Anglois; l'Histoire Naturelle de la Religion étoit suivie d'un examen très-severe de son Système. Le tout étoit précédé d'une Préface, dans laquelle on avoit extrait de l'Ouvrage de M. Leland, sur les Déistes Anglois, tout ce qui concerne ces Essais; c'est d'après cet Ecrivain que l'Editeur relève plusieurs contradictions de M. Hume qui, en même tems qu'il établit l'expérience comme l'unique fondement de nos connoissances, soutient qu'elle ne nous fournit que des preuves insuffisantes sur la réunion future

PRÉFACE ij

des événemens que nous avons toujours vu réunis ; qui ne trouve la liaison des choses , que dans notre esprit , tandis qu'il admet une Harmonie préétablie entre le cours de la nature & la suite de nos idées. On attaque vivement dans cette Préface , toujours d'après M. *Lélaud* , l'Essai de M. Hume sur les miracles ; Essai dans lequel toutes les objections sont fondées sur le principe de l'expérience.

Quelque sages que soient ces précautions , il est encore plus sage de ne pas exposer les Lecteurs à la séduction. Nous avons écarté tout ce qui pouvoit porter le doute dans les esprits , & le trouble dans les consciences. Les Essais sur l'Histoire Naturelle de la Religion , & sur les miracles , ont été totalement supprimés , & nous n'avons adopté que ce qui

24 P R É F A C E.

a paru conforme à la Morale Chrétienne.

Je ne fais quel goût pour la singularité répandu dans tous les esprits, est la source des erreurs de la plupart des Philosophes. Quelque excellent que soit le fond de leur morale, elle manque toujours son effet par la forme. Le mot de *Nature* substitué à celui de *Providence*, à celui de *Conscience*, celui de préjugé, font souvent toute la fortune d'un système qui à peine se seroit fait lire, si chacun de ces termes eut été à sa place.

L'impiété des autres, vient de l'insuffisance même de la Philosophie pour expliquer des choses incompréhensibles à l'esprit humain. Convaincus par un sentiment intérieur de l'existence d'un Etre Suprême; mais ne pouvant parvenir à le concevoir, ils

P R É F A C E. 9

ont mieux aimé chercher des preuves contre l'évidence d'une vérité que tout ce qui les environne leur atteste, que de convenir de la foiblesse de leur raison ; ne pouvant se faire une idée de la Toute - Puissance, ils ont mieux trouvé leur compte à supposer une matiere éternelle, règle par le hazard, qu'à reconnoître un Dieu créant tout de rien, par un seul acte de sa volonté ; & comme il étoit possible de fixer une époque à l'éternité, ils ont trouvé une contradiction entre un monde presque naissant, & un Etre qui n'a jamais commencé. Comment en effet pouvoir rendre raison de ces mystères impénétrables par les principes des Philosophes ? Qu'est - ce que l'expérience dont M. Hume fait la base de nos connoissances, peut apprendre à l'homme

foible & borné ? Qu'il ne peut rien créer , rien anéantir , que dans l'espace circonscript de la vie , des siècles & des âges , tout commence & tout finit ; que la Nature est soumise à des Loix qui ne varient point ; que la matière se décompose & se reproduit sans cesse sous de nouvelles formes ; mais au lieu de conclure , que si le hazard , comme le disent les Athées , à tout fait , le hazard qui porte nécessairement avec lui l'idée de l'inchoerence , peut à tout instant tout détruire , tout bouleverser , ils ont conclu contre leurs principes même , l'impossibilité des miracles.

Il est vrai que par le secours de l'expérience , la Physique a fait des découvertes précieuses & multipliées ; mais tandis qu'elle est parvenue à expliquer tous les Phénomènes de la Nature , la

Métaphysique n'a fait que tourner autour de quelques principes , sans pouvoir étendre les bornes que le Ciel, pour notre bonheur sans doute , a prescrites à notre raison. Malgré tous leurs efforts , les causes premières sont encore inconnues aux Philosophes ; mais parce qu'il ont trouvé un mur d'Airain que ni l'expérience ni leurs principes n'ont pu franchir ; il ont attribué à la matiere même des propriétés inhérentes, des facultés secrètes & inexplicables , ils lui ont supposé des qualités qui n'existoient que dans leur imagination , & à force de Sophismes , de calculs & de combinaisons , ils ont persuadé , il se sont persuadé à eux-mêmes , l'existence réelle de ces qualités. Ce qui a le plus favorisé les faiseurs de Systèmes , c'est que ces premie-

res causes supposées, quelque opposition qu'il y ait entre elles, le résultat des expériences a été le même. Newton & Descartes ont fait à-peu-près les mêmes découvertes, & ont également bien expliqué les mêmes Phénomènes; cependant quelle différence dans leurs principes & quelle foiblesse pour ne rien dire de plus, dans le pivot de leurs Systèmes! s'il étoit permis à la raison humaine de parvenir à la connoissance Physique des premières causes, qui pouvoit mieux y prétendre que ces deux puissans génies? Les tourbillons & l'attraction sont peut-être les deux plus fortes preuves de l'insuffisance de la Philosophie, pour parvenir à la connoissance des causes premières.

Quant à la Morale; quelles opinions absurdes l'amour de la fin-

gularité n'a t-elle pas enfantées ? Il est une Morale plus sublime, plus pure que celle de tous les Philosophes de l'antiquité; une Morale qui s'accommode mieux à la Politique, dont la Société peut tirer de plus grands avantages, & qui jette plus de tranquillité dans l'ame du Philosophe. Comparés précepte à précepte, & vous verrez que les livres de Platon, les Ouvrages Philosophiques de Cicéron, de Sénèque, d'Epictète, pourront servir de Commentaire à la Morale évangélique. Pourquoi donc chercher dans les lumières d'une raison égarée, une sagesse dont Socrate auroit adopté les maximes s'il les avoit connues ? On l'éleve au-dessus des Philosophes, parce que ses préceptes étoient puisés dans l'humanité; Erasme est tenté de le mettre aux rangs des saints, parce

qu'il aime mieux être la victime de l'injustice, que de se soustraire aux loix, & qu'en mourant il pardonna à ses ennemis ; ne sont-ce pas les mêmes vertus que recommande la Morale du Christianisme ?

La querelle qui s'est élevée entre M. Hume & M. J. J. Rousseau, est une des principales raisons qui nous ont engagés d'entreprendre cet extrait. Chacun de ces hommes célèbres a ses partisans ; les Ouvrages de l'un sont entre les mains de tout le monde ; en Angleterre & en France, on connoît M. Hume comme un excellent historien, & comme un des plus grands Politiques ; mais en France il n'est pas aussi généralement connu comme un Philosophe profond : nous avons mis sa Morale sous les yeux du public, afin qu'en la comparant avec celle

P R É F A C E.

xj

de M. J. J. Rousseau, le lecteur pût juger, par induction, quel est le coupable.

Nous avons élagué des Essais Philosophiques de M. Hume, tout ce qui nous a paru s'éloigner des principes de la Religion; nous avons mieux aimé ne pas toucher à une matiere épineuse, que de nous occuper sans cesse à mettre le lecteur en garde contre la séduction & le sophisme. Si quelqu'esprit fort se plaint de ces retranchemens, nous voulons bien lui avouer que ce n'est pas pour lui que nous les avons faits; & s'il nous accuse de nous être livrés au préjugé, nous lui avouerons encore que nous aimons mieux dix préjugés qu'un remords.

Dans les Essais Politiques, M. Hume a surtout eu en vue le pays où il a écrit. Ainsi ce qui

PMASERS

a été retranché étoit à-peu-près inutile à un lecteur François. Il n'a donc fallu laisser subsister que les principes qui pouvoient s'appliquer à toute sorte de Gouvernement, & principalement au Gouvernement Monarchique.



PENSEES



P E N S É E S
PHILOSOPHIQUES,
MORALES, CRITIQUES,
LITTERAIRES ET POLITIQUES
D E M. H U M E.

P R E M I E R E P A R T I E.

LA PHILOSOPHIE MORALE, peut être traitée de deux manieres différentes. En suivant la premiere, on considere l'homme principalement comme né pour agir. Guidé par le goût & par le sentiment, il recherche & il évite les objets conformément à leur valeur apparente & au point de vue sous lequel ils sont placés à son égard. Les Philosophes de ce genre, mettant dans tout son jour la différence qui est entre le vice & la vertu, font naître & régient

A

tout à la fois nos sentimens , & sont parvenus à leur but , lorsqu'ils ont gravé dans nos cœurs , l'amour de la probité & du véritable honneur.

Les Philosophes de la seconde espece traitent plus l'homme en être raisonnable qu'en être actif : ils s'attachent davantage à former son entendement , qu'à cultiver ses mœurs. Le genre humain est pour ceux-ci un objet de spéculation : ils examinent notre nature , le compas à la main ; ils cherchent à découvrir ces premiers principes qui déterminent notre esprit , qui produisent nos sentimens , & qui nous portent à approuver & à blâmer tel ou tel objet , telle ou telle action ou façon d'agir en particulier.

L'homme est un être raisonnable , la science est sa nourriture & son aliment propre ; mais les bornes de son entendement sont si étroites qu'il ne peut espérer que peu de satisfaction , soit de l'étendue , soit de la certitude des connoissances qu'il peut acquérir. L'homme n'est pas moins un être sociable qu'un être doué de raison ; mais il ne sauroit ni trouver toujours une société qui l'amuse , ni même soutenir toujours son goût pour la société. L'homme est encore un être actif , & cette disposition

PHILOSOPHIQUES. 3

jointe aux divers besoins de la vie, le contraint à se livrer aux occupations & aux affaires; mais l'esprit demande du relâchement. La nature paroît donc avoir tracé à l'espece humaine un genre de vie varié; parce que c'est le plus convenable pour elle. Sa voix secrette semble nous exhorter à ne pas permettre qu'aucun de ces ressorts tire trop à lui, de peur qu'il ne nous rende incapables d'user des autres. Livrez-vous, dit-elle, à votre penchant pour la science; mais que votre science soit humaine, qu'elle se rapporte directement à l'action & à la société. Soyez Philosophe; mais au milieu de votre philosophie, soyez homme.

Mais on s'élève contre la Philosophie abstraite, cependant sans elle, la Philosophie commune ne sauroit atteindre à un degré suffisant d'exactitude, ni dans ses préceptes, ni dans les raisonnemens, ni dans les sentimens qui en résultent. Les belles lettres n'étant que le tableau de la vie humaine sous diverses faces & dans diverses situations, elles produisent les idées différentes de louange & de blâme, elles excitent les divers sentimens d'admiration ou de dérision, selon les qualités des objets qu'elles exposent à

PENSÉES

notre vue. Celui qui travaille sur ces objets est d'autant plus assuré de réussir, qu'à un goût délicat & une imagination vive, il joint une connoissance solide de la nature de l'homme, des opérations de son entendement, du jeu de ses passions, & des diverses especes de sentimens par lesquels il distingue le vice de la vertu. Quelque pénible que soit cette recherche interne, elle devient en quelque sorte indispensable à ceux qui veulent décrire avec succès la vie humaine telle qu'elle se montre au dehors. L'Anatomie offre à l'œil le plus dégoûtant de tous les spectacles; cependant c'est par son secours que les images d'Hélène & de Venus s'embellissent sous le pinceau. Plus on met de cet esprit d'exactitude dans les arts & les professions qui intéressent le plus la vie humaine, & plus on les perfectionne & on les rend utiles au bien public.

C'est une chose remarquable que les opérations de notre ame, quoique présentes à nous de la façon la plus intime, paroissent se cacher dans une profonde nuit; dès que nous tournons nos réflexions de leur côté; & rien n'est plus difficile que de tracer les lignes qui les séparent les unes des autres. Ce sont des

PHILOSOPHIQUES.

objets trop subtils pour demeurer long-tems sous le même point de vue, & dans la même situation : il faut les saisir dans un instant indivisible ; & pour les saisir, il faut cette pénétration supérieure, dont précieux de la nature, qui se perfectionne par l'habitude de réfléchir. C'est donc déjà une science très-estimable que de connoître ces diverses opérations de l'esprit, de savoir les distinguer les unes des autres, les ranger sous certaines classes, & corriger ce désordre apparent qui y regne, lorsqu'elles deviennent les objets de nos recherches. Cet arrangement peu important par rapport aux corps externes qui frappent nos sens, devient, par rapport aux opérations intérieures de l'entendement, d'un prix proportionné à sa difficulté & au travail qu'il coûte.

Ne pourrions-nous pas espérer encore que la Philosophie cultivée avec soin, put découvrir au moins jusqu'à un certain point, ces principes & ces ressorts cachés, qui animent l'esprit humain, & qui excitent ses opérations ? Il est très-probable que chacune des opérations de l'ame, aussi bien que chacun de ses principes dépend d'autres opérations, d'autres principes qui peuvent encore être

réduits à des chefs plus généraux. Déterminer exactement jusqu'où cela peut aller, ce seroit une chose fort difficile; il faut auparavant faire plusieurs essais, & les faire avec beaucoup de soin. Peut-être même que ces essais ne produiront rien; dans ce cas on aura gagné du moins de pouvoir abandonner cette entreprise avec confiance & en toute sûreté.

DE L'ORIGINE DES IDÉES.

Qu'un homme sente l'incommodité que cause une chaleur excessive ou le plaisir qui naît d'une chaleur tempérée, que le même homme se rappelle ces sentimens après coup ou qu'il les imagine d'avance: tout le monde tombera d'accord qu'il y a une différence considérable entre ces deux façons d'appercevoir. La mémoire peut retracer les perceptions sensibles, l'imagination peut les imiter; mais ni l'une ni l'autre ne sauroit atteindre au degré de force & de vivacité de la sensation primordiale. Le coloris le plus brillant de la Poësie, ses peintures les plus naturelles, ne nous feront jamais prendre la description d'un paysage pour le paysage même. L'image la plus forte demeure toujours au-dessous

de la sensation la plus foible, Nos sentimens passés sont réfléchis dans notre imagination comme dans un miroir fidèle : c'est un Peintre qui fait ses portraits d'après nature ; mais ses couleurs sont fades & éteintes en comparaison de celles dont les perceptions étoient revêtues. Ces différens degrés de force & de vivacité deviennent une marque distinctive, par laquelle toutes nos perceptions se séparent en deux classes. On nomme communément les perceptions moins fortes & moins vives, idées ou pensées. La seconde espece n'a point encore reçu de dénomination commune. On peut les nommer *impressions* ; je comprends donc sous ce terme d'*impressions*, toutes les perceptions qui ont un certain degré de force, comme sont celles de l'ouïe, de la vue & du toucher. J'y joins aussi l'amour, la haine, le desir & la volition. Ainsi les *idées*, par opposition aux *impressions*, seront les perceptions les moins vives, dont nous soyons affectés.

Rien ne paroît plus libre que la pensée : c'est peu qu'elle brave toute l'autorité des puissances de la terre ; les bornes de la nature & de la réalité sont trop étroites pour la contenir. Il ne lui en coute pas plus de produire des mon-

tres & des figures grotesques en réunissant les choses les plus discordantes, que de concevoir les objets les plus naturels & les plus familiers. Tandis que notre corps se traîne péniblement sur cette planète, la pensée nous transporte aux régions les plus éloignées de l'Univers au-delà même de ses limites : dans ces espaces immenses où l'on a placé l'empire du cahos. Rien ne se soustrait à ce pouvoir ; ce qu'on ne vit, ce qu'on n'entendit jamais, pourvu qu'il n'implique point contradiction, l'esprit le conçoit : cependant quelque illimitée que puisse paroître cette liberté, un examen plus mûr réduit ce pouvoir de l'ame à celui de composer, de déplacer, d'augmenter & de diminuer les matériaux qui lui sont soumis par les sens & par l'expérience. En pensant à une montagne d'or, nous ne faisons que joindre deux idées qui peuvent subsister ensemble ; l'idée d'or, & celle de montagne. Pourquoi pouvons-nous concevoir un cheval courageux ? C'est parce que connaissant la valeur par sentiment, nous pouvons la réunir à la figure & à l'organisation du cheval. En un mot, tous les matériaux de nos pensées sont pris ou du sentiment interne, ou des sens ex-

PHILOSOPHIQUES. 09
térieurs ; la fonction de l'ame consiste à
en faire l'assemblage & le mélange.

DE LA LIAISON DES IDÉES.

Il y a des principes qui lient nos pensées, car elles sont introduites dans l'esprit les unes par les autres ; c'est avec un certain degré de méthode & de régularité qu'elles se présentent à la mémoire ou à l'imagination. Dans nos rêveries les plus vagues & les plus extravagantes, dans nos songes même, l'imagination ne court pas tout-à-fait à l'aventure ; en y réfléchissant, on découvre toujours de la liaison entre les idées qui se succèdent. En comparant ensemble les langues de plusieurs Peuples, entre lesquels on ne peut soupçonner ni liaison ni commerce, on trouve pourtant une correspondance étroite dans les mots qui représentent les idées les plus composées ; marque certaine que les idées simples dont ils expriment la collection, sont unies par un principe universel, qui exerce son influence sur tout le genre humain. Je ne trouve que trois principes de cette liaison ; celui de *ressemblance*, celui de *contiguïté de tems ou de lieu*, & celui de *causalité*. Il peut y en avoir d'autres ; mais au lieu d'entrer

tres & des figures grotesques en réunissant les choses les plus discordantes, que de concevoir les objets les plus naturels & les plus familiers. Tandis que notre corps se traîne péniblement sur cette planète, la pensée nous transporte aux régions les plus éloignées de l'Univers au-delà même de ses limites : dans ces espaces immenses où l'on a placé l'empire du cahos. Rien ne se soustrait à ce pouvoir ; ce qu'on ne vit, ce qu'on n'entendit jamais, pourvu qu'il n'implique point contradiction, l'esprit le conçoit : cependant quelque illimitée que puisse paroître cette liberté, un examen plus mûr réduit ce pouvoir de l'ame à celui de composer, de déplacer, d'augmenter & de diminuer les matériaux qui lui sont soumis par les sens & par l'expérience. En pensant à une montagne d'or, nous ne faisons que joindre deux idées qui peuvent subsister ensemble ; l'idée d'or, & celle de montagne. Pourquoi pouvons-nous concevoir un cheval courageux ? C'est parce que connoissant la valeur par sentiment, nous pouvons la réunir à la figure & à l'organisation du cheval. En un mot, tous les matériaux de nos pensées sont pris ou du sentiment interne, ou des sens ex-

PHILOSOPHIQUES. 09

térieurs ; la fonction de l'ame consiste à en faire l'assemblage & le mélange.

DE LA LIAISON DES IDÉES.

Il y a des principes qui lient nos pensées, car elles sont introduites dans l'esprit les unes par les autres ; c'est avec un certain degré de méthode & de régularité qu'elles se présentent à la mémoire ou à l'imagination. Dans nos rêveries les plus vagues & les plus extravagantes, dans nos songes même, l'imagination, ne court pas tout-à-fait à l'aventure ; en y réfléchissant, on découvre toujours de la liaison entre les idées qui se succèdent. En comparant ensemble les langues de plusieurs Peuples, entre lesquels on ne peut soupçonner ni liaison ni commerce, on trouve pourtant une correspondance étroite dans les mots qui représentent les idées les plus composées ; marque certaine que les idées simples dont ils expriment la collection, sont unies par un principe universel, qui exerce son influence sur tout le genre humain. Je ne trouve que trois principes de cette liaison ; celui de *ressemblance*, celui de *contiguïté de tems ou de lieu*, & celui de *causalité*. Il peut y en avoir d'autres ; mais au lieu d'entrer

TO PENSÉES

dans un détail qui meneroit à trop de vaines subtilités , considérons plutôt quelques-uns des principaux effets que la liaison des idées produit sur les passions & sur l'imagination de l'homme.

L'homme est un être raisonnable ; mais en même tems un être sans cesse agité par le desir de se rendre heureux , & comme il se flatte toujours de trouver le bonheur , il ne lui arrive gueres d'agir , de parler & de penser sans dessein ; jamais il ne prendra la peine de tourner ses réflexions sur un sujet , si ce n'est , parce qu'il espere d'en recueillir quelque avantage.

De là vient que tout ouvrage de génie doit être dressé sur un plan , & avoir un objet. La force de l'enthousiasme peut bien emporter le Poëte lyrique loin de son sujet principal ; mais il faut pourtant que le tout fasse paroître quelque intention : & si cette intention n'est pas marquée dans tout le cours de votre ouvrage , au moins faut-il qu'on sache pour-quoi vous avez pris la plume. Une production destituée de but , ressembleroit plus au délire d'un fou , qu'aux efforts d'un homme qui se possède.

Cette règle n'ayant point d'exception , elle demande , lorsqu'on l'appli-

PHILOSOPHIQUES. II

que au genre narratif, que les événemens dont on fait le récit, tiennent les uns aux autres par un nœud commun ; & l'imagination n'en saisit point les rapports, à moins qu'ils ne forment une espèce d'unité, qui la met en état de les réduire à un même plan & sous un même point de vue. Cette unité doit être le grand objet & le dernier but de tous ceux qui se mêlent d'écrire.

Parmi cette diversité de faits qui peuvent entrer dans un poème ou dans une histoire, c'est au Poète ou à l'Historien à choisir des divers principes de liaison, celui qui s'accorde le mieux à son dessein. OVIDE ayant bâti ses Métamorphoses sur le principe de la *ressemblance*, toute transformation fabuleuse, opérée par le pouvoir surnaturel des Dieux, s'est trouvée propre à remplir son canevas. Avec cette seule circonstance, qu'un événement peut figurer dans le plan sur lequel le Poète a travaillé.

Un Annaliste ou un Historien qui entreprendroit de transmettre à la postérité ce qui s'est passé en Europe pendant la durée d'un siècle, s'assujettiroit au principe de *contiguïté*. Son dessein embrasseroit tous les événemens arrivés dans cette portion déterminée d'espace

& de tems , quelques différens , quelques détachés les uns des autres que ces événemens fussent à d'autres égards , parce que , malgré toutes leurs différences il leur resteroit encore une espece d'unité.

Mais la liaison la plus usitée dans les récits , c'est celle qui naît des *causes* & des *effets*. Avec son secours l'Historien nous trace la suite des actions dans leur ordre naturel ; il remonte aux ressorts secrets & aux principes cachés , & en déduit les conséquences les plus éloignées. Ayant pris pour sujet une partie de cette grande chaîne d'événemens qui compose l'histoire du genre humain , sa principale étude doit être de toucher à chaque chaînon ; mais souvent une ignorance invincible s'oppose à tous ses efforts ; souvent aussi les conjectures viennent remplir le vuide de ses connoissances ; mais il sent bien que son ouvrage est d'autant plus parfait , qu'il présente la chaîne plus complete au Lecteur. La science des causes est la plus satisfaisante pour l'esprit. Elle est fondée sur le rapport le plus solide & le plus étroit de tous ; elle est encore la plus féconde en leçons utiles , puisque c'est elle seule qui nous rend les maîtres des événemens ,

& nous donne une espece d'empire sur les tems à venir.

Ici nous pouvons nous faire quelque idée de cette *unité d'action*, dont les Critiques ont tant parlé d'après ARISTOTE, mais le plus souvent envain, parce que leur goût n'étoit point dirigé par la justesse philosophique. Non-seulement le genre épique & tragique; mais tous les genres sans exception, exigent de l'unité un Auteur qui souhaite d'élever un monument durable, ne doit jamais permettre à ses pensées de courir au hazard. Selon moi, l'Historien qui écrirait la vie d'Achille, ne seroit pas moins obligé de lier les événemens par leurs dépendances & leurs rapports, que le Poëte qui choisiroit la colere de ce héros pour le sujet de ses chants. Ce n'est pas seulement dans le cours d'une portion limitée de la vie que les actions de l'homme tiennent les unes aux autres; cette liaison s'étend à toute sa durée, depuis le berceau jusqu'au sépulcre; & l'on ne sauroit détacher le moindre anneau de cette chaîne, sans altérer toute la série des événemens qui en dépendent. Ainsi l'unité d'action qui a lieu dans l'histoire des Etats, ou dans celle des particuliers, ne differe point en gen-

re, mais en degré, de celle qu'on observe dans la Poësie épique. Dans celle-ci le lien est plus serré, & se fait sentir davantage, la narration embrasse moins de tems, & les Acteurs se hâtent d'arriver à quelque période remarquable, propre à satisfaire la curiosité du Lecteur. Cela est fondé sur le ton particulier ou *l'imagination* & les *passions*, tant du Lecteur que du Poëte, sont montées dans le genre épique : la premiere y prend plus de vie, & les secondes plus de feu que dans l'histoire, tant générale que particuliere, & dans les autres narrations qui se bornent au réel & à l'exacte vérité. Considérons les effets de ces deux circonstances dans la Poësie, & principalement dans la Poësie épique où ils sont plus frappans que par-tout ailleurs; & voyons pourquoi ils exigent dans la fable, une unité plus précise & plus scrupuleuse,

Premierement, la Poësie étant une espece de peinture, nous rapproche davantage des objets que tout autre sorte de récits; elle met ces objets dans un plus grand jour, elle dessine plus distinctement ces circonstances légères, qui, quelque superflues qu'elles paroissent à l'histoire, servent pourtant beau-

eoup à animer le tableau , & à charmer l'imagination. Il n'étoit pas fort nécessaire qu'Hemere à chaque fois que son héros boucle ses souliers & attache ses jarretieres, nous en avertit ; je ne fais d'un autre côté, si l'auteur de la Henriade n'auroit pas dû entrer dans de plus grands détails ; il passe sur les événemens avec une rapidité qui nous laisse à peine le loisir de prendre connoissance de l'action & de la scène. Si donc le Poëte vouloit embrasser dans son sujet un grand espace de tems ; ou une longue suite d'événemens ; s'il vouloit déduire la mort d'Hector, de ses causes les plus éloignées, & reprendre les choses depuis le rapt d'Hélène, ou depuis le jugement de Paris ; il ne pourroit remplir ce vaste canevas de peintures & d'images qui eussent leurs justes proportions , sans faire un poëme d'une longueur démesurée. L'imagination du Lecteur enflammée par une suite de descriptions poëtiques , & ses passions tenues en haleine par cette sympathie continuelle qui attache aux Acteurs, n'iroient jamais jusqu'au bout.

Il y a une seconde raison tirée d'une propriété des passions très-remarquable par sa singularité ; c'est que dans une composition bien ordonnée, toutes les

affections excitées par les divers événemens , d'écrits ou représentés , se prêtent une force mutuelle. Pendant que tous les héros sont engagés dans une scène commune & que chaque action tient au tout par une liaison étroite , l'intérêt se soutient , & les passions passent d'objet en objet par des transirions aisées. Cette connexion des événemens , en même-tems qu'elle applaudit le passage d'une pensée à l'autre , fait aussi que les passions se transmettent plus facilement ; elle les resserrent dans le même canal & les fait couler dans la même direction. C'est ainsi que , dans le Paradis perdu de Milton , l'intérêt que nous prenons à Eve , nous prépare à en prendre un pareil à Adam. La sympathie ne perd rien dans ce passage , & l'esprit saisit immédiatement les nouveaux objets qui ont des rapports bien marqués avec ceux qui le remplissoient déjà ; au lieu que si le Poète , faisant une digression totale de son sujet , s'avise d'introduire un nouvel acteur , qui n'ait aucun rapport avec les personnages qui ont figuré auparavant , l'imagination s'apercevant qu'on lui présente un objet postiche , se trouvera arrêtée , & n'entrera que froidement dans la nou-

P H I L O S O P H I Q U E S.

velle scène qu'on lui ouvre. Bien-tôt elle ne jettera plus que par intervalles des étincelles mourantes ; & supposé qu'elle tâche de se remettre dans le sujet du Poëme , ce sera à recommencer : passant comme sur une terre étrangère , il faudra qu'elle aille à la découverte du pays pour réveiller l'intérêt endormi , & s'exciter de nouveau à prendre part aux acteurs principaux. Le même inconvénient a lieu , quoique dans un moindre degré lorsque le Poëte écarte trop les événemens les uns des autres , lorsqu'il lie ensemble des actions qui , pour n'être pas tout à fait séparées , n'ont pas néanmoins autant de connexion qu'il en faut pour faciliter le passage aux passions. C'est ce qui a fait imaginer l'artifice des narrations *obliques* employées avec tant de dextérité dans l'Odyssée & dans l'Eneïde : on y place d'abord le héros tout près du dénouement ; & puis on nous découvre , comme en perspective , les causes & les événemens plus éloignés. De cette façon , la curiosité du lecteur ne souffre jamais d'interruption : les événemens se suivent avec rapidité & dans un ordre serré : l'intérêt ne perd rien de sa force , & le rapport prochain des objets , le fait

aller en croissant depuis le commencement du récit jusqu'à sa fin.

La même règle s'observe dans la Poésie Dramatique. Dans une Pièce de Théâtre régulière on ne souffre point de rôle qui n'ait point, ou qui n'ait que peu de liaison avec les principaux personnages de la fable; il n'est jamais permis de détourner l'intérêt par des scènes détachées & qui fassent un corps à part; cela arrête les passions au milieu de leur course, en coupant cette communication par laquelle les scènes se prêtent une force mutuelle, de façon que la pitié & la terreur, qui naissent du tragique, se transmettent d'une scène à l'autre, jusqu'à ce qu'il en résulte cette vivacité de mouvemens que le Théâtre seul est capable de produire. La chaleur de l'intérêt que je prens au Spectacle, sera bien-tôt éteinte, si je suis frappé subitement d'une action toute nouvelle & de personnages nouveaux, qui n'ont point d'affinité avec les précédens; si les liens de mes idées rompus me font sentir des lacunes & des vuides au plus fort de la passion; si au lieu de transporter ma sympathie de scène en scène, je suis obligé à chaque moment de faire effort sur moi-même pour

PHILOSOPHIQUES. 19
m'intéresser à de nouvelles scènes & à
de nouvelles intrigues.

Mais quoique l'unité d'action soit une
loi commune à la Poésie tant Epique
que Dramatique; il se présente pourtant
ici une différence qui mérite quelque
attention. Dans l'un & dans l'autre de
ces genres l'action doit être une &
simple, afin que la sympathie se con-
serve en entier, & que l'intérêt ne
soit point partagé. Cependant le genre
Epique & les recits en vers fournissent
un fondement de plus à cette règle,
pris de ce qu'avant d'entrer en matière,
l'Auteur est obligé de se former un
plan, de ramener son sujet à un point
de vue général, & de le réunir dans
un chef unique dont il ne doit jamais
s'écarter. Cette raison n'a point lieu
dans les fictions théâtrales, où l'Auteur
est entièrement absorbé par son sujet,
& où le spectateur se suppose présent
aux actions qu'on lui expose sur la
scène; ce qui fait qu'on peut y intro-
duire des dialogues particuliers, pourvû
que, sans choquer la vraisemblance,
ils entrent dans l'espace limité auquel le
Théâtre est assujetti. De-là vient que
l'unité de l'action n'est jamais observée

à la rigueur dans nos Comédies Angloises, pas même dans celles de *Congreve*. Pourvu qu'il y ait entre ses personnages quelque relation réelle ou autre, qu'ils soient unis par le sang, ou membres d'une même famille, le Poëte se croit autorisé à leur ménager des scènes à part, où ils puissent montrer leur humeur, & déployer leur caractère, quand même ces scènes ne serviroient guères à l'action principale. Les doubles intrigues de *Terence* sont des libertés de ce genre, quoique prises avec plus de sobriété. Cette conduite n'est pas tout-à-fait dans les règles; mais elle n'est pas absolument contraire non plus à la nature du comique, où les mouvemens & les passions ne montent jamais jusqu'au sublime de la Tragédie: outre que la fiction & le jeu de Théâtre peuvent pallier ces licences jusqu'à un certain point. Dans le recit poétique au contraire, l'Auteur est restreint à un sujet unique par sa première proposition qui contient le plan de son ouvrage: & il ne sauroit faire des écarts de cette nature sans qu'ils paroissent tout d'abord absurdes & monstrueux; aussi ni *Bocace* même, ni la *Fontaine*,

PHILOSOPHIQUES. 21

ni aucun des Auteurs qui ont écrit dans le genre plaisant ne se le sont-ils permis.

Revenons à la comparaison de l'histoire avec la Poésie Epique & concluons des raisonnemens que nous avons faits, que toute production dans ces deux genres, demande de l'unité; mais que l'histoire en demande plus que toute autre. La liaison qu'elle met entre les divers événemens pour les réunir en un seul corps, dépend du rapport des causes & des effets. La Poésie Epique a cela de commun avec l'histoire; mais la liaison y doit être plus étroite & plus sensible, parce que ses narrations tendent à faire naître des images plus vives & des passions plus véhémentes. La guerre du Péloponèse, le siege d'Athenes & la mort d'Alcibiade, sont des sujets propres, le premier pour l'histoire, le second pour le Poëme Epique, le troisième pour la Tragédie.

Si nous considérons que la seule différence qu'il y a entre l'histoire & la Poésie Epique, consiste dans le degré de liaison qui joint les événemens; il sera très-difficile, pour ne pas dire impossible, de trouver des mots propres à déterminer les limites qui les sépa-

rent. C'est ici une affaire de goût plutôt que de raisonnement ; & il nous arrivera souvent de découvrir cette unité où nous nous fussions le moins attendu de la trouver à la première vue en ne considérant les choses qu'en gros.

Il est manifeste qu'Homère n'est pas exactement fidèle à son plan , & que dans le cours de son récit , il passe les bornes du sujet de sa première proposition. Cette colère d'Achille qui occasionne la mort d'Hector n'est pas la même que celle qui attira sur la Grèce le déluge des maux dont il est parlé au commencement de l'Iliade (a). Cependant l'étroite liaison qui subsiste entre ces deux mouvemens , le passage prompt & animé de l'un à l'autre , le contraste qui règne entre les différens

(a) C'est toujours la colère d'Achille qui , par deux motifs à peu près semblables , produit ces deux différens effets , dans l'un il se venge par l'inaction , du refus qu'on lui fait de sa maîtresse , dans l'autre il punit Hector de la mort de son ami ; mais c'est toujours Achille en colère. Cette observation de M. Hume , juste , mais trop sévère , prouve les inconvéniens de l'esprit Philosophique appliqué aux arts qui dépendent du génie.

PHILOSOPHIQUES. 23

effets de la concorde & de la discorde des Princes , & la curiosité naturelle que nous devons sentir de voir Achille en action , après l'avoir vu si long-temps en repos ; toutes ces raisons , dis-je , nous entraînent & donnent au sujet une unité dont l'esprit se contente.

On peut reprocher à Milton d'avoir tiré ses causes de trop loin. La rebellion des anges produit la chute de l'homme par une trop longue suite d'évenemens, & ne la produit que très accidentellement ; pour ne pas dire que la création du monde , dont le Poëte nous fait un long épisode , n'est pas plus la cause de cette catastrophe que de la bataille de Pharsale , ou de tout autre événement qui soit jamais arrivé. Mais si nous considérons d'un autre côté que tous ces évènements , & la rebellion des anges , & la création du monde , & la chute de l'homme , ont cette ressemblance commune d'être des effets miraculeux , qui sortent du cours ordinaire de la nature : si nous réfléchissons sur la contiguité des tems où on les place : si nous les envisageons comme des faits originaux que la révélation nous découvre , qui détachés de tout autre

fait, frappent à la fois, & se rappellent mutuellement; si, dis-je, nous faisons attention à toutes ces circonstances, nous trouverons que ces parties de l'action ont une unité suffisante pour pouvoir être comprises dans la même fable ou dans le même recit. Ajoutons y. une ressemblance particuliere de la rebellion des anges avec la chute de l'homme; ces deux événemens nous prêchent, pour ainsi dire, une même doctrine, savoir l'obéissance que nous devons à notre Créateur.

En rassemblant ces traits détachés, je n'ai eu d'autre dessein que de réveiller la curiosité des Philosophes, & de leur faire soupçonner au moins que ce sujet est un des plus riches, & que plusieurs actes de notre ame dépendent de l'association d'idées que je viens d'expliquer. Ce que l'on y trouvera peut-être de plus remarquable, c'est cette sympathie qui regne entre les passions & l'imagination, & qui fait que l'affection qu'on a prise pour un objet se transporte aisément aux objets correlatifs, au lieu qu'elle ne se communique que difficilement, ou ne se communique point du tout à ceux qui ne tiennent par aucune liaison.

De-là

PHILOSOPHIQUES. 25

De-là vient qu'en associant dans son ouvrage des personnes & des actions étrangères les unes aux autres , un Ecrivain peu judicieux n'atteint jamais l'art de faire naître l'intérêt , le seul par lequel on puisse toucher le cœur & porter les passions à leur plus haute période.

DE LA CERTITUDE.

Le paysan le plus ignorant & le plus stupide , les enfans & même les bêtes font leur profit de l'expérience : tous les animaux apprennent à connoître les qualités des objets naturels en observant les effets qui en résultent : un enfant qui aura senti une fois de la douleur en approchant sa main d'une chandelle allumée , prendra bien garde de n'y être plus attrapé ; c'est qu'il s'attendra à un effet semblable d'une cause qui a les mêmes qualités sensibles & la même apparence externe. Si vous soutenez que l'enfant tire cette conclusion en vertu d'un acte de raisonnement , j'ai tous les droits du monde d'exiger de vous la production du raisonnement qu'il fait ; & il n'y a point de prétexte de me la refuser. Vous ne sauriés dire que ce peut être un rai-

sonnement *abstrus*, & qui passe votre capacité, tandis que vous convenés qu'il est à la portée d'un enfant. Vous vous rendés donc déjà, en quelque maniere, pour peu que vous hésitiés à me répondre; & si après y avoir réfléchi, vous m'offrés quelque syllogisme profond & compliqué; vous faites l'aveu le plus formel que ce n'est pas la raison qui nous induit à croire l'avenir semblable au passé & à conclure la ressemblance réelle des effets de la ressemblance apparente des causes. (a)

DE L'AMOUR DE LA PHILOSOPHIE.

L'amour de la Philosophie est sujet au même inconvénient qu'un zèle aveugle pour les choses les plus sacrées. Il

(a) Nous ne suivons pas plus loin le raisonnement de M. Hume, qui nous paroît dangereux par ses conséquences. Il conclut que, si en raisonnant d'après l'expérience, l'ame fait un acte qui ne procède d'aucun argument ni d'aucune opération intellectuelle, il faut qu'il procède de quelque autre principe qui ait autant de poids & d'autorité que l'argumentation, & dont l'influence dure autant que la nature de l'homme. Il établit ce principe sur la coutume & l'habitude.

devroit reformer les mœurs & extirper les vices ; mais par l'abus qu'on en fait , il ne sert le plus souvent que d'aliment à nos passions : il nous entraîne d'une manière plus déterminée du côté vers lequel nous ne panchons déjà que trop par la force de la nature & du tempérament. A force d'aspirer à la fermeté magnanime du sage & de nous renfermer dans les puissances intérieures de l'esprit, il arrivera, à coup sur, à notre Philosophie ce qui est arrivé à celle d'Epictète & des autres Stoïciens : elle se réduira à un pur raffinement d'amour propre : & la subtilité de nos raisonnemens ira jusqu'à nous dépouiller de toute vertu & à nous priver de tous les agrémens de la vie sociale. Nous développons avec soin les vanités de la vie humaine , & nous nous épuisons en méditations sur le néant des biens passagers, des richesses & des honneurs. Peut-être qu'en tout cela nous ne faisons que suivre notre indolence naturelle ; peut-être que haïssant le fracas du monde & le détail des affaires nous ne cherchons que des prétextes plausibles, pour pouvoir nous livrer sans réserve, à notre goût pour l'oisiveté.

C'est un fait universellement recon-

nu, que chez toutes les nations & dans tous les siècles, les actions humaines ont une grande uniformité; & que la nature de l'homme ne s'est point écartée jusqu'ici de ses principes & de sa marche ordinaire. L'ambition, l'avarice, l'amour propre, la vanité, l'amitié, la générosité, le Patriotisme, ces diverses passions ont été, dès l'origine du monde, & sont encore les sources de toutes nos entreprises, les ressorts de toutes nos actions. Voulez-vous connoître les sentimens, les inclinations, & la vie des Grecs & des Romains? Etudiez le tempérament & la conduite des François & des Anglois d'aujourd'hui; vous pourrez transporter à ceux là les observations que vous aurez faites sur ceux-ci sans courir grand risque de vous tromper. L'histoire ne nous apprend là-dessus rien de neuf ni de singulier: tant il est vrai que le genre humain demeure le même dans tous les tems & dans tous les lieux. Tout au contraire la principale utilité de l'histoire consiste à découvrir les principes constans & universels de la nature de l'homme, considérée dans tous les états & dans toutes les sensations de la vie. Ces récits de guerres, d'intrigues, de

factious & de révolutions, sont autant de recueils d'expériences qui servent au Politique, & au Philosophe moral à établir les principes de leurs doctrines; de la même façon que les Physiciens, les Naturalistes apprennent à connoître la nature des plantes, des minéraux & des autres objets. L'eau, la terre & les autres élémens examinés par *Aristote* & par *Hippocrate*, ne ressemblent pas davantage à ceux de nos jours que les hommes décrits par *Polybe* & par *Tacite* ressemblent aux habitans du monde que nous voyons aujourd'hui. Un voyageur qui, revenant de loin, nous parleroit d'une contrée peuplée d'hommes entièrement différens de ceux que nous connoissons, d'hommes sans ambition, sans avarice, sans desir de vengeance, qui ne trouvent de plaisir que dans l'amitié, la générosité & le dévouement au bien public, se rendroit aussi suspect que si sa relation étoit remplie de centaures & de dragons.

L'objection principale & la plus terrassante contre le Scepticisme outré, (a)

(a) Il n'est pas surprenant que le Scepticisme outré paroisse le système le plus absurde à notre

c'est que, tant qu'il subsiste dans toute sa force & sa vigueur, il n'en peut revenir aucun avantage qui soit de durée. Nous n'avons qu'à demander à un tel Sceptique ; quelle est son intention ? & ce qu'il se propose par toutes ces recherches curieuses ? il se trouvera arrêté tout court, & ne saura que répondre. Le Docteur qui professe le système de Copernic & celui qui enseigne celui de Ptolomée, maintiennent chacun leurs dogmes particuliers d'astronomie, parce qu'ils peuvent espérer de produire dans leurs auditeurs une conviction constante & durable. Le Stoïcien & l'Epicurien proposent des principes, qui non-seulement peuvent durer, mais qui outre cela influent puissamment sur la conduite & sur les mœurs. Au lieu que

Philosophe, lui qui fait de l'expérience la base de nos connoissances & de toute certitude. Sans pousser le Scepticisme trop loin, l'expérience est-elle toujours un guide bien sûr ? Si elle nous trompe à chaque instant dans le Physique, qui peut s'assurer qu'elle ne nous trompera pas dans le moral ? L'uniformité de la marche de la nature & des actions humaines est-elle si constante ? L'expérience n'admet point d'à-peu-près, lorsqu'il s'agit de certitude.

le Pyrrhonien ne sauroit alléguer en faveur de sa Philosophie, ni qu'elle ait une influence permanente sur l'esprit humain, ni que cette influence fut avantageuse, si elle l'avoit. Il doit convenir, au contraire, si tant est qu'il puisse convenir de quelque chose, que si ses principes prévalaient universellement & constamment dans le monde, ils entraîneroient la ruine de la vie humaine; que toute conversation, toute action devroit cesser, & que l'homme n'auroit qu'à s'ensevelir dans une léthargie totale, jusqu'à ce que les besoins de la nature, qu'il ne pourroit satisfaire, missent fin à sa misérable existence. Il est vrai qu'on n'a pas grand sujet d'appréhender une catastrophe aussi funeste: la nature dominera sur ces principes. Le Pyrrhonien peut exciter, en lui-même ou dans les autres, une surprise passagère, un trouble momentané; mais le premier événement de sa vie & l'événement le plus trivial, fera évanouir tous ses doutes & tous ses scrupules: il le laissera, sur chaque point de pratique ou de Théorie, dans le même état où sont, & les autres Philosophes, & ceux qui ne s'embarrassent point des recherches Philosophiques.

Réveillé comme d'un songe, il sera le premier à rire de lui-même & à confesser que toutes ces objections ne sont que pour l'amusement & ne peuvent avoir d'autre effet que de mettre au jour la condition bizarre des hommes qui sont obligés d'agir, de raisonner, de croire; bien que leurs recherches les plus assidues ne puissent leur apprendre rien de satisfaisant sur le fondement de ces opérations, ni résoudre aucune des objections que l'on peut former contr'elles.



DU BONHEUR

*Suivant les quatre principales sectes
de Philosophes.*

DU BONHEUR SUIVANT LES EPICURIENS.

DE TOUTES (a) LES CHOSES
propres à mortifier la vanité de
l'homme il n'y en a peut-être point de
plus humiliante que de voir la foiblesse,

(a) Sous ces quatre points de vue, M. Hume
a rassemblé les différentes opinions des hommes
sur le bonheur & sur les moyens d'y parvenir.
Les uns comme les Epicuriens cherchent le bon-
heur dans le plaisir des sens, & généralement
dans tout ce qui plaît; ils n'excluent même pas
la vertu: les autres croient avec les Stoïciens
que la vie active & appliquée à la vertu est
la source du bonheur; ceux-ci le trouvent avec
Platon, dans la vie contemplative, dans la pureté
de l'hommage qu'on doit à Dieu, dans les efforts
qu'on doit tenter pour s'élever à lui & pour le
connoître, enfin dans l'amour de la vertu pour
elle-même: ceux-là avec les Sceptiques, dans

l'infériorité des efforts de l'art & de l'industrie humaine, poussé au plus haut point, lorsqu'il s'agit d'égaliser la nature, d'atteindre à la beauté, à la régularité, au fini, qui fait le prix de la plus chétive de ses productions. Qui l'art demeure toujours un ouvrier subalterne, auquel il n'appartient pas d'embellir, même du coup le plus léger de pinceau ou de burin, les pièces achevées qui sortent des mains de sa maîtresse. Elle lui permet seulement de les en chasser dans quelques ornemens détachés, de tracer autour d'eux quelques desseins de draperie; mais elle lui défend de toucher à la figure principale. C'est ainsi que la nature fait l'homme, tandis que l'art décide & dispose des habillemens & des différentes manières de les assortir.

Si parmi les ouvrages de l'art il s'en trouve qui paroissent doués d'une

l'indifférence. Le second & le troisième discours sont remplis des plus belles idées sur la vertu; le premier offre des images agréables & des idées voluptueuses, au travers desquelles on apperçoit toujours la satiété & le dégoût; le quatrième est rempli de doutes, de principes, détruits aussi-tôt qu'établis.

beauté & d'une noblesse particulière, un peu d'attention nous fera connoître qu'ils sont redevables de ces prérogatives à la force de la nature, à ses heureuses influences. La verve des Poètes, cette fureur qui les anime, ce feu divin qui les inspire, sont l'unique source de tout ce que nous admirons dans leurs vers. Le plus grand génie, s'il n'est pas né Poète, ne sauroit le devenir; ou si la nature, dont les faveurs sont journalières, l'abandonne, il pose la lyre, ne se flatte point de pouvoir suppléer, avec le secours des règles, à cet enthousiasme qui est l'unique principe d'une harmonie divine. L'imagination seule, en prenant un heureux essor, découvre ces idées sublimes ou touchantes qui doivent servir de matériaux aux vers dignes de l'immortalité; elle les présente à l'art qui les dispose conformément aux règles, & qui en les ornant & en les épurant, leur donne un nouvel éclat.

De tout tems, l'art, rival de la nature, s'est épuisé en tentatives vaines & stériles; mais la plus stérile de toutes celles où il a échoué, est sans contredit l'entreprise des Philosophes les plus

graves , qui ont prétendu trouver le merveilleux secret de produire un bonheur artificiel , un plaisir raisonné & réfléchi. Je m'étonne qu'aucun d'entr'eux ne se soit mis sur les rangs pour obtenir la récompense que Xercès avoit autrefois promise à celui qui inventeroit un nouveau plaisir ? En se renfermant dans la théorie , en débitant gravement leurs principes dans les écoles de la Grece , ils pouvoient encore se flatter d'exciter l'admiration de quelques disciples ignoraans ; mais pour en sentir l'absurdité , il suffiroit d'essayer de les réduire en pratique.

EN QUOI L'EPICURIEN FAIT
CONSISTER LE BONHEUR.

A s'aban-
donner à
la Nature.

Vous promettez de me rendre heureux , & vous voulez employer , pour cet effet , la raison & les règles de l'art. Mais mon bonheur ne dépend-il pas de ma constitution interne ? Il faut donc que vous ayez l'art de me refondre , & que vos règles puissent me créer de nouveau. Mais je doute de votre pouvoir , & votre industrie m'est suspecte. Et quand même je leur accorderois quelque réalité , n'aurois-je pas

PHILOSOPHIQUES. 37

toujours une opinion plus avantageuse de la sagesse de la nature que de la vôtre ? Je n'ai donc rien de mieux à faire que de lui laisser conduire une machine qu'elle a si sagement agencée ; & je sens bien que je ne ferois que la gâter en y touchant,

Dans quelle vue en effet prétendrois-je la régler , en décrasser les ressorts , rectifier ou fortifier ces principes que la nature a mis en moi ? Ce travail seroit-il la voye du bonheur ? Mais le bonheur consiste dans le repos & dans le plaisir , c'est un état d'aisance & de contentement : le bonheur fuit les veilles ; il abhorre les soins & les fatigues. Tout ce qui entre dans sa composition porte la même empreinte , le même caractère. La santé du corps n'est autre chose que la facilité avec laquelle il exerce toutes les fonctions de son mécanisme ; ce mécanisme m'est inconnu , & je ne saurois y influencer. L'estomac digère les alimens ; le cœur donne la circulation au sang ; tout cela sans mon entremise & à mon insçu. Mais c'est inutilement que je mettrois toutes mes facultés à la torture pour trouver des charmes , & sur-tout pour

Dans le
repos & le
plaisir.

goûter des délices, dans la vue & dans la possession d'un objet que la nature n'a pas créé propre à faire sur mes organes des impressions agréables, à les ébranler d'une manière ravissante. A force de me tourmenter par de semblables e'ais, j'arriverai bien à la douleur; mais pour le plaisir, j'ai beau y tendre, jamais je ne me le donnerai en dépit de la nature.

Cessez de me renfermer au-dedans de moi, comme dans une étroite prison. Conduisez-moi sans différer, à ces biens, à ces plaisirs dont la seule jouissance peut me tenter. Mais à qui parle-je? Pourquoi m'adresser à vous, Philosophes extravagans? Pourquoi vous demander la route du bonheur, sages, paîtris d'orgueil & d'ignorance? Je vais consulter un oracle plus sûr, c'est la voix de mes penchans, c'est le cri de mes passions. C'est dans mon cœur & non dans vos fastidieuses écoles, que je trouverai la route de la félicité.

Dans la
volupté.

Mais que vois-je? La volupté elle-même, la divine volupté vient combler mes desirs. Objet ravissant, amour suprême des Dieux & des hommes, je sens à ton approche une douce chaleur

se répandre dans mes veines. Déjà mes facultés nagent dans la joie, mes sens en sont inondés. Les beautés du printemps, les richesses de l'automne naissent en foule autour de moi sous les pas de la volupté. Sa voix mélodieuse charme mes oreilles d'une musique enchanteresse. Je l'entens qui m'invite à goûter les fruits les plus exquis; je la vois qui me les présente avec ce sourire qui donne un nouvel éclat aux Cieux & à la terre. Les folâtres amours qui voltigent à sa suite, viennent tantôt me rafraîchir de leurs ailes odoriférentes, tantôt répandre sur ma tête des essences qui exalent le plus doux parfum, tantôt me verser le breuvage des immortels, qui pétille dans des coupes d'or. Oh! puissai-je étendu pour jamais sur ce lit de roses, y savourer chacun de ces momens délicieux qui m'attendent; & puisse le tems s'écouler à pas lents & imperceptibles! Mais quel fort cruel, quelle destinée impitoyable s'oppose à mes vœux? Le tems s'enfuit, il s'envole; rien n'égale sa rapidité: mon ardeur pour les plaisirs hâte leur course, au lieu de la ralentir. Hâtons-nous donc de jouir puisqu'il le faut.

Ah ! ne m'enviez pas la douceur de cet état après tant de fatigues que j'ai essuyées à la poursuite du bonheur. Laissez-moi me rassasier de ces délices , après avoir tant souffert , insensé que j'étois , du jeûne auquel je m'étois astreint.

Dans la
vertu.

Mais tandis que je parle , le plaisir est déjà loin de moi. Déjà ses roses si éclatantes ont pâli. Déjà ces fruits si exquis ont perdu leur saveur. Déjà cette liqueur délicieuse dont les fumées enyvroient mes sens d'un si doux poison , sollicite vainement mon palais émoussé. La volupté sourit à la vue de ma langueur , & fait signe à sa sœur la vertu (a) de venir seconder l'entreprise qu'elle a formée de me rendre heureux. La vertu entend sa voix ; elle accourt avec cet air serain , avec cette joie pure que rien ne peut lui enlever : je la vois venir à moi , accompagnée de la troupe enjouée de

(a) Epicure n'excluoit pas la vertu ; il croyoit qu'elle pouvoit contribuer au bonheur , dès que notre penchant nous entraînoit vers elle. Il est vrai qu'elle étoit souvent mal accompagnée.

PHILOSOPHIQUES. 41

mes plus chers amis. Aimables compagnons venez à l'ombre de ce berceau partager avec moi l'élégance & le luxe de ce repas, Votre présence a ranimé ces objets qui commençoient à se ternir ; la rose reprend son éclat , les fruits recouvrent leur goût ; ce nectar spiritueux porte de nouveau la joie dans mon cœur , depuis le doux moment où vous participez à mes plaisirs. Oubliant le passé , banissant les soucis de l'avenir , jouissons du présent ; & dans chaque instant de notre durée , saisissons ce bien , sur lequel le sort & la fortune ne sauroient exercer leurs caprices & leur tyrannie. Occupons-nous de cette ravissante journée ; celle de demain amenera peut-être de nouveaux plaisirs ; mais dut-elle tromper notre attente , nous aurons au moins profité des plaisirs d'aujourd'hui , nous goûterons au moins celui de nous les rappeler.

Je m'enfonce dans ce bois épais , dont les ombres redoublent celles de la nuit ; mais à peine y ai-je fait quelques pas , qu'il me semble entrevoir , malgré l'obscurité , l'adorable Célie. Elle a avancé l'heure du rendez-vous , son impa-

tience accuse ma lenteur ; mais déjà je lis mon pardon dans ses yeux ; mon arrivée la comble d'une joie si vive , que toutes les pensées chagrines s'évanouissent ; le plaisir les absorbe , tout est confondu dans l'ivresse de nos transports. Où trouverai-je , ma Célie , des expressions assez fortes pour te peindre toute ma tendresse , pour t'exprimer ce désordre , ces mouvemens impétueux , que ta présence produit dans un cœur qui brûle pour toi ? Le langage ordinaire est trop foible ; il n'y a que l'union de nos sentimens , la conformité de notre ardeur , qui puissent te donner l'idée de ce que je sens.

Mais me trompé-je ! quoi ! Célie , vous soupirez. Votre sein s'élève avec force , les sanglots vous suffoquent , un torrent de larmes vient baigner vos joues enflammées. Quel est le sujet de ces angoisses ? Parlez , donnez un libre cours à vos soucis , versez-les dans mon sein. Vous me demandez d'une voix entrecoupée ; combien durera mon amour ? Hélas ! cher enfant , puis-je répondre à cette question ? le terme de ma vie m'est-il connu , & fais-je combien elle doit durer ? nouveau sujet d'allarme pour votre

tendresse. Cette incertitude vous accable. Mais pourquoi l'idée de la fragilité humaine, toujours présente à votre esprit, troubleroit-elle vos heures les plus délicieuses ?

PRINCIPE DES EPICURIENS.

Pourquoi ce funeste poison corromproit-il les plaisirs dans leur propre source, dans ce centre de la vie & de la volupté qui n'est accessible qu'à l'amour ? Non, non, songez plutôt que si la vie s'enfuit, si la jeunesse n'est qu'une fleur aussitôt flétrie. il faut d'autant plus saisir l'instant où nous la possédons, en faire un bon usage & ne perdre aucune parcelle d'une existence aussi fugitive. Encore quelques momens & tout est fini (a). Dans peu nous serons comme si nous n'avions jamais été. Notre mémoire sera effacée de dessus la terre, & nous ne trouverons pas même un asyle dans le séjour

(a) Epicure nioit l'immortalité de l'ame. C'est le système le plus favorable au libertinage, qui en est une conséquence nécessaire. M. Hume fait parler son Epicurien avec un art infini. A travers les roses dont il le couvre, il laisse toujours appercevoir quelques épines.

des ombres, dans la région fabuleuse des Manes. Alors périront avec nous & dans le même clin d'œil, nos stériles spéculations, nos vastes projets, nos inquiétudes inutiles; alors, & nous & tout ce qui est en nous, sera englouti dans la nuit éternelle du tombeau (a).

LE BONHEUR SELON LES STOÏCIENS.

Il y a entre la condition de l'homme & celle des animaux, une différence essentielle, & qui se fait généralement remarquer. La nature a donné au premier un esprit sublime & céleste, qui le rapprochant des intelligences supérieures, ne lui permet pas de le laisser languir dans le repos & dans l'indolence. Attentive à prévenir le besoin des autres créatures, cette tendre mère leur fournit elle-même des vêtemens & des armes: & ce qu'elle ne leur fournit pas immédiatement, l'instinct le leur fait trouver, cet instinct qui ne les trompe jamais, ce fidèle guide qui veille à leur conservation & à leur bien être. L'hom-

(a) Il est inutile de rapporter les textes de Lucrèce & d'Horace, dont M. Hume s'est servi avec tant de goût dans cet endroit.

PHILOSOPHIQUES. 45

me seul est jetté, pour ainsi dire, pauvre & nud dans le monde ; destitué de tout secours naturel, il doit sa conservation aux soins pénibles de ses parens ; la plus haute perfection à laquelle il puisse arriver, & qu'il n'atteint que fort tard, c'est de pouvoir subsister par ses propres soins. Il achete tous ses biens par le travail & la peine. Si la nature lui fournit des matériaux, ce n'est qu'en brut ; c'est à lui à les polir & à les approprier à ses usages.

Reconnoissez, ô hommes, la bonté de votre commune mere ; elle vous expose à une infinité de besoins : mais elle vous donne une raison qui peut y pourvoir. Que jamais une molle oisiveté, sous le faux titre de reconnoissance, ne s'empare de vos ames ; c'est ne point mériter les présens de la nature, que de ne les point employer. Vous ne desirez pour toute nourriture que les herbes des champs : vous vous contentez de coucher en plein air : vous ne demandez que des pierres & des branches d'arbres pour vous défendre contre les habitans des forêts ! Eh bien ! reprenez donc aussi vos mœurs sauvages ; rentrez dans votre brutale ignorance ; soyez moindres

Consiste dans le bon usage de la raison.

que ces bêtes, à qui vous portez envie.

Dans le
travail.

Mais, non, promenez plutôt votre vue sur ce globe; la nature l'a rempli de choses propres à exercer vos talens. Ne l'entendez-vous pas qui vous crie: tout ce que vous pouvez être, vous ne le ferez jamais que par vous mêmes: mettez vos facultés en œuvre ce n'est qu'à force d'application que vous pouvez vous élever au rang que je vous destine? Voyez cet Artisan! il tire d'une pierre informe un noble métal; & ce métal entre les mains laborieuses d'un autre, devient, comme par une espèce de magie, tantôt une arme pour la défense de l'homme, tantôt un ustensile pour la commodité: ce n'est pas de la nature, c'est de l'usage & de l'exercice que vient cette adresse; soyez infatigable comme ceux qui la possèdent, si comme eux vous voulez réussir.

Dans la
vertu.

Le bonheur est le but auquel tendent tous nos vœux & tous nos travaux: c'est à cette pente du cœur humain que nous devons la connoissance des arts & des sciences, l'établissement des loix, la fondation des sociétés: c'est le seul mobile qui fasse agir le Savant, le Législateur & le Patriote. Le Sauvage en

est animé au milieu de ses deserts : exposé à la rigueur des élémens & à la fureur des bêtes féroces, il desire d'être heureux. Quoique son ame, plongée dans d'épaisses ténébres, ne connoisse ni l'industrie, ni les arts ; elle n'en cherche pas moins cette même félicité que l'industrie & les arts peuvent nous procurer : mais autant que le Sauvage est au-dessous de l'homme civilisé, qui jouit sous la protection des loix, de toutes les commodités de la vie ; autant ce dernier est-il au-dessous de l'homme vertueux, de ce vrai sage, que la raison instruit à régler ses desirs, à subjuguier ses passions, & à discerner les véritables biens de ceux qui n'en ont que l'apparence. Toutes les professions, tous les états demandent de l'art & un apprentissage ; & n'y auroit-il pas un art de vivre ? n'y auroit-il pas des préceptes propres à nous diriger dans la chose la plus importante ? pour bien goûter chaque plaisir en particulier, il faut de l'adresse & du savoir faire ; & l'on veut que l'homme tout entier puisse atteindre le but de son être, sans réflexion & sans intelligence, en ne suivant que ses passions & un aveugle instinct. Si cela étoit,

nous ne verrions assurément personne s'égarer de la route du bonheur ; les hommes les plus négligens , ou les plus dissolus , y parviendroient les premiers : leur marche seroit aussi sûre que celle des sphères célestes qui roulent à travers les plaines éthérées , dans des orbites que la main du Tout-puissant leur a tracées.

Si l'industrie peut rendre agréable un exercice aussi violent que celui de la chasse , si l'on peut se plaire à suivre une vile proie , qui trompe souvent notre vigilance , ou s'échappe de nos filets ; ne devoit-on pas trouver infiniment plus de plaisir à cultiver un esprit , à modérer ses penchans , à éclairer son entendement , à embellir l'intérieur , à sentir qu'on devient chaque jour meilleur & plus sage ? Sortez de votre léthargie la tâche n'est pas difficile ; il n'y a qu'à goûter une fois la satisfaction que procure un travail honnête. Il ne faut pas beaucoup d'étude pour connoître le juste prix des différens genres de vie ; il n'y a qu'à comparer l'esprit au corps , la vertu aux richesses , la gloire à la volupté. Cette comparaison mettra dans tout leur jour les avantages d'une vie laborieuse.

Ce

Ce n'est pas sur des lits de roses qu'habite le repos : ce n'est ni dans la saveur des fruits , ni dans les fumées du vin que vous trouverez le vrai plaisir. Votre indolence même deviendra une fatigue , & la volupté se changera en dégoût. Tant que votre ame demeurera dans l'inaction , tout vous paroîtra fade & insipide, Tôt ou tard votre corps en proie aux humeurs malignes que vous amassés, se ressentira du funeste effet de vos débauches ; mais déjà avant ce tems, le poison aura gagné la plus noble partie de vous même : envain courrez-vous d'objets en objets pour chercher à dissiper vos inquiétudes ; chaque objet nouveau sera un nouveau surcroît au mal que vous endurez.

La recherche trop ardente des plaisirs expose l'homme à mille accidens ; elle le met , pour ainsi dire , en bute à tous les traits de la fortune ; mais je veux que toujours favorable , elle vous conserve tous vos avantages ; le malheur ne vous en poursuivra pas moins au milieu de ces prétendus instrumens de votre félicité. La luxure a émoussé votre goût , vous possédez , & vous ne jouissez pas.

Mais pourrez-vous en effet étouffer toute réflexion sur l'inconstance des choses humaines ? il n'y a point de bonheur où il n'y a point de sûreté pour l'avenir ; & quelle sûreté peut-on espérer sous l'empire de la fortune ? Quand cette volage Déesse demeurerait constante à votre égard, la simple appréhension d'éprouver ses caprices seroit déjà votre tourment. Je le vois ce spectre hideux qui trouble votre sommeil, qui vous effraye dans vos songes, & qui répand une noire vapeur sur vos banquets les plus délicieux & les plus enjoués.

Loin de la fureur des élémens & de la rage des hommes, le temple de la sagesse est assis sur un roc inébranlable : la foudre tombe sans force à ses pieds ; & ces affreux instrumens des vengeances humaines, émules de la foudre, & même plus terribles qu'elle, n'y sauroient atteindre. Là le Sage respirant un air pur & serain, contemple avec une joie mêlée de compassion, les déplorables égaremens des aveugles mortels : il les voit chercher, les yeux bandés, le chemin de la vie heureuse, courir après les richesses, la puissance, les

PHILOSOPHIQUES. 51

titres, les honneurs : vains fantômes que leur imagination éblouie prend pour des réalités.

Mais le Sage demeurera-t-il dans une tranquille indifférence? se contentera-t-il de déplorer les misères du genre humain sans s'employer à les secourir? se livrera-t-il sans réserve à cette austère Philosophie, qui en apparence le met au-dessus de tous les accidens, mais qui en effet lui rend le cœur dur, l'empêche de travailler au bien de ses semblables & aux intérêts de la société? Non, il fait que cette sombre apathie ne s'accorda jamais ni avec la vraie sagesse, ni avec la vraie félicité. Le puissant attrait des affections sociales, de ces affections si naturelles, si vertueuses, si douces, agit avec trop de force sur lui pour qu'il puisse se roidir contr'elles. Dans le tems même où il n'a que des larmes à donner au malheur de ses amis, de sa patrie, du genre humain; il goûte déjà un plaisir infiniment supérieur à tous ces ravissements tumultueux, dont les esclaves des sens sont enivrés. Ce ne sont pas encore là tous les avantages des vertus sociales. Elles se mêlent avec tous nos autres penchans; elles dominent dans routes

Dans les
vertus so-
ciales.

nos affections. Si le chagrin ne peut les corrompre, le plaisir sensuel ne peut les obscurcir. Dans l'excès de ses transports, au comble de ses fureurs, l'amour reconnoît une tendre sympathie. Que dis-je ? il la reconnoît : elle en est le véritable aliment : sans cette généreuse passion ; il ne resteroit bientôt à l'Amant que de la lassitude & de l'ennui.

Mais jamais les affections sociales ne sont plus ravissantes, jamais elles ne brillent mieux, & devant les hommes & aux regards même de l'Etre suprême, que lorsque dégagées de tout mélange terrestre, elles s'unissent au sentiment de la vertu, & nous portent aux grandes & belles actions. Douces liaisons du sang, vous êtes le triomphe de la nature ! Quel spectacle plus beau que le pere nageant dans la joie que lui cause la prospérité de ses enfans, & encore plus leur vertu ! Sont-ils menacés de quelque péril ? regardez comment à travers le fer & les flammes, il vole à leur secours !

Plus on épure ces généreux penchans, plus on est frappé de leur prix. Y a-t-il rien au-dessus de cette harmonie des esprits, de cette amitié fondée sur la re-

connoissance & sur l'estime mutuelle ? Quelle satisfaction de pouvoir adoucir la détresse des misérables , verser la consolation dans les ames affligées , relever ceux qui ont fait quelque chute , mettre des bornes aux rigueurs d'un sort impitoyable , réprimer les injustes efforts des scélérats acharnés à la persécution & à la ruine des gens de bien ! Quelle suprême béatitude de pouvoir triompher , en même tems , de la misere & du vice , en instruisant des créatures semblables à nous par de sages leçons & par de bons exemples !

Mais tous ces objets sont encore trop bornés pour contenter un être qui se sent une origine céleste. Une famille , des amis , forment un cercle trop étroit pour y resserrer des affections que la divinité elle-même a gravées dans son cœur. Sa bienveillance universelle s'étend jusques à la postérité la plus reculée. Regardant les loix & la liberté comme les deux sources du bonheur temporel , il est toujours prêt à se dévouer pour elles. Heureux l'homme à qui la fortune propice permet de payer à la vertu le tribut qu'il doit à la nature , de faire un généreux présent de cette vie qui

devroit, tôt ou tard, lui être enlevée par une fatale nécessité!

La gloire est le partage assuré de la vertu, la douce récompense des travaux honnêtes, la couronne triomphale qui orne également le front tranquille du citoyen généreux & le front terrible du guerrier intrépide. Enflammé par de si grandes espérances, l'homme vertueux voit avec un œil de mépris, tout ce que la volupté a de plus séduisant, tout ce que le danger a de plus redoutable. Le trépas même n'a rien qui puisse l'épouvanter : l'arrêt du destin ne s'étend que sur une partie de son être; il sait que son nom bravera le tems & la mort; & qu'au fort du choc des élémens, au milieu des vicissitudes du monde, ce nom consacré à l'immortalité ne sauroit périr.

SYSTEME DES PLATONICIENS SUR LE BONHEUR.

Il y a des Philosophes qui s'étonnent de ce que les hommes participans tous à la même nature, & doués des mêmes facultés, ont des goûts & des inclinations si différentes. L'un condamne ce que l'autre approuve; ce que celui-ci

évite avec soin, celui-là le recherche avec avidité. Il y en a qui trouvent encore plus surprenant, que le même homme puisse, pour ainsi dire, cesser d'être le même en différens tems : qu'après la jouissance, par exemple, il rejette avec dédain les objets, qui peu auparavant étoient le centre de tous ses vœux & de tous ses desirs. Ces incertitudes, ces irrésolutions, ces accès, si j'ose ainsi dire, loin de me surprendre, me paroissent inséparables de la conduite humaine.

Comment veut-on qu'une ame raisonnable, faite pour contempler l'Etre suprême & ses œuvres, puisse être contente & tranquille, tandis qu'elle n'a d'autre ressource que les plaisirs ignobles des sens, ou qu'elle ne se repaît que de la fumée des applaudissemens vulgaires ? La Divinité est un océan de gloire & de bonheur ; nos ames sont de petits ruisseaux, qui malgré leurs écarts, à travers tant de routes tortueuses, cherchent continuellement à retourner à la source dont elles sont émanées, & à se perdre dans l'immensité de ses perfections. Lorsque semblables à des digues, le vice & la folie arrêtent leur course naturelle, ces ruisseaux s'enflent, & de-

venus des torrens furieux, ils vont porter la terreur & la désolation dans les campagnes voisines.

C'est envain que chacun fait l'éloge de ses penchans, de ses mœurs, & de sa façon de vivre; c'est envain qu'il déploye la rhétorique la plus séduisante pour inspirer son goût à de crédules auditeurs. La contenance du Panégyriste est démentie par son propre cœur: au milieu de ses succès & de ses bonnes fortunes, il sent le vuide & le néant de tous ces plaisirs qui ne font que le détourner du souverain bien. J'examine le voluptueux avant la jouissance: je mesure l'impétuosité de ses desirs, & je la compare à la valeur de l'objet désiré; je vois que sa prétendue félicité ne consiste que dans ce désordre de l'esprit, qui l'enlève, pour ainsi dire, à lui-même, & dérobe à ses yeux fascinés le spectacle de ses crimes & de sa misère. Je l'observe un moment après; il n'a point trouvé le plaisir pour lequel il se passionnoit: mais il a retrouvé au double le sentiment de ses fautes & de ses malheurs: son ame est tourmentée par la crainte & les remords: son corps languit abattu par la satiété & le dégoût.

Mais un personnage plus grave, ou du moins un personnage plus hautain, vient braver fierement ma censure : paré du titre de Philosophe & de Moraliste, il se soumet à toute la rigueur de mon examen ; il veut arracher mon suffrage, & ne cache pas si bien l'impatience de l'obtenir, qu'elle ne perce à travers sa fausse modestie ! Déjà il s'offense qu'à la vue de tant de vertu je n'aye pas poussé un cri d'admiration. Son empressement me le rend plus suspect : je me mets en devoir de peser les motifs de ses prétendues belles qualités : mais il ne m'en laisse pas le tems ; il a disparu ; je l'apperçois de loin qui, monté sur des tréteaux, harangue la populace, à qui il en impose par un pompeux verbiage.

O Philosophe ! ta vertu est stérile, & ta sagesse n'est que vanité. Tu cours après les stupides applaudissemens des hommes. Tu ne recherches ni le solide témoignage de ta conscience, ni l'approbation infiniment plus solide encore de cet Etre qui, d'un seul de ses regards, pénètre tous les abysmes de l'Univers ! Pourrois-tu ne point sentir combien ta probité est chimérique ? Tu te glorifies des beaux noms de citoyen, de fils &

Ils le font
consister
dans le té-
moignage
d'une bon-
ne cons-
cience.

Dans l'a-
mour & la
contem-
plation de
l'Etre Su-
prême.

d'ami ; & tu méconnois le plus puissant des maîtres , le meilleur des peres , le plus grand des bienfaiteurs ! où est l'adoration due à ces perfections infinies , d'où découlent tous les vrais biens ? Où est la reconnoissance envers le Créateur qui t'a tiré de la nuit du néant , pour te faire contracter de si douces relations avec tes semblables ? S'il exige que tu remplisses les devoirs que ces relations t'imposent ; il te défend sur-tout d'oublier ce que tu dois à lui-même , à lui qui est l'Etre tout-puissant , à lui qui n'a pas dédaigné de s'unir avec toi par les liaisons les plus étroites.

Mais tu es toi-même ta propre idole , tu n'encenses que tes perfections imaginaires ; ou plutôt sentant tes imperfections réelles , tu ne cherches qu'à flatter ton orgueil , en te faisant un nombreux cortège d'admirateurs ignorans.

Considere tous les ouvrages des hommes , toutes ces productions de l'esprit humain , dont tu te piques si fort de juger en homme de goût & en connoisseur. Tu verras que tout ce qu'il y a de plus parfait en chaque genre , est toujours produit par celui qui est doué de la plus parfaite intelligence. C'est donc

l'intelligence seule que nous admirons, lorsque nous nous récrions sur les gracieux contours d'une statue bien proportionnée, ou sur la riante symmétrie d'un superbe édifice. Le Statuaire & l'Architecte sont toujours présens à notre esprit. lorsque nous réfléchissons sur l'excellence de cet art, qui d'une matiere informe à su tirer des expressions si naturelles & de si belles proportions. Pendant que tu prodigues tes applaudissemens à l'ordre & à la beauté, tu ignores où se trouve l'ordre le plus parfait, la beauté la plus consommée. Compare l'art avec la nature qu'il imite ; plus ses ouvrages approchent du naturel, plus ils sont estimés ; mais ces deux choses demeureront toujours séparées par un intervalle immense. L'art ne peut copier que la surface de la nature : les ressorts & les principes internes lui échappent : il ne sauroit les imiter ; ils surpassent ses forces aussi-bien que sa compréhension. L'art se borne à l'imitation des petits ouvrages de la Nature ; il ne peut jamais atteindre à cette grandeur & à cette magnificence qui brillent dans les chefs-d'œuvres de son modèle. Serions nous donc assés aveu-

gles pour ne voir ni intelligence ni dessein dans l'étonnante structure de l'Univers ? Serions nous assés insensibles, pour ne point être saisis d'un mouvement de respect & de vénération, à la seule idée de cet Etre qui joint à la plus sublime intelligence la plus haute sagesse & la plus grande bonté ?

La béatitude, pour devenir la plus parfaite, doit certainement résulter de la contemplation des choses les plus parfaites ; mais qu'y a-t-il de plus parfait que la beauté & la vertu ? Qu'y a-t-il de plus beau que l'Univers ? Et quelle vertu est comparable à la bonté & à la justice de l'Etre Suprême ? Si quelques chose est capable de diminuer le plaisir que cause cette vue ; ce doit être ou notre étroite capacité, qui nous déguise une grande partie de ces perfections ou la brièveté de notre vie, qui ne nous laisse pas le temps nécessaire pour acquérir des connoissances suffisantes. Mais quelle consolation de pouvoir se dire ! Si je fais un digne usage des facultés dont je suis orné ; ces mêmes facultés anoblies & perfectionnées dans une autre, me mettront en

état de rendre un hommage plus pur à mon Créateur : Cet hommage pour lequel toutes les révolutions successives du temps ne suffisent pas , fera mon occupation pendant l'éternité.

RAISONNEMENT DU SUPTIQUE SUR
LE BONHEUR.

Je me suis défié de bonne heure , de toutes les décisions des Philosophes : & je me suis toujours senti plus de penchant à disputer sur leurs Dogmes , qu'à les embrasser. Il y a une méprise où ils paroissent tomber tous sans exception : c'est de trop resserrer leurs principes , & de ne tenir aucun compte de cette variété que la nature affecte si fort dans toutes ses productions. Un Philosophe s'attache à un principe favori , qui lui fournit quelque bonnes explications ; aussitôt il veut y soumettre tout l'Univers , & y réduire tous les Phénomènes ; ce qui le jette dans des raisonnemens forcés & dans des absurdités sans nombre. Son étroite capacité ne lui permettant pas de porter la vue fort loin , il s'imagine que la Nature est

aussi bornée dans ses ouvrages , qu'il l'est lui-même dans ses Spéculations.

Cette foiblesse se manifeste sur tout dans les discussions qui ont pour objet la vie Humaine , & la méthode de parvenir au Bonheur. Ici les bornes des Passions se joignent aux bornes de l'esprit pour égarer le Philosophe. Chacun a son inclination dominante , à laquelle les autres son subordonnées , & qui sans lui laisser presque aucun repos , le gouvernent durant tout le cours de sa vie. Il n'est pas aisé de lui faire comprendre que les choses qu'il trouve entièrement indifférentes , puissent avoir pour les autres hommes , des agrémens dont il n'a point d'idée. A l'en croire , ce qu'il recherche est toujours le plus estimable ; ce qu'il desire mérite le mieux d'être désiré ; la route qu'il suit est la seule qui mene au Bonheur.

Il y a mille exemples & mille argumens familiers , propres à détromper ces Philosophes ; mais il faudroit auparavant qu'il fussent se défaire des préjugés dont leur raison est offusquée. Ils n'auroient qu'à réfléchir sur cette grande diversité de penchans qu'on observe dans l'espèce humaine.

Où est l'homme qui ne soit parfaitement content de sa façon de vivre , & qui ne se crut malheureux de la changer contre celle de son voisin ? Ne sentent-ils pas en eux-mêmes les effets de cette variété ? Celui-ci se plaît dans le tumulte des Villes , celui-là fait l'éloge de la tranquillité champêtre : l'un aime la vie active , l'autre la vie voluptueuse , un troisième la vie retirée. Que s'en suit-il ? Que les goûts sont différens. D'ailleurs chacun peut se convaincre par expérience , que tous ces divers genres de vie ont tour à tour leur agrémens , & qu'il n'y en a aucun dont un homme judicieux , qui fait les mêler & les varier à propos , ne puisse tirer parti.

Mais faudra-t-il donc remettre la chose au hasard , faudra-t-il , lorsqu'il s'agit de choisir un genre de vie , ne prendre conseil que de son caprice , ne jamais demander à la raison quelle est la route la plus sûre pour parvenir au Bonheur ? Tout seroit-il égal ? & n'y auroit-il point de différence de conduite à conduite ?

Il y en a sans doute. De deux hom-

mes qui tendent au même but, l'un peut employer des moyens plus sûrs que l'autre pour y arriver. *Vous voulez acquérir des richesses.* Tachez d'être habile dans votre profession, & foyez assidu à l'exercer : faites vous des amis & des connoissances : évitez la dépense : fuyez le plaisir.

Mais me direz vous, ce sont là des maximes communes, que la prudence dicte à tous les hommes, que chaque pere inculque à son fils. Ce n'est pas, ajoutez-vous, pour être instruit des moyens, que je m'adresse aux Philosophes ; mais pour connoître la fin que je dois me proposer.

Je vais vous dire mon sentiment, en vous priant de n'en tirer aucune conséquence : s'il y eut jamais un principe passablement certain en Philosophie, je crois que c'est celui-ci : il n'y a rien qui soit en soi-même, beau ou laid, digne d'amour ou de haine, d'estime ou de mépris ; Ces différentes qualifications dépendent uniquement du sentiment & des affections de chaque homme en particulier. Comme ce qui, pour un animal, est une nourriture savou-

PHILOSOPHIQUES. 65
reuse, est un objet de dégoût pour l'autre, de-même ce qui m'affecte agréablement peut causer à un autre, des peines & des tourmens. La Nature, par exemple, inspire à tous les animaux une sorte de prédilection pour leur progéniture. Un enfant qui ouvre la paupière aux premiers rayons du jour, est, aux yeux de tous les Spectateurs exempts de Passion, un chétif & pitoyable objet; pour sa mere, c'est un objet précieux, dont elle est éprise jusqu'à la folie, qu'elle préfere à tout ce qu'il y a de plus beau & de plus accompli. Ce sentiment gravé au fond de nos ames, donne du prix aux choses les moins importantes.

Dans le cas où le jugement paroît agir tout seul, lorsqu'il approuve ou désapprouve, lorsqu'un objet lui semble beau ou laid, les qualités qui nous frappent ne sont pas dans l'objet; elles n'existent que dans un sentiment de l'intelligence qui loue ou qui blâme. L'uniformité régne plus dans les sensations de l'ame que dans celles du corps, & la Nature a mis moins de ressemblance dans l'extérieur que dans l'intérieur des

hommes. Nos goûts varient au gré de l'éducation, de l'habitude, de l'humeur & du caprice. Vous ne persuaderez jamais à un homme dont l'oreille n'est point faite à une Musique savante, que les airs Italiens soient plus beaux que les airs Ecoffois : votre goût est l'unique preuve que vous puissiez lui en donner ; mais il a son goût à lui, auquel il s'en rapporte ; & ce goût lui prouve le contraire. Si vous êtes tous deux sages, il y a un bon moyen de vous accommoder. Pour peu que vous réfléchissiez sur des cas de cette Nature, vous conviendrez que vous avez raison l'un & l'autre : vous verrez que la beauté n'est qu'une chose relative, qui consiste dans ce sentiment agréable que les objets produisent, & qui existe dans chaque ame d'une manière très diverse.*

Quel peut avoir été le dessein de la Nature, en diversifiant ainsi la faculté de sentir dont elle a doué nos ames ? Etoit-ce de nous faire respecter sa puissance, en nous montrant que sans rien

* Monsieur Hume dit, d'une manière conforme à sa constitution. Comme si nos ames pouvoient

changer dans les objets, elle peut changer à son gré, nos desirs & nos passions, par une simple alteration de notre intérieur ? Le commun des hommes peut s'arrêter à cette idée ; mais l'homme qui pense, s'élèvera à des vues plus générales.

Les objets n'ont aucune valeur en eux-mêmes ; ils ne valent que le prix que notre ame y attache : plus nous desirons avec ardeur, plus nous sommes heureux en satisfaisant nos desirs. Douterez vous que cette petite fille, habillée d'une robe neuve & parée pour un Bal, ne goûte une satisfaction aussi complète que ce fameux Orateur, dont l'éloquence triomphante gouverne les esprits, commande aux Passions, & détermine à son gré, les résolutions d'une nombreuse assemblée ?

être différemment constituées. Leurs perceptions peuvent être différentes, soit à cause des organes, soit qu'elles soient offusquées par les préjugés ; mais l'ame d'Achille & celle de Thersite, l'ame d'Homère & celle d'un sot sont également constituées.

Ainsi toute la différence qu'il y a entre la vie d'un homme, & celle d'un autre homme, ne peut résulter que de deux choses, du *desir* & de la *jouissance*; mais aussi y a-t-il là suffisamment de quoi produire les deux extrémités les plus opposées, je veux dire le bonheur & le malheur.

Pour être heureux, il faut que le desir ne soit ni trop fort, ni trop faible. S'il est trop fort, l'esprit est toujours hors de lui-même, & en proie à un continuel désordre. Dans le cas contraire, il tombe dans l'indolence & la léthargie.

Pour être heureux, il faut avoir les inclinations bienfaisantes & sociables, éloignées de toute rudesse & de toute férocité. Il s'en faut bien que les dernières dispositions causent autant de plaisir que les premières: voudroit-on comparer la rancune, les animosités, l'envie, la soif de se venger, avec l'amitié, la clémence, la bonté, la reconnaissance ?

Pour être heureux, on ne doit rien avoir de sombre ni de mélancholique dans l'esprit; il faut être enjoué & de bonne humeur. Un homme toujours

porté à bien espérer, & à se réjouir, possède des richesses réelles; au lieu que les craintes & les soucis sont une véritable pauvreté.

La jouissance est plus ou moins constante ou variable, & le plaisir qui l'accompagne a plus ou moins de durée, selon la Nature des penchans qui nous dominent. Le goût de la Philosophie, par exemple, n'est que le fruit passager d'une certaine élévation d'esprit: personne n'en est plus susceptible que les beaux génies, qui jouissent d'un heureux loisir & qui se sont nourris d'études & de méditations.

Malgré la diversité des tempéramens, on peut établir pour maxime universelle, qu'une victime des plaisirs ne se soutient pas aussi long-temps, & qu'elle est infiniment plus sujette au dégoût, qu'une vie laborieuse. Les amusemens les plus durables sont ceux qui demandent une certaine application, témoin le jeu & la chasse. Et en général, rien n'est plus propre à remplir le vuide de nos jours, que l'activité & le travail.

Mais souvent le tempérament le mieux disposé ne rencontre point d'ob-

jets dont il puisse jouir ; & à cet égard les Passions qui nous portent au dehors sont moins avantageuses que celles qui nous concentrent en nous mêmes : celles-ci nous présentent des objets plus faciles à saisir , & dont la possession nous est plus assurée. L'Amour des Sciences est plus propre à faire notre bonheur , que l'Amour des richesses.

Il y a cependant de ces ames fortes , que les mauvais succès ne découragent point : si un objet leur échape , leur bonne humeur n'en souffre pas ; elles reviennent à la charge avec la même sérénité , & avec un redoublement de soins & d'attentions. C'est là le retour d'esprit le plus capable de rendre l'homme heureux.

L'esquisse incomplète de la vie humaine , que nous venons de tracer , suffit pour faire voir que la disposition d'esprit la plus desirable , est l'Amour de la vertu , source de ce goût pour la vie active qui nous fait prendre intérêt à la société , qui arme nos cœurs contre les assauts de la fortune , modère nos Passions , nous fait trouver du plaisir à vivre avec nous même , &

nous fait préférer en même temps, les plaisirs sociables, & l'agrément de la bonne compagnie, à toutes les voluptés sensuelles.

Jettés un regard libre sur le train des actions humaines; vous verrez que le naturel & le tempéramment font presque tout, & que les maximes générales n'ont guères de pouvoir sur nous, lorsqu'elles ne s'accordent pas avec nos penchans *. Un homme n'a-t-il point de fortes passions? Est-il vivement pénétré du sentiment de l'honneur & de la vertu? Cet homme réglera toujours sa conduite d'après les préceptes de la morale; où s'il lui arrive de s'en écarter, il y reviendra promptement & sans effort. Mais d'un autre côté, il y a des ames d'une

(*) Voila en quoi consiste la méchanceté. Quelque pervers que soit le tempéramment, quelque vicieux que soit le naturel. Le sceptique le plus outré, s'il pouvoit être de bonne foi, ne disconviendrait point qu'il n'y ait en lui une conscience qui approuve le bien & qui blâme le mal. *Naturam expellas furcâ tamen usque recurret*, est passé en proverbe; mais ce n'est pas assés de le chasser à coups de fourche,

constitution ** Si perverse, si insensible, je dirois volontiers si *Calleuse*, que rien ne fait impression sur elles : la vertu & l'humanité sont des choses dont elles n'ont point d'idée : elles ne sentent aucun amour pour leurs semblables, aucun desir de mériter leur estime ou leur applaudissement. Ces hommes ne peuvent se plaire qu'à des choses basses & abjectes, à des voluptés sensuelles & grossières, ou bien dans la méchanceté & dans toutes sortes de passions dépravées : leur cœur inaccessible aux remords, n'a pas même une étincelle de ce goût pour le bien, qui seul est en état de réformer le caractère. Ma Philosophie ne peut rien sur tel homme ; il ne me reste qu'à

il faut l'assujettir par l'habitude au bien. Il faut convenir que ce combat est rude & pénible ; mais la vraie Philosophie consiste à combattre toujours & à vaincre quelquefois.

(**) C'est un blasphème contre la nature & contre son auteur. C'est l'éducation qui les forme ou qui les pervertit : s'ils sont pervertis au point d'étouffer les cris de la conscience, il reste toujours la raison qui n'est jamais allée obscurcie par les préjugés pour ne pouvoir pas prendre le dessus.

déplorer

déplorer le malheur de sa condition.

Il est certain que la culture sérieuse des sciences & des beaux arts adoucit & apprivoise le tempéramment : elle fait éclore & entretient dans notre ame , ces sentimens purs & délicats , dans lesquels consistent le vrai bonheur & la vraie vertu. Il est rare & même très-rare , qu'un homme qui a du gout & du savoir , qu'elles que soient d'ailleurs ses foibleffes , ne soit au moins bonnête homme : ce pli qu'il a pris pour la spéculation , doit naturellement le rendre , d'un côté moins ambitieux , & moins intéressé , & de l'autre plus attentif à ses devoirs & aux bienféances reçues. Il sentira avec plus de vivacité , ces différences qui distinguent les caractères & les mœurs. L'étude , loin d'émousser son gout pour ces choses , lui donne un nouveau degré de sensibilité.

L'habitude est un moyen puissant pour nous corriger , en nous remplissant de bonnes dispositions & d'inclinations vertueuses. Accoutumés vous à une vie sobre & réglée ; vous détesterez la débauche & le libertinage : adon-

nés vous à d'honnêtes occupations & aux études; l'oisiveté vous paroîtra le plus rude des châtimens : faites vous une loi d'être bon, affable & poli; l'orgueil, les brusqueries, les violences vous feront horreur. Si une fois vous êtes convaincu des prérogatives de la vertu, vous ne devez désespérer de rien; il ne vous manque plus que la résolution de vous contraindre pour quelque tems.

Les objets externes n'étant par eux-mêmes dignes ni d'amour ni de haine, ni d'estime, ni de mépris, & tout dépendant du caractère & de la situation de l'esprit qui les contemple, on ne sauroit se servir de raisons directes, pour augmenter ni diminuer notre affection. Cependant, quoique les passions fassent tout le prix des choses, il est à remarquer qu'en opinant pour ou contre un objet, leur décision embrasse toutes les circonstances dont cet objet est accompagné. Cet homme à qui la passion d'une pierre précieuse cause des transports si vifs, ne borne pas sa vue au brillant éclat de cette pierre; c'est plutôt de l'idée de sa rareté

que vient l'émotion qu'il ressent. Ici donc s'ouvre une carrière pour la Philosophie, c'est à lui de faire naître de semblables points de vue, qui pourroient nous échapper sans la direction, c'est encore à lui d'en tirer les moyens propres, soit pour fortifier, soit pour amortir nos passions.

Mais la Philosophie à-t-elle ce pouvoir, en effet ? Si il seroit peu raisonnable de le lui refuser absolument, ce n'est pourtant pas qu'il n'y ait de fortes preuves du contraire. L'art & l'industrie ont bien peu de prise sur nos affections. Une pensée que nous enfonçons à force de nous tourmenter l'esprit, & que nous ne retenons qu'avec beaucoup de peine, ne produira jamais rien de semblable au cri de la conscience. Vit-on jamais naître ou se rallentir une passion par les raisonnemens artificieux de *Sénèque* ou d'*Épictète*. * J'aimerois autant qu'un amant

(*) Les maximes de morale & la saine Philosophie, ont souvent produit de merveilleux effets. C'est le plus souvent la faute de celui qui instruit, si ses instructions ne fructifient pas ;

tentât de se guérir, en contemplant sa maîtresse à travers le Microscope. Il y verroit à la vérité une peau raboteuse & des traits monstrueux; mais le souvenir de sa figure naturelle demeureroit toujours le plus fort. Les méditations Philosophiques sont trop recherchées & trop alambiquées, pour influencer sur nos mœurs, & pour déraciner nos penchans. La Philosophie qui opère ces grands effets, a placé son siège au dessus de la region des Vapeurs; la respiration nous manque dans un air aussi subtil.

Les livres des Philosophes nous présentent deux sortes de réflexions, qui sembleroient devoir produire de grands effets, d'autant plus qu'elles sont tirées de la vie commune, & qu'il n'y a personne qui ne soit à portée de les faire.

On n'en vient pas about avec ces pensées qu'on enfante à force de se tourmenter l'esprit; c'est en saisissant le caractère, l'humeur, l'esprit, les passions, les penchans de celui qu'on veut instruire. Le grand art de l'éloquence est de se mettre à portée de tous les esprits & de tous les caractères,

Et d'abord, si nous pensons à la brièveté & à l'incertitude de nos jours ; est-ce bien la peine de se tant tracasser pour parvenir au bonheur ? Je veux que nous embrassions de plus vastes plans , & que nous formions de généreux projets pour la postérité, ces plans, & ces projets ne sont ils pas encore des choses bien frivoles , si nous réfléchissons sur ces résolutions qui changent perpétuellement la face de la terre ? les loix , les sciences , les livres & les Empires , tout est sujet au tems ; entraîné par ce courant rapide , tout s'abîme dans l'immense ocean de la matiere.

La seconde réflexion est prise de la comparaison de notre état avec l'état d'autrui : il ne se passe point de jour que nous ne la fassions ; mais nous la faisons mal : nous aimons mieux nous comparer avec nos Supérieurs qu'avec ceux qui sont au dessous de nous, C'est au Philosophe à se garantir de cette foiblesse , en tournant ses regards en bas plutôt qu'en haut ; il se trouvera à son aise dans la condition où la fortune l'a placé. Il y a peu de personnes à qui cette source de consolation ne soit ouver-

te. Avouons pourtant que c'est un triste remede pour des cœurs sensibles, que le spectacle des misères humaines; spectacle bien plus propre à nourrir nos douleurs qu'à les soulager, & qui semble moins fait pour étouffer nos plaintes que pour les renouveler, en nous attendrissant sur le sort de nos semblables. Mais telle est l'imperfection des meilleurs remedes que la Philosophie soit en état de fournir. *

(*) (Note de l'Auteur.) Il se pourroit que le sceptique eut tort de borner les remedes Philosophiques à ces deux réflexions. Il y en a d'autres, très efficaces pour nous tranquilliser, & pour calmer nos passions : la Philosophie les fait, les étudie les pese, les rappelle dans l'occasion & nous les rend familiers ; ces réflexions peuvent être d'un grand usage aux esprits pensifs, bienfaits & modérés. En voici quelques uns.

Chaque condition à ses maux cachés : ne porté donc envie à personne.

Chaque condition a aussi des maux connus ; & tout est allés bien compensé à cet égard ; contentés vous donc de la votre.

La santé & la bonne humeur sont préférables à la fortune ; faites en provision & méprisés le reste.

Je jouis de tant de bien , pourquoi m'affliger d'un mal ?

Combien n'y en a-t-il pas qui se trouveroient heureux dans ma situation & qui me l'envient ?

Nous achetons tous nos biens , l'opulence par le travail , la faveur par la flatterie. Et je prétendrois parvenir sans sacrifier mes aises !

Ne vous attendez pas à un trop grand bonheur dans cette vie ; la nature humaine n'en est pas susceptible.

Anticipés par l'espérance & par l'imagination , ces soulagemens que le tems doit tôt ou tard apporter à vos maux.

Je desire d'être riche ; pourquoi ? Pour me procurer plusieurs belles choses. Des maisons , des jardins , un équipage , &c. Mais la nature m'offre par tout , & sans qu'il m'en coûte rien des choses infiniment plus belles. Si je ~~lais~~ *Sais* jouir , elles me suffiront. Si je ne le fais pas , je ne jouirai pas mêmes des richesses.

Je veux me faire un nom. Si je me conduis bien , je serai estimé de tous ceux qui me connoissent. Et que m'importent tous les autres ?

Ces réflexions sont si naturelles qu'il est étonnant qu'elles ne se présentent pas à tout le monde , si solides qu'elles sembleroient devoir produire une persuasion générale. Mais peut-être qu'en effet les hommes en sont touchés & persuadés , lorsqu'ils ne considèrent la vie humaine qu'en gros & d'un coup d'œil tranquille. C'est tout autre chose , lorsque quelque accident vient interrompre ce calme. Les passions s'enflamment , l'imagination travaille : nous sommes attirés par des exemples , ou animés par des

conseils : dans ce cas là le Philosophe s'évanouit : l'homme reste : alors nous cherchons en vain cette persuasion qui nous paroissoit si ferme & si inébranlable. Quelle ressource y a-t-il contre cet inconvénient ? Munissez-vous de la lecture des plus excellens livres de Morale ; Cependant ne vous fiez pas uniquement à ces secours. Faites vous par *habitude* & par *réflexion*, ce *tempérament philosophique*, qui fortifie nos pensées, & qui, rendant une grande partie de notre bonheur indépendant des choses du dehors, émousse la pointe des penchans déréglés.

Fin de la première partie.



PENSÉES MORALES.

SECONDE PARTIE.

§. I.

SUR LES PASSIONS.

IL y a des objets qui, en vertu de la constitution primitive de nos organes, produisent immédiatement une sensation agréable : ces objets sont appelés des *Biens* : il y en a qui excitent immédiatement une sensation désagréable : on les nomment des *Maux*. La chaleur tempérée est une sensation agréable, & par conséquent un bien ; la chaleur

excessive est une sensation désagréable & par conséquent un mal.

Il y a d'autres objets qui nous causent du plaisir ou de la peine, & sont des biens ou des maux pour nous, en tant qu'ils sont conformes ou contraires à nos Passions. Le malheur qui arrive à nos ennemis est un bien pour nous, parce qu'il contente le desir que nous avons d'être vengés d'eux; la maladie d'un ami est un mal, parce qu'étant contraire aux vœux que nous formons pour lui, elle nous cause de la peine.

Les biens & les maux nous affectent différemment, & font naître différentes Passions, selon le point de vue sous lequel on les envisage. Lorsqu'un bien est certain ou fort probable, il produit la *Joie*; le mal qui se trouve dans le même cas, excite la tristesse, ou le *chagrin*.

DE LA CRAINTE ET DE L'ESPERANCE.

Lorsqu'un bien ou un mal est incertain, il fait naître la *Crainte* ou l'*Esperance*, l'une & l'autre en proportion du degré d'incertitude. Le *Désir* naît d'un bien, & l'aversion d'un mal, con-

siderés simplement comme tels. La Volonté agit toutes les fois que l'on peut se procurer la présence d'un bien ou l'absence d'un mal, par un mouvement du corps, ou par une opération de l'esprit. De toutes les passions, je ne vois que la Crainte & l'Esperance qui puissent donner lieu à des réflexions intéressantes : ces Passions sont mixtes, elles découlent de la Probabilité du Bien & du Mal ; & c'est à ce titre qu'elles méritent notre attention.

QU'EST-CE QUE LA PROBABILITÉ ?

La Probabilité vient d'un conflit d'accidens ou de causes contraires, qui ne permet à l'esprit de se fixer de part ni d'autre, qui le ballotte continuellement entre les deux côtés opposés, qui tantôt le détermine à regarder une chose comme réelle, tantôt comme dépourvue de réalité.

Rien n'est si vif, ni si agile que l'imagination ; les Passions sont plus lentes & plus tardives ; en supposant un objet propre à faire naître, dans l'une, différentes vues, & différentes émotions dans les autres ; qu'arrivera-t-il ?

L'imagination passera d'une vue à l'autre avec beaucoup de rapidité ; mais chacun de ses changemens ne produira pas une Passion claire & distincte ; il résultera du tout , un mélange de Passions confondues les unes avec les autres. Selon que la Probabilité est plus forte pour le bien ou pour le mal , une Passion gaye ou une Passion triste prédominera dans ce mélange : & lorsque les vues opposées que l'imagination présente tour à tour , entremêlent ces deux sortes de Passions ; leur combinaison produira ou la *Crainte* ou l'*Esperance*.

Ces deux Passions peuvent naître lorsque le hazard est égal de côté & d'autre & qu'il n'y a point de raison de préférence. Mettez un degré de Probabilité de plus du côté de la tristesse ; vous la verrez immédiatement se répandre sur tout le mélange , & lui donner la teinture de la crainte : augmentez cette Probabilité : la tristesse augmentera & la crainte avec elle ; la joie diminuera dans la même proportion ; & à la fin , il ne restera que la tristesse toute seule. Alors faites l'opération contraire , diminuez la Probabilité qui se

trouve du côté de la tristesse ; vous verrez peu-à-peu les nuages s'éclaircir , jusqu'à ce que la Passion devienne *Esperance* ; celle-ci se changera en joie par des nuances imperceptibles, à mesure que vous augmenterez cette partie de la composition en augmentant la Probabilité. N'est-ce pas une preuve que l'Esperance & la Crainte sont des mélanges de joie & de tristesse ?

Nous craignons souvent un mal que nous ne concevons que comme possible, cela arrive sur-tout si c'est un grand mal : l'idée des douleurs & des tourmens nous fait déjà trembler , pour peu qu'il y ait de risque que nous puissions y être exposés ; en ce cas, la grandeur du mal compense le défaut de la Probabilité.

Les maux même qui sont impossibles nous font peur ; nous frissonons sur le bord d'un précipice , quoique nous sachions que nous sommes en parfaite sûreté, & qu'il ne dépend que de nous de faire un pas en avant ou en arrière. C'est que la présence immédiate du mal influe sur l'imagination & y produit une espèce de croyance , mais qui ne dure pas long-temps ; c'est ici le

même cas que celui où nous avons vu que la contrariété des événemens fortuits produit des Passions contraires.

Les maux certains font quelquefois le même effet que les maux possibles ou impossibles: un prisonnier étroitement gardé & qui n'a pas la moindre espérance de se sauver, tremble en pensant à la question qu'il doit subir par ordre de son Juge: ici le mal est indubitable en lui-même; mais l'esprit n'a pas le courage de s'y fixer; & cette fluctuation produit un état qui ressemble à la crainte.

Tous les genres d'incertitude touchent de bien près à la crainte: & pour cela il n'est pas besoin qu'ils produisent un combat de Passions en nous offrant des points de vue contraires. Voyez cette jeune fille, comme elle s'inquiète & s'alarme en entrant dans la couche nuptiale. Cependant elle n'attend que du plaisir; mais c'est précisément ce plaisir inconnu, ce sont ces desirs confus, c'est la nouveauté & l'importance d'une situation dont elle n'a point d'idée, qui cause son trouble, & qui embarrasse tellement son esprit qu'il ne fait à quelle image ou à quelle passion il doit s'arrêter.

Lorsque des Passions contraires résultent d'objets qui n'ont aucune liaison entr'eux, elles agissent tour à tour. Un homme est affligé de la perte d'un Procès, & réjouit en même temps, de la naissance d'un fils; son esprit passera & repassera de l'objet agréable à l'objet désagréable; & quelque rapides que puissent être ce passage & ce retour, il lui sera bien difficile de temperer ces situations l'une par l'autre, & de demeurer entre deux, dans un état d'indifférence.

Cela arrive plus aisément lorsqu'il ne se présente qu'un seul événement de Nature mixte, c'est à dire, heureux à certains égards, & disgracieux à d'autres: en ce cas il arrive souvent que les deux Passions, rapprochées par le moyen d'un rapport commun, se détruisent réciproquement, & laissent l'ame dans une parfaite tranquillité.

DE L'ORGUEIL ET DE L'HUMILITÉ.

Il y a d'autres Passions d'une Nature plus compliquée & qui sont produites par le concours de plusieurs vues, & de diverses considérations. L'Orgueil est cet

état où l'homme, réfléchissant sur les perfections dont il se croit orné, ou sur les avantages dont il jouit, se sent satisfait de lui-même : l'*Humilité* celui où le sentiment de ses foiblesses ou de ce qui lui manque le rend mécontent de sa personne.

L'amour ou l'amitié est cette satisfaction que nous causent les bonnes qualités que nous remarquons dans les autres ou les services que nous en tirons. La *Haine* est le contraire.

Dans ces deux Passions il faut distinguer l'*Objet* & la *Cause*. Nous sommes nous-mêmes les objets de l'*Orgueil* & de l'*Humilité*. Quelque bonne qualité est la cause du premier, quelque défaut de la seconde. L'amour ou la haine ont pour objet les autres hommes, & pour causes leurs perfections ou leurs défauts.

La cause est donc ce qui excite l'émotion ; l'objet, ce que l'esprit contemple lorsque l'émotion est excitée. Ces Passions, quoique leur objet soit simple & toujours le même, peuvent naître de plusieurs causes & de causes très variables. C'est un sujet digne de notre curiosité de chercher ce que toutes ces causes ont de commun, ou en d'autres

termes, ce qui est la vraie cause efficiente de ces Passions. Commençons par l'Orgueil & l'Humilité.

Il y a certaines propriétés dont l'influence se manifeste dans tous les actes de l'entendement & dans toutes les Passions : la premiere, c'est l'*Association des idées*, ou ce principe qui facilite le passage d'une idée à l'autre ; nous passons pour l'ordinaire d'une chose à celle qui lui est semblable, ou qui lui est contigue, ou qui en est l'effet. A une idée présente à l'imagination, succède naturellement une autre idée, attachée à la premiere par un de ces trois rapports ; ce rapport applanit, pour ainsi dire, le chemin & devient l'introducteur de l'idée.

La seconde propriété de l'esprit humain, c'est l'*Association des impressions* ou des émotions de cet esprit. Toutes les impressions qui se ressemblent sont liées ; dès que l'une a paru, les autres suivent : le chagrin que nous cause un dessein manqué produit la colere ; la colere traîne l'envie à sa suite ; l'envie fait naître la haine ; & la haine reproduit le chagrin.

Ces deux sortes d'associations s'en-

traident. Lorsqu'elles concourent dans le même objet, le passage se fait plus promptement. Un homme qu'une injure met de mauvaise humeur, trouve par tout des sujets de haine, de mécontentement, d'impatience, d'inquiétude, & d'autres Passions désagréables, sur tout s'il peut découvrir quelque chose d'approchant dans la personne qui a été l'objet de son premier mouvement. Ici les principes qui facilitent le passage des idées, concourent avec ceux qui agissent sur les Passions, & leur action réunie donne pour ainsi dire, à l'esprit une double impulsion.

Ces deux sortes de relations, c'est à dire, celle des idées & celle des impressions, se réunissent dans les sentimens d'Orgueil & d'Humilité, & en sont les vraies causes efficientes.

Quant à la relation des idées, on n'en sauroit douter. Nous ne pouvons nous en orgueillir de ce qui nous regarde en aucune façon; c'est toujours ou notre science, ou notre esprit, ou nos biens, ou notre famille qui nous donne une haute opinion de nous-mêmes: Ce *moi* qui est l'objet de cette passion, est toujours relatif à quelque

qualité ou à quelque circonstance, qui en est la cause : & l'imagination doit trouver de l'objet à la cause, un passage aisé, une certaine facilité de se transporter de l'un à l'autre : sans cette liaison l'Orgueil ni l'Humilité ne sauroient naître, & plus cette liaison est foible, plus aussi ces Passions s'affoiblissent.

Il ne s'agit donc plus que de savoir si un rapport semblable d'impression ou de sentimens accompagne toujours l'humilité & l'orgueil, ou pour mieux dire, si la cause de ces Passions commence par produire un sentiment qui leur ressemble, lequel ensuite, par une espèce de transformation se change en elles mêmes.

Le sentiment de l'orgueil est agréable ; celui de l'humilité est désagréable ; la sensation relative devoit donc de même être agréable pour le premier, désagréable pour le second. Donc si l'examen nous découvre que tout ce qui inspire de l'orgueil, produit aussi un plaisir séparé de celui de l'orgueil, & que tout ce qui nous humilie, cause aussi une peine différente de celle qui naît de l'humilité ; il faudra convenir que l'existence de la double relation, c'est-à-dire, de celle de idées & de

celle des sentimens, sera établie d'une maniere incontestable.

Le mérite & le démérite personnels sont les causes les plus ordinaires de l'orgueil & de l'humilité. Le Siftême le plus plausible concernant la différence qu'il y a entre le vice & la vertu, est celui qui la déduit, soit d'une constitution primitive de la Nature, soit d'un sentiment d'utilité publique ou particulier, en vertu duquel certains caractères nous déplaisent, & d'autres nous charment dès que nous les appercevons: il est essentiel au vice & à la vertu de produire ce déplaisir ou ce plaisir dans ceux qui les contemplent: approuver un caractère, c'est en recevoir une impression agréable; le désapprouver, c'est en être désagréablement affecté. Le plaisir & la peine étant donc en quelque façon, la premiere source de l'approbation & du blâme, le doivent être aussi des effets qui en résultent, & par conséquent de l'orgueil & de l'humilité qui en sont des suites inevitables.

Je suppose qu'on n'admette point cette Théorie; qu'on ne reconnoisse point la peine & le plaisir pour fondement

des différences morales; au moins est-il manifeste que ces différences sont inséparables de la peine & du plaisir: un caractère noble & généreux nous frappe d'abord; dans la Fable même & dans la Poësie, il nous enchante; la cruauté & la trahison au contraire nous révoltent; soit que nous les remarquions dans les autres; soit en nous-mêmes. Il nous est impossible de les approuver. Donc la vertu produit toujours un plaisir à part, différent de l'orgueil, ou de cette satisfaction que l'opinion de nos mérites nous fait goûter, & le vice un déplaisir différent de l'humilité ou du remords.

Mais la bonne & la mauvaise opinion que nous avons de nous-mêmes, ne vient pas seulement de ces qualités d'esprit qui, dans les systèmes communs de morale, passent pour une partie de nos devoirs; elle peut venir de toutes les autres qualités auxquelles le plaisir est attaché. Il n'y a rien qui flatte plus notre vanité que le talent de plaire par notre esprit, par notre belle humeur ou par quelqu'autre qualité de cette espèce: rien qui nous chagrine d'avantage que de sentir que

nous y réussissons mal. Personne n'a encore pu donner une définition exacte de l'esprit. Personne n'a pu faire voir pourquoi un certain arrangement de pensées mérite ce nom par préférence ; il n'y a point de règle pour en juger ; le goût seul en décide : mais qu'est-ce donc que ce goût qui donne également l'être au véritable esprit, & à l'esprit faussement ainsi nommé ? Ce n'est absolument que le plaisir que nous cause le premier, & le déplaisir que le second nous inspire, sans que nous soyons en état de rendre raison ni de l'un ni de l'autre : la faculté de produire ces deux sensations opposées ; est donc l'essence même de ces deux sortes d'esprit, & par conséquent la cause de cette vanité ou de cette mortification qui en naissent.

Tout ce qui est beau nous plaît, tout ce qui est laid nous choque, & il n'importe dans quel sujet réside la beauté ou la laideur, dans un être animé ou dans un être inanimé. Si ces qualités se trouvent soit dans notre physionomie ; soit dans notre figure ; soit dans nos personnes, le plaisir ou le déplaisir se convertit en orgueil ou

en humilité, parce que dans ce cas il y a tout ce qu'il faut pour ce passage de sensations que nous avons établi.

Il semble que l'essence même de la beauté, consiste dans le pouvoir de faire naître le plaisir : si cela est vrai, tous les effets qu'elle produit doivent couler de cette source : si la beauté rend l'homme vain, ce n'est que parce qu'elle lui fait plaisir.

En général, notre orgueil se nourrit de tout ce qui se trouve en nous d'utile, de beau ou de surprenant ; l'humilité est produite par les qualités contraires, les unes & les autres ne s'accordent qu'en ce que chacune d'elles nous cause du plaisir ou du déplaisir, indépendamment de l'orgueil. Nous nous en orgueillissons des aventures rares qui nous sont arrivées, des risques que nous avons courus ; des périls dont nous nous sommes échappés ; de nos exploits & de tous nos actes de vigueur, de-là vient que le mensonge est si commun. La vanité y trouve son compte ; il y a une liaison très-étroite entre cette passion & le sentiment du plaisir.

Cependant quoique les qualités de l'esprit & celles du corps, soient les

causes naturelles & immédiates de l'orgueil & de l'humilité; elles n'en sont pas les seules causes; plusieurs autres objets peuvent produire ces passions: une maison, un jardin, un équipage, & d'autres choses externes sont des sujets de vanité; mais il faut pour cela que ces choses aient une relation particulière avec nous-même, & qu'elles s'associent à notre être; un beau poisson qui nage dans l'Océan, un animal bien proportionné qui court dans les forêts, n'exciteront jamais notre vanité. Il faut, pour la faire naître, quelque chose qui soit lié avec nous, dont l'idée touche, pour ainsi dire, l'idée de notre propre personne.

Les hommes sont fiers de la beauté de leur pays, de leur Province & même de leur Paroisse. Ici il est évident que l'idée de la beauté produit le plaisir: ce plaisir est voisin de l'orgueil, & l'ame passe par ce double rapport, dont l'un est un rapport d'idées, & l'autre un rapport de sentimens,

Les hommes sont encore fiers de la température de leur climat, de la fertilité de leur sol natal, de la bonté des vins, des fruits ou d'autres alimens qu'il

qu'il produit ; de la douceur ou de l'énergie de leur Langue , & ainsi de suite. Ces objets se rapportent évidemment aux plaisirs des sens. On les regarde comme agréables , au tact , au goût , à l'ouïe ; comment seroit-il possible qu'ils nous enorgueillissent , si ce n'étoit par ce moyen de transition que nous avons expliqué ?

Il est un orgueil d'un genre opposé ; il y a des hommes qui affectent de dégrader leur patrie par des comparaisons désavantageuses avec les pays où ils ont voyagé. Entourés de leurs compatriotes , ils ne comptent pour rien le rapport qui les lie à leur Nation ; il se perd pour eux dans le grand nombre , avec lequel ils le partagent , au lieu que ce rapport éloigné a des contrées étrangères , qui ne consiste qu'à les avoir vues , leur paroît d'autant plus important , qu'ils pensent que peu de personnes y participent.

Les qualités qui nous donnent de l'orgueil , lorsqu'elles nous sont personnelles , nous en donnent encore , quoique dans un moindre degré , lorsque nous les remarquons dans nos amis , ou dans des personnes qui nous appar-

riennent : l'homme fier saisit avidement les occasions de prôner la beauté, l'adresse, le mérite, le crédit, & les honneurs dont jouissent ses parens. Ce sont là autant d'appuis de la bonne opinion qu'il a de lui-même.

Fiers de nos richesses, nous voudrions que tous ceux qui sont en relation avec nous, fussent riches comme nous, & nous avons honte de la pauvreté de nos parens & de nos amis. Comme l'on croit tenir de plus près à nos ancêtres qu'à ses connoissances : il est naturel que l'on veuille passer pour être de bonne maison & pour descendre d'une longue suite de personnes riches & respectées.

L'orgueil des familles anciennes n'est pas uniquement fondé sur cette ancienneté & sur le grand nombre des ancêtres. A ces deux égards, tous les hommes sont dans le même cas ; ce sont les richesses & le crédit de ces ancêtres dont leur postérité tire son lustre à cause de la liaison qu'elle a avec eux.

C'est une propriété de l'imagination de s'arrêter à tout ce qui lui paroît important & considérable ; lorsqu'un grand objet se présente à côté d'un

petit objet, elle s'attache toute entière au premier : c'est pour cette raison que les enfans portent le nom de leur pere, & que la famille paternelle décide de la noblesse, ou de la bassesse de leur extraction, dût la mere, comme il arrive, posséder des qualités infiniment supérieures, cela ne fait point exception à la règle générale ; cette règle subsiste conformément à notre doctrine, qu'elle que soit la supériorité de la mere & lors même que pour de certaines raisons les enfans se ressentent plus de la tige maternelle que de la paternelle elle a toujours assez de force pour se maintenir en dépit de cette relation, & pour faire une espèce d'interruption dans la vraie généalogie.

Mais de tous les rapports qui influent sur cette passion, celui de la propriété est le plus efficace, parce que les biens que nous possédons en propre, sont ceux sur lesquels nous avons plus de pouvoir & d'autorité. Tout ce qui appartient à l'homme vain, est toujours dans son idée ; ce qu'il y a de mieux en chaque genre. Ses maisons sont plus belles que celles des autres, son équipage est plus brillant ; les meubles sont

mieux choisis, ses habits d'un plus grand goût; ses chevaux & ses chiens de meilleure race. Toutes les choses en un mot qui sont belles, utiles ou surprenantes deviennent par ce moyen des sujets d'orgueil; or la seule propriété qu'elles ayent en commun, c'est de produire le même effet, qui est de nous donner du plaisir: d'où il s'ensuit que le plaisir est la cause productrice de cette passion.

Dans les sujets de spéculation, il est souvent fort difficile de distinguer ce qui produit un effet de ce qui ne fait que l'augmenter. Cependant les Phénomènes paroissent ici bien clairs & bien propres à établir que de toutes nos opinions, celles que nous formons en notre propre faveur, quoique les plus hautes & les plus présomptueuses, sont cependant les moins stables & celles que la contradiction ébranle le plus facilement; que si nous cherchons à être applaudis, ce n'est pas par une passion primordiale; mais pour fixer & pour confirmer la bonne opinion que nous avons de nous-même.

En effet, nous sommes plus flattés de l'approbation des personnes que nous estimons, que des louanges de ceux pour qui nous avons du mépris.

L'estime de ceux qui ont eu occasion de nous connoître intimement par une longue familiarité, a pour nous une douceur tout-à-fait particuliere.

Le suffrage de ceux qui sont avares de louanges, nous est doublement précieux.

Lorsqu'un grand Seigneur est connu pour être délicat dans le choix de ses favoris, on s'empresse d'autant plus à mériter ce titre.

Les éloges ne nous flattent guères, lorsqu'ils ne s'accordent pas avec notre propre opinion, lorsqu'ils ne tombent point sur les qualités dans lesquelles nous prétendons exceller.

Ces phénomènes sont des preuves que nous ne regardons l'opinion favorable que les autres conçoivent de nous, que comme un témoignage rendu, ou un sceau apposé à notre propre opinion.

Un objet peut se rapporter à nous très-intimement, il peut être très-agréable par lui-même, sans que cependant notre amour propre en soit fort flatté ou notre orgueil excité, si nous ne le voyons pas recherché, ou du moins approuvé par d'autres. Cette paix, ce

contentement d'une ame résignée aux ordres de la Providence, qui la tranquillise au milieu des troubles & des plus grand malheurs, est assurément la plus desirable de toutes les dispositions; cependant c'est la de toutes les vertus, de toutes les perfections, celle dont on s'applaudit & dont on s'en orgueille le moins; c'est que renfermée dans le cœur qu'elle charme, elle n'a point cet éclat extérieur par où l'on brille dans la conversation & dans le commerce du monde.

Une seconde circonstance qui influe sur l'orgueil & l'humilité, c'est la durée des choses qui en sont les objets. Ce qui est casuel & passager jusqu'à un certain point, nous donne peu de joie, & encore moins d'orgueil.

On peut remarquer en troisième lieu, que pour qu'un objet flatte notre orgueil ou notre amour-propre, il faut qu'il nous soit particulièrement affecté; ou du moins que le nombre de ceux avec qui nous le partageons, ne soit pas considérable. La jouissance du beau temps, d'un air pur, d'un climat heureux ne nous donne aucune supériorité sur nos voisins; nous n'en pouvons rien conclure à notre avantage particulier.

Nous flottons tous entre la maladie & la santé : il n'y a personne qui se porte toujours bien , ou qui soit toujours malade. Ces maux ou ces biens accidentels , que nous regardons comme détachés de nous-mêmes , ne peuvent ni nous en-orgueillir , ni nous humilier ; cependant notre amour-propre est mortifié d'une maladie enracinée dans notre tempérament dont nous n'esperons pas de revenir. On le voit dans les vieillards ; leur âge & leurs infirmités les chagrinent , ils cachent aussi longtemps qu'ils le peuvent , la foiblesse de leur vue & de leur ouïe , leur goût & leurs fluxions. Nous avons honte des maladies qui , étant ou fort dangereuses ou fort dégoutantes , frappent fortement ceux qui nous voyent ; l'homme ne juge jamais de lui-même , sans avoir égard au sentiment des autres hommes.

Les règles générales sur lesquels nous établissons la différence des rangs & des conditions influent , en quatrième lieu , sur l'orgueil & l'humilité. Les richesses ou le pouvoir sont les mesures de cette différence.

Le pouvoir que les maximes générales exercent sur les passions , sert à

dégager , pour ainsi dire , les ressorts du Méchanisme intérieur , & à faciliter l'opération de tous ces principes qui sont ici l'objet de nos recherches. Supposons qu'un homme fait , mais qui ne se fut point encore servi de ses facultés , parut subitement dans notre monde ; cet homme trouveroit bien de l'embarras à se démêler des objets dont il se verroit environné ; il ne sauroit d'abord où placer son amour ou sa haine : il ne distingueroit pas les objets propres à lui inspirer de l'orgueil , de l'humilité ou quelque autre émotion que ce fut.

DE L'AMOUR ET DE LA HAINE.

Les mêmes circonstances qui produisent l'orgueil & l'humilité , envisagées dans les autres hommes , nous inspirent pour eux de l'amour ou de la haine , de l'estime ou du mépris. Nous prenons une idée avantageuse des personnes à qui nous remarquons des vertus , de la beauté , de la naissance , des richesses , ou de l'autorité ; au lieu que le vice , la folie , la laideur , la pauvreté , la bassesse d'extraction , nous donnent

des sentimens défavorables. La double relation, celle des impressions & celle des idées, agit ici sur l'amour & la haine, comme on l'a vû agir sur l'orgueil & sur l'humilité. Tout objet qui, considéré à part, nous cause du plaisir ou de la peine, desqu'il vient à se rapporter à une personne différente de nous-mêmes, nous donne pour elle de l'affection ou du dégoût.

Il se peut que nous prenions quelqu'un en affection à cause du rapport que nous lui trouvons avec nous-mêmes; mais il faut que ce rapport idéal soit joint à une relation de sentimens sans quoi il ne fera aucun effet. *

Nous nous familiarisons aisément avec les personnes qui nous sont alliées par le sang, avec nos compatriotes, avec les gens de notre profession, avec ceux qui nous ressemblent, soit par leur fortune, soit par les événemens de leur vie. Notre imagination trouve une espèce de douceur à passer

* L'Amour pour nos enfans fondé sur un instinct de la nature, n'a aucun rapport à ce principe. (*Note de l'Auteur.*)

de notre propre personne qui est toujours le point dont elle part, à une personne qui nous est si étroitement unie. La satisfaction & le plaisir que nous fait goûter le commerce de nos semblables, sont la source de l'amitié que nous prenons pour eux.

Les passions d'amour & de haine sont toujours suivies, ou plutôt accompagnées de bienveillance & d'aversion, & c'est par là qu'elles diffèrent de l'orgueil & de l'humilité. L'amour nous fait désirer le bonheur de l'objet aimé, & fait que l'idée de son malheur nous cause de la peine; la haine au contraire nous fait désirer le malheur de l'objet haï, & nous fait souffrir en pensant qu'il est heureux. Ces desirs opposés paroissent être essentiellement unis à ces deux passions.

La compassion est la peine que nous causent les souffrances d'autrui; il semble qu'elle doive son origine à une conception forte de ces souffrances; notre imagination s'élève par degrés, de l'idée vive au sentiment réel de la misère des autres hommes.

La malice & l'envie, quoi qu'il soit évident qu'elles tendent au même but

que la colère & la mauvaise volonté, ne sont pourtant pas toujours précédées de la haine ou du ressentiment : elles naissent de la comparaison de notre état avec celui des autres. Plus ils sont infortunés, plus nous sommes contents, il semble que nous gagnons à leur malheur.

DE LA COMPASSION.

Comme la compassion tend au même but que la bienveillance & l'envie au même but que le ressentiment; il en résulte une relation bien étroite entre ces différentes passions. Ce n'est pas une ressemblance de sentimens, mais une ressemblance de directions, s'il est permis de s'exprimer ainsi. Cependant l'effet est le même, il consiste à réunir & à associer diverses passions : la pitié existe rarement, ou peut-être n'existe-t-elle jamais sans un mélange de tendresse ou de sympathie ; la colère & la mauvaise volonté sont les compagnes les plus ordinaires de l'envie; lorsqu'on desire le bonheur de quelqu'un, on est tout disposé à l'aimer; lorsqu'on

se réjouit de sa misère, on est tout prêt à le hair.

La pauvreté, la bassesse, les mauvais succès excitent de l'aversion ou du mépris; cependant lorsque ces malheurs sont fort grands, ou nous sont représentés sous de vives couleurs, ils produisent la compassion, l'attendrissement, l'amitié. Cette contradiction n'est qu'apparente; la pauvreté & la misère, considérées en gros, nous font de la peine; & cela vient d'une espèce de symphonie imparfaite qu'elles nous font éprouver; cette peine se change en aversion ou en dégoût, parce que ces sentimens se ressemblent; mais lorsque nous entrons d'avantage dans la situation des malheureux, lorsque nous commençons à leur souhaiter du bien, lorsque nous sentons le contrecoup de leur triste sort, ces dispositions se changent en amitié & en bienveillance, affections qui sont dirigées vers le même but.

Le respect est un mélange d'humilité & d'estime ou d'affection; le mépris un mélange d'orgueil & d'aversion.

Le plaisir que cause la vue du beau, l'appétit sensuel, l'amitié ou l'affection,

voilà les trois causes de l'amour qui unit les deux sexes. On voit qu'il subsiste une relation étroite entre ces trois choses, & qu'en vertu de cette relation elles dépendent l'une de l'autre.

D U R A P P O R T E N T R E L E S I D É E S E T L E S S E N T I M E N S .

Voici quelques exemples qui prouvent en faveur du double rapport sur lequel porte toute cette Théorie, c'est-à-dire sur le rapport des idées & sur celui des sentimens.

Les vertus, les talens, la perfection, les biens de la fortune nous donnent de l'amour & de l'estime pour ceux qui les possèdent. D'un côté ces objets excitent une sensation agréable qui a du rapport avec l'amour ; & de l'autre ils se rapportent aussi à la personne à qui ils appartiennent : la liaison d'idées facilite la liaison des sentimens.

Si la personne que nous aimons nous est encore unie par les liens du sang, de la patrie ou de l'amitié, ses perfections ou ses avantages nous inspireront une espèce d'orgueil, à cause de cette double relation dont nous avons tant parlé. Car la personne se rapporte à nous

son idée reveille naturellement celle de nous mêmes; & ses vertus & ses prérogatives excitent un sentiment agréable qui se rapporte à l'orgueil.

Mais nous ne passons pas de la vanité à l'affection; comme nous passons de l'affection à la vanité, quoique les relations soient parfaitement les mêmes dans les deux cas: nous n'aimons pas les personnes de notre connoissance à cause de notre mérite; qu'elle est la raison de cette différence? la voici. L'imagination se transporte toujours facilement à nous même, des objets qui nous sont relatifs: ce passage est aisé, tant parce que la relation elle-même le favorise, que parce qu'il se fait d'un objet éloigné à un objet qui nous touche de près: la première de ces circonstances subsiste à la vérité, lorsque de nous mêmes nous passons aux objets qui ont du rapport avec nous; mais elle ne peut opérer, parce que la seconde manque, & voilà pourquoi l'orgueil ne produit pas si facilement l'amour, que l'amour produit l'orgueil.

La supériorité des autres nous cause de l'envie, mais seulement lorsqu'elle

n'est pas trop grande ; trop de disproportion fait disparoître le rapport des idées ; ou nous ne comparons point du tout avec ce qui est à une si grande distance de nous ; ou du moins cette comparaison ne produit que de foibles effets.

Le Poëte n'est point jaloux du Philosophe , ni même du Poëte qui travaille dans un genre différent , qui est d'une autre nation , qui a vécu dans un autre siècle. C'est la même raison qui fait que tous les objets que nous nommons grands ou petits , ne le sont que comparativement à des objets de la même espèce. Une montagne à côté d'un cheval , ne nous fait paroître celui-ci ni plus grand ni plus petit ; tandis qu'en voyant un cheval Flamand à côté d'un cheval Italien , l'un nous paroît toujours plus grand , & l'autre plus petit que lorsque nous les regardons séparément.

Toutes les fois que nous ne pouvons pas détruire la liaison , nous voulons au moins en écarter la supériorité. Voilà pourquoi les voyageurs prodigues de louanges envers les Chinois & les Per-

sans , tâchent de ravalier les nations voisines & rivales de la leur.

Les beaux arts fournissent une nouvelle preuve de nos principes. Un Auteur qui feroit un livre moitié sérieux & profond , moitié frivole & badin , seroit universellement blâmé, cette bigarrure , contraire à toutes les règles de l'art & du goût paroîtroit choquante. Nous ne blâmons point Prior , pour avoir publié dans le même volume , son *Alma* & son *Salmon* , quoique l'une soit dans le genre léger , l'autre dans le genre grave & que dans l'un & l'autre , cet élégant Poète ait excellé. C'est que considérant ces deux ouvrages comme détachés , nous détruisons tout rapport d'idées entr'eux , & que par conséquent les affections ne tenant plus ensemble , ne sauroient se trouver en conflit.

Des figures héroïques & des figures grotesques , rassemblées dans le même tableau , paroîtroient une chose monstrueuse , aulieu qu'elles ne choquent point dans des tableaux séparés , quoiqu'ils soient placés dans le même cabinet , & même l'un à côté de l'autre.

Il n'est pas étonnant que ce passage aisé de l'imagination , ait tant d'em-

pire sur toutes nos passions , puisque ce passage est précisément ce qui constitue le rapport & la liaison des objets. Nous n'avons point de notion d'une liaison réelle ; tout ce que nous savons c'est que certaines idées sont associées dans notre esprit , & que l'imagination passe facilement de l'une à l'autre. D'ailleurs le passage d'idée en idée , & celui de sentiment en sentiment s'entraident. D'où l'on peut déjà présumer que ce principe de transition doit avoir beaucoup d'influence sur toutes nos affections & sur tous les mouvemens de notre ame.

D E L A R A I S O N .

Ce que dans un sens populaire on nomme raison , cette raison que les Docteurs de Morale exaltent si fort , n'est au fond qu'une passion moins turbulente que les autres , qui embrasse un plus grand nombre d'objets , & qui voyant ces objets de plus loin , entraîne la volonté par une pente plus douce & moins sensible. Cet homme , disons nous , est assidu à l'exercice de sa profession par un principe de raison ;

mais ce principe n'est autre chose qu'un desir tranquille de s'enrichir & de prospérer.

Ce qui est un objet de raison , est aussi un objet de passion , toutes les fois que nous l'envisageons de plus près , ou sous un aspect plus avantageux , ou enfin de maniere à lui trouver plus de conformité avec notre constitution interne. Dans tous ces cas là, dis-je , l'émotion devient plus forte & plus marquée. Je tache de prévenir un mal qui me menace de loin : c'est , dit-on , la raison qui me fait agir ainsi : je vois un mal qui pend , pour ainsi dire , sur ma tête, l'aversion , l'horreur , la crainte s'emparent de mon esprit. Ne sont ce pas là des passions ?

L'erreur la plus commune des Métaphysiciens , c'est de n'admettre qu'un de ces principes , comme principe moteur de la volonté , & de refuser à l'autre jusqu'à la moindre influence. Les hommes agissent souvent contre ce qu'ils savent être de leur intérêt ; ce n'est donc pas toujours le plus grand bien possible qui les détermine ; souvent aussi on les voit dompter des passions violentes en considération d'un

bien caché dans l'avenir ; ce n'est donc pas la seule inquiétude présente qui les fait sortir de l'inaction. L'un & l'autre de ces principes agissent sur la volonté : lorsqu'ils se trouvent en concurrence , le plus foible cède ; & le plus foible c'est le moins bien assorti au caractère général , ou seulement à la disposition actuelle : *la force d'esprit* consiste à faire dominer les passions calmes sur les passions tumultueuses : mais il y a peu d'hommes assés vertueux pour résister constamment à la violence & à l'impétuosité des desirs & des passions. C'est à cause de cette variabilité d'humeur , qu'il est si difficile de juger des desseins & des actions futures des hommes , & que toutes les fois qu'il y a des motifs ou des passions qui se contrairient , on risque de se tromper dans ses conjectures.

Voici quelques unes des circonstances qui hâtent ou qui rallentissent les mouvemens de l'ame , qui augmentent ou qui affoiblissent le feu des passions.

Tout mouvement de l'ame qui accompagne une passion , dut-il non-seulement en différer , mais y être même contraire par sa nature, se change pour

tant aisément en cette passion. Il est vrai que sans le double rapport dont nous avons expliqué la Théorie, cette union ne sauroit devenir parfaite au point que les passions soient produites l'une par l'autre ; cependant il arrive moyennant un seul rapport, & là même où il n'y en a point, il arrive, dis-je, que deux passions dont chacune vient d'une cause séparée ; mais qui existent à la fois dans l'ame, se mêlent & se confondent : la passion dominante absorbe celle qui est plus foible, & la convertit, pour ainsi dire, en sa substance. Lorsque les esprits animaux sont une fois excités, il est facile d'en changer la direction, & il est naturel de penser que la passion dominante doit opérer ce changement : quelques diverses que paroissent deux passions, il y a souvent plus d'affinité entre elles qu'il n'y en a entre l'une des deux & l'indifférence.

Quel est l'artifice dont se sert le politique qui veut vous intéresser à un récit ? il commence par piquer votre curiosité ; & il attend à la satisfaire que vous soyez au comble de l'impatience ou de l'inquiétude ; ce n'est qu'alors

qu'il fait tomber le voile : il fait qu'ain-
si il vous amenera à ses fins , & qu'en
vous rendant curieux , il vous jette-
ra dans la passion qu'il s'est proposé
de faire naître en votre ame ; il fait
que votre curiosité aidera sa narration
à produire l'effet qu'il desire qu'elle
produise. Un Soldat qui marche au
combat se sent animé de courage & de
confiance en pensant à ses camarades ;
l'idée des ennemis lui donne de la fra-
yeur : toutes les nouvelles émotions qui
résultent de la premiere de ces pensées
augmentent son courage ; tandis que
les mêmes émotions , en résultant de la
seconde , le rendent plus craintif.

L'esperance est de sa nature une pas-
sion agréable , elle tient à la bienveil-
lance & à l'amitié : avec tout cela el-
le sert à échauffer la bile , lorsque la
colère est la passion dominante de
l'ame.

De ce que deux passions , indépen-
dantes l'une de l'autre , se changent
pourtant l'une dans l'autre , lorsqu'elles
agissent en même tems , il s'ensuit que
toutes les fois que les biens ou les maux ,
outre le desir & l'aversion , qui en sont
les effets naturels , produisent encore

une impression particulière, cette dernière ajoute au desir ou à l'aversion une nouvelle force, & en augmente l'impétuosité.

Cela arrive souvent, lorsque l'ame est en proie à des passions contraires; car il faut bien observer que cette contrariété cause une nouvelle fermentation dans les esprits, & qu'elle excite plus de désordre que ne feroient deux passions d'égale force, agissantes de concert. La nouvelle émotion se mêle avec son Antagoniste; & souvent elle lui communique un degré de véhémence qui sans ce choc, n'auroit jamais pu avoir lieu. Nous desirons naturellement tout ce qui est défendu, & les actions interdites par les loix, sont celles pour lesquelles nous avons plus de penchant: le souvenir de nos devoirs est souvent trop foible pour surmonter nos passions; & alors ce combat que nos principes leur livrent, les irritent, au lieu de les calmer.

L'incertitude a les memes suites. L'agitation de la pensée qui passe tour-à-tour, d'un point de vue à l'autre, & la variété des passions qui se succèdent, mettent le trouble dans l'esprit; & ce

trouble tourne au profit de la passion dominante.

La sécurité, au contraire, affoiblit les passions : l'ame abandonnée à elle-même tombe dans un état de langueur, son feu s'éteint aussitôt que le souffle des passions cesse de le ramener, ces raisons ayant encore lieu dans le désespoir, les effets en sont les mêmes que ceux de la sécurité. Si les choses contraires produisent le même effet, comme dans ces deux passions; la même chose produit aussi des effets contraires. L'absence augmente ou diminue les passions, selon les circonstances dont elle est accompagnée. Une longue absence affoiblit naturellement nos idées & par là diminue les passions correspondantes; mais lorsque ces passions sont assés vives pour subsister par elles-mêmes, les peines de l'absence leur donnent une nouvelle impression.

Lorsque nous nous appliquons à faire une action, ou à concevoir un objet auquel nous ne sommes pas accoutumés, nous sentons un certain défaut de souplesse dans nos facultés; nos esprits animaux ont de la peine à couler dans cette nouvelle direction; mais

cette peine même les agite ; elle est l'origine de l'admiration, de la surprise, & de toutes les émotions que nous cause la nouveauté ; cette difficulté nous procure une espèce d'agrément, attaché à tout ce qui anime l'esprit dans un degré modique ; cependant comme la surprise nous cause des agitations, elle doit, selon nos principes, augmenter les peines aussi bien que les plaisirs : aussi cela arrive t'il : tout ce qui est nouveau nous affecte d'avantage, c'est-à-dire plus agréablement, ou plus désagréablement qu'il ne devrait le faire ; à mesure que nous le revoyons, la nouveauté s'use, les passions s'apaisent, le mouvement des esprits se ralentit, & nous le regardons d'un œil plus tranquille.

L'imagination est bien étroitement unie aux affections ; sa vivacité fait leur force. Delà vient que dans la recherche des plaisirs, nous sommes plus portés vers ceux qui nous sont familiers, que vers d'autres, beaucoup plus grands, dont nous ne connoissons pas bien la nature.

Un plaisir que nous avons goûté depuis peu, & dont la mémoire est récente,

recente , fait plus d'impression sur la volonté qu'un plaisir dont les traces sont presque effacées de notre souvenir.

Rien n'est plus propre à émouvoir les passions que cette éloquence qui peint les objets de fortes & de vives couleurs. L'opinion d'autrui , si elle est soutenue de quelque passion , a un grand pouvoir sur notre esprit ; elle fait que nous nous laissons dominer par une idée à laquelle sans cela , nous n'aurions peut-être pas fait attention.

Les passions sont d'autant plus vives que l'imagination est plus enflammée. A cet égard , la force de nos passions dépend autant de notre tempérament que de la nature des objets.

Il s'en faut bien que j'aie épuisé mon sujet ; j'ai voulu faire voir que l'origine & le jeu des passions sont assujettis à un Mécanisme régulier : & que cette matiere est susceptible , d'une analyse aussi exacte que le sont toutes les parties de la Philosophie naturelle.

DES PRINCIPES DE LA MORALE.

Faut-il fonder la base de la Morale sur la raison ou sur le sentiment ? Par-

venons nous à sa connoissance , par une chaîne de raisonnemens & de conséquences , ou par un sentiment intérieur & immédiat ? ainsi que tous les jugemens sains sur le vrai & sur le faux , la Morale est-elle la même pour tous les êtres intelligens & raisonnables , ou semblable aux idées de beauté & de difformité , n'est-elle fondée que sur la conformation particuliere des hommes , & sur la façon dont ils sont organisés ?

Les raisonnemens dont on s'appuye de part & d'autre , me paroissent si plausibles que je suis tenté de croire qu'ils sont également solides & satisfaisans & de soupçonner que la raison & le sentiment se réunissent dans presque toutes les déterminations Morales. Il y a tout lieu de penser que l'Arrêt définitif qui décide si un caractère ou une action sont aimables ou odieux , dignes de louange ou de blâme , qui leur imprime le sceau de l'honneur ou de l'infamie , de l'approbation ou de la censure , qui fait de la Morale un principe actif en attachant notre bonheur à la vertu & notre malheur au vice ; que cet Arrêt , dis-je , dépend d'un sentiment intérieur que la nature a donné à

tous les hommes. Quel autre pouvoir pourroit produire un effet de cette espèce ? Mais pour préparer les hommes à un tel sentiment , nous voyons qu'il est souvent besoin de le faire précéder d'un grand nombre de raisonnemens , d'établir des distinctions très déliées & de tirer des conséquences précises , de former des comparaisons éloignées , d'examiner des relations exactes , de constater & de fixer des faits généraux. Il y a des beautés , surtout celles de la nature qui du premier coup d'œil , captivent nos affections , & s'attirent nos suffrages ; lorsquelles ne produisent point cet effet , il est impossible au raisonnement de remédier à ce défaut d'influence , & de le rendre plus propre à flatter notre goût ou à exciter nos sentimens ; mais il est d'autres beautés , & de ce genre sont celles des beaux arts qui , pour être senties , demandent une longue suite de raisonnemens ; & alors les argumens & la réflexion redressent souvent les impressions fautives en ce genre. On a de fortes raisons pour croire que les beautés morales sont de cette dernière espèce , & qu'elles exigent l'assistance des faculté de l'enten-

dement pour produire des impressions durables dans le cœur des hommes.

Nous ne donnerons point de définition exacte de la vertu & du vice qui sont les objets de nos méditations ; nous prendrons une route non moins satisfaisante ; nous considérerons notre matière comme susceptible d'expérience, * & ainsi nous appellerons *vertueuse* toute action qui sera accompagnée de l'approbation unanime des hommes, & nous nommerons *vicieuse* toute qualité qui sera l'objet du blâme & de la censure. C'est en tâchant de comparer ces notions, & en examinant les circonstances dans lesquelles elles s'accordent qu'on peut espérer de parvenir à la connoissance de la base de la Morale, & à découvrir les principes universels d'ou dérivent l'approbation & le blâme.

DE LA RIENVEILLANCE.

Beaucoup de gens se sont fait un principe entièrement incompatible avec

(*) L'approbation générale, n'est pas toujours une règle infaillible de la bonté des actions ; aussi n'est-ce que comme une supposition qu'il faut regarder cette méthode de l'Auteur.

toute vertu & tout sentiment moral , & comme leur opinion ne peut venir que de la disposition la plus dépravée , elle contribue à son tour a nourrir & a entretenir la dépravation. Selon eux la bienveillance n'est qu'hypocrisie , l'amitié n'est qu'une tromperie , l'amour du bien public qu'une comédie , la fidélité qu'un piège propre à surprendre la confiance ; & tandis que chacun de nous ne cherche que son intérêt particulier , nous nous servons de ces dehors séduisans , de ces mots pompeux pour tromper nos voisins , & pour les faire tomber dans les filets que nous leur tendons. Quel cœur doit avoir un homme qui fait profession de pareils principes , & qui n'approuve point en lui même de sentiment qui démente un système si dangereux ! Quelle affection & quelle bienveillance peut-il sentir pour des êtres qu'il se représente sous des couleurs si noires , & qu'il suppose si peu capables de retour & de reconnoissance ?

Il y a un autre principe qui ressemble assés à celui-là. Ce principe , qui a été le fondement d'un grand nombre de systèmes , est , que , quelqu'affection

qu'on éprouve ou qu'on croie sentir pour les autres, elle n'est point & ne peut être désintéressée ; que l'amitié la plus généreuse, quelque sincère qu'elle soit, n'est qu'un amour propre modifié, & que même à notre insçu, nous ne cherchons que ce qui peut nous faire plaisir, tandis que nous paroissions les plus occupés des avantages & du bien être de nos semblables. Par le tour de notre imagination, par des réflexions raffinées, par l'enthousiasme de la passion, nous nous persuadons de prendre une part réelle à ce qui intéresse les autres, & nous nous croyons entièrement dégagés de vûes particulières ; mais dans le fond, le Citoyen le plus généreux & l'avare le plus sordide.... Le héros le plus magnanime & l'homme le plus lâche, dans toutes leurs actions, ont également en vûe leur propre intérêt & leur bonheur personnel.

On se tromperoit souvent si l'on concluoit de cette opinion, que ceux qui la soutiennent ne sauroient éprouver un vrai sentiment de bienveillance ni avoir de l'estime pour la vertu pure. Atticus & Horace paroissent avoir reçu de la nature & avoir cultivé par

réflexion , une disposition aussi généreuse & autant de penchant à l'amitié , qu'aucun des disciples des écoles les plus austères.

Un Epicurien ou un Disciple de Hobbes avouera qu'il existe dans le monde une amitié sans fard & sans hypocrisie ; mais à force de subtilité Philosophique , il essayera d'analyser ce sentiment , pour en répandre les élémens dans ceux d'une autre passion ; il s'efforcera de prouver que tous nos sentimens ne sont qu'un amour propre déguisé sous une infinité de formes différentes. Cependant le même tour d'imagination ne domine point dans tous les hommes , & par conséquent ne peut donner la même modification au sentiment primitif de chacun ; & cela suffit , même dans le système de l'amour propre , pour mettre la plus grande différence entre les caractères des hommes , & pour attirer le nom de vertueux & d'humains aux uns & celui d'intéressés & de vicieux aux autres. Je fais cas d'un homme dont l'amour propre de quelque manière que ce soit , est dirigé de façon à s'intéresser à ses semblables & à se rendre

utile à la société ; de même que je hais ou méprise celui qui n'a d'égards que pour ce qui peut contribuer à ses indignes plaisirs.

L'objection qui se présente le plus naturellement contre le système de l'amour propre, est que ce sentiment étant contraire à ce qu'on éprouve ordinairement, & aux idées & aux opinions les plus exemptes de préjugé, il faut que la Philosophie fasse un effort prodigieux pour établir un paradoxe si extraordinaire. L'observateur le moins attentif apperçoit bientôt qu'il existe une disposition telle que la bienveillance & la générosité ; qu'il y a des sentimens tels que l'amour, l'amitié, la compassion, la reconnoissance. Ces sentimens ont leurs causes, leurs effets, leurs objets, & leurs opérations. Le langage ordinaire a exprimé toutes ces idées & les a distinguées des passions qui n'ont en vûe que l'intérêt personnel : comme c'est là le coup d'œil sous lequel les choses se présentent naturellement, il faut s'y tenir jusqu'à ce qu'on découvre un système qui pénétrant plus profondément la nature humaine, prouve que les premiers de ces sentimens ne sont que des modifications du dernier.

Toutes les tentatives de ce genre ont été infructueuses jusqu'à présent , & semblent n'être diées qu'à cette envie de simplifier , qui a été la source d'un grand nombre de faux raisonnemens dans la Philosophie.

La nature du sujet donne lieu de présumer que l'on ne trouvera point par la suite de meilleur système pour expliquer comment la bienveillance dérive de l'intérêt personnel, & qu'on ne pourra réduire les différens mouvemens de l'ame à des principes plus simples & plus uniformes. Il n'en est pas de cette espèce de Philosophie comme de la physique. Il y a beaucoup d'hypothèses qui , quoiqu'elles paroissent contraires aux premières apparences , se sont ensuite trouvées solides & vraies après un examen plus exact ; mais dans toutes nos recherches sur l'origine des passions & des opérations de l'ame , la présomption est pour l'autre méthode ; la cause la plus simple & qui se présente le plus naturellement pour expliquer un Phénomene , est probablement la plus vraie. Lorsqu'un Philosophe , pour établir son système , est obligé d'avoir recours à des réflexions fines & compli-

quées , & de les supposer essentielles pour produire une passion ou un mouvement de l'ame , nous sommes en droit de nous mettre en garde contre une hypothèse si trompeuse. Nos passions ne sont point susceptibles de ces impressions qui partent du raffinement de l'esprit & de l'imagination ; & l'on trouvera toujours , qu'un exercice sérieux de ces dernières facultés absorbe & détruit toute la force & toute l'activité des premières. Tel est le peu de capacité de l'ame humaine ; elle ne sauroit suffire à deux objets si différens. Il est vrai que souvent notre intention & le motif qui nous détermine , nous sont inconnus à nous mêmes , surtout lorsque ce motif se combine & se confond avec d'autres , auxquels l'esprit par présomption & par vanité accorde plus de force & d'influence qu'ils n'en ont réellement , mais il n'y a point d'exemple que nous ayons ignoré les causes de nos sentimens , parce qu'elles étoient trop obscures & trop compliquées. Un homme qui a perdu son ami & son protecteur , s'abuse peut-être lorsqu'il croit que toute sa douleur ne vient que d'un sentiment généreux sans aucun mélange de vues

baſſes & intéreſſées ; mais quel motif peut-on ſuppoſer à l'attendriſſement d'un homme qui regrette un ami vertueux & eſtimable , un ami qui avoit beſoin de ſa protection & de ſes ſecours ? Croira t'on que ces regrets viennent de je ne fais quelle conſidération méthaphyſique de ſon intérêt particulier qui n'eſt fondée ſur aucune réalité ?

L'amour entre les deux ſexes, fait naître une complaiſance & une bienveillance bien différentes de l'aſſouviſſement des deſirs. La tendreſſe naturelle pour la progéniture , ſuffit généralement dans tous les êtres ſenſibles , pour contrebalancer les mouvemens les plus forts de l'amour propre , & n'en dépend en aucune façon. Quel peut être l'intérêt de cette tendre mere qui détruit ſa ſanté par les ſoins qu'elle prodigue à ſon enfant malade , & qui délivrée enfin par ſa mort de ſes ſoins incommodes , tombe elle - même dans la langueur & finit par mourir de chagrin ?

La reconnoiſſance n'eſt - elle donc point un ſentiment naturel au cœur de l'homme , & n'eſt-ce qu'un mot dépourvu de ſens & de réalité ? Ne trouvons

nous pas plus de satisfaction dans la compagnie d'un homme , que dans celle d'un autre , & ne désirons nous plus le bonheur d'un ami , quand l'absence ou la mort nous empêchent de le partager ? Et qu'est-ce qui nous le fait partager , lors même que nous sommes vivans , & que nous en sommes témoins , si ce n'est l'estime & la passion que nous avons pour lui ?

Ces exemples & une infinité d'autres sont des preuves d'une bienveillance gratuite qui existe dans l'homme, sans qu'un intérêt réel nous attache à l'objet de notre amitié , & il me paroît difficile d'expliquer comment un intérêt supposé imaginaire , connu & avoué pour tel , peut-être l'origine d'un sentiment ou d'un mouvement de l'ame. On n'a point encore trouvé jusqu'à présent d'hypothèse satisfaisante en ce genre , & il n'y a pas la moindre apparence que j'aiais l'art des hommes réussisse dans cette recherche.

Le système qui suppose une bienveillance désintéressée & distincte de l'amour propre , est réellement plus simple & plus conforme à la nature que celui qui rapporte à ce dernier princi-

pe toute amitié & tout sentiment d'humanité. Il est des besoins & des appétits physiques qui , de l'aveu de tout le monde , tendent immédiatement à la possession de leur objet , & précèdent la jouissance de nos sens. Ainsi l'objet de la faim & de la soif est de manger & de boire. Ces appétits primitifs satisfaits , il en résultera un plaisir qui pourra devenir l'objet d'une autre espèce de desirs secondaires & intéressés. De même il y a des passions de l'ame , qui avant toute idée d'intérêt , nous portent à rechercher des objets particuliers tels que la réputation , le pouvoir , la vengeance : & lorsqu'on les a obtenus , il en résulte une jouissance agréable qui est une suite de l'accomplissement de nos desirs. Suivant la situation intérieure de notre ame , il existe en nous , un penchant naturel à la réputation qui agit avant que nous en ayons recueilli aucun plaisir , & avant que nous puissions la rechercher par des motifs d'amour propre ou par le desir du bonheur. Si je n'ai point de vanité , je ne trouverai point de plaisir dans la louange. Si je suis dégagé d'ambition , le pouvoir ne

fera pas une jouissance pour moi; si je n'ai point de ressentiment, la punition d'un ennemi me sera indifférente. Dans tous ces cas, la passion fixe sa vue immédiatement sur son objet, & le rend nécessaire à notre bonheur. Il est vrai qu'il s'élève ensuite d'autres sentimens secondaires qui poussent ce bonheur obtenu par nos desirs primitifs plus loin, & en font une partie de notre bien être. Si l'amour-propre n'étoit pas précédé par des sentimens d'une nature différente, il se manifesteroit à peine, parce que dans cette supposition, nous n'éprouverions que des peines & des plaisirs très légers, & nous n'aurions que peu de malheur à éviter, & peu de félicité à attendre.

Où seroit donc la difficulté de concevoir qu'il en est de même de la bienveillance & de l'amitié, que des sentimens que nous venons de citer pour exemple, & pourquoi ne croirions nous pas que la constitution primitive de notre ame, nous fait désirer le bonheur de nos semblables, nous le rend aussi précieux que le notre, sans nier que peut être nous le recherchons ensuite

par les motifs combinés & de bienveillance, & de l'envie d'en jouir aussi.

LA BIENVEILLANCE EST
UNE VERTU.

On regardera peut-être comme inutile de prouver que le sentiment si doux de la bienveillance est une vertu, & qu'il s'attire, dès qu'il se montre, l'estime, l'approbation & les suffrages de tous les hommes. Les termes d'ami, de sociable, de bon, d'humain, de clément, de reconnoissant, de généreux, de bienfaisant existent dans toutes les langues, & expriment généralement le plus éminent degré de mérite auquel la nature humaine puisse atteindre : lorsque ces qualités aimables sont accompagnées d'une naissance illustre, de pouvoir & de grands talens, & qu'elles se déploient, soit pour gouverner, soit pour éclairer l'homme, elles semblent élever ceux qui les possèdent au dessus même de leur espèce, & les approcher en quelque façon de la divinité. Des talens supérieurs, un courage inébranlable, de grands succès ne servent qu'à exposer un grand politi-

que ou un héros aux traits de l'envie & de la malignité publique ; mais lors qu'on joint à ces qualités , celles de l'humanité & de la bienfaisance , & qu'on les embélit par des actions de douceur , d'amitié , de sensibilité , on réduit l'envie même au silence & ses cris sont étouffés par les éloges & les applaudissemens universels.

Dans les hommes dont la capacité & les talens sont médiocres, les vertus sociales deviennent , s'il se peut, encore plus nécessaires , parce que dans ce cas , rien ne peut compenser le défaut de ces vertus , ni garantir un homme de notre haine & de nos mépris. Cicéron dit qu'une forte ambition & un courage élevé dans les caractères ordinaires , sont sujets à dégénérer en une férocité turbulente ; il faut donc alors encore plus desirer les vertus douces & sociales : elles sont toujours utiles & aimables. Il n'y a point de qualité qui ait plus de droit à l'approbation générale des hommes que la bienfaisance , l'humanité , l'amitié , la reconnoissance , la bienveillance naturelle , l'amour du bien public , en un mot tout ce qui vient d'une sympa-

thie tendre qui nous lie avec les autres , & d'un intérêt généreux pour nos semblables. Dès que ces qualités se montrent , il semble que leur vertu passe dans le spectateurs , & qu'elles nous forcent à prendre pour elles, les sentimens d'affection qu'elles répandent sur tout ce qui les environne.

On peut observer que lorsqu'on fait l'éloge d'un homme humain & bienfaisant, il y a toujours une circonstance sur laquelle on ne manque point d'insister , c'est le bonheur & la satisfaction que la société retire de son commerce & de ses bons offices. On dit alors qu'il est encore plus cher à ses parens par les soins & par l'attachement qu'il a pour eux, que par les liens de la nature. Jamais il ne fait éprouver son autorité à ses enfans que pour leur bonheur : avec lui les nœuds de l'amour sont resserrés par la bienfaisance & la tendresse ; les liens de l'amitié approchent de ceux de l'amour par le plaisir qu'il prend à obliger. Ses domestiques & ceux qui sont dans sa dépendance , trouvent en lui une ressource assurée , & ne redoutent le pou-

voir de la fortune qu'autant qu'elle peut l'exercer sur lui.

Comme on ne manque jamais de louer un homme par ces endroits, lorsqu'on veut inspirer de l'estime pour lui, ne pourroit-on pas en conclure que l'*utilité* qui résulte des vertus sociales fait au moins une partie de leur mérite & est une des sources de l'approbation & de l'estime qu'on lui accorde universellement?

Lorsque nous disons d'un animal ou d'une plante, qu'ils sont utiles, nous en faisons un éloge conforme à leur nature. D'un autre côté la malignité ou la mauvaise qualité de ces êtres inférieurs nous inspire toujours un sentiment d'aversion. L'œil est charmé de voir un champ chargé d'épis & de grains, des côteaux couverts de vignobles, des paturages où paissent les chevaux & les brebis: mais l'œil se détourne à la vue des ronces & des buissons qui servent de repaire aux loups & aux serpents.

Lorsqu'une machine, un meuble, un habillement, une maison sont utiles & commodes, nous disons qu'ils ont de la beauté & nous les voyons avec plai-

fir & avec approbation. Un œil exercé découvre en ce genre sur le champ des perfections qui échappent aux personnes ignorantes & sans expérience.

Peut-on alléguer rien de plus fort en faveur du commerce & des manufactures, que les avantages qui en résultent pour la société ? l'Historien triomphe en faisant voir l'utilité qu'on peut recueillir de son travail ; le Romancier cherche à diminuer ou à nier les effets dangereux qu'on attribue à son genre d'occupation. En général quel éloge n'est-il point renfermé dans la simple épithete d'utile ? quel reproche ne se trouve-t-il point dans la qualification contraire ? les Dieux des Epicuriens, suivant Cicéron, n'étoient point en droit d'exiger aucune espèce de culte, ni aucune adoration, parce qu'ils étoient dans l'inaction & inutiles.

Dans toutes les déterminations morales, la circonstance de l'utilité publique est toujours celle qu'on a principalement en vue, & lorsqu'il s'élève des disputes soit en Philosophie, soit dans la vie commune au sujet des bornes du devoir, la question ne peut être décidée plus sûrement qu'en faisant voir

de quel côté se trouvent les vrais intérêts de l'humanité. Une opinion établie sur de fausses apparences d'utilité a-t-elle prévalu ? aussitôt qu'une expérience plus consommée & un raisonnement plus sain nous ont fait prendre une idée plus exacte des choses humaines ; nous retraçons nos premiers jugemens & nous changeons de nouveau les bornes du bien & du mal moral.

L'aumône faite à un pauvre est une chose louable en elle-même , parce qu'elle paroît procurer du soulagement à l'indigent & aux malheureux ; mais lorsque nous voyons l'encouragement que l'aumône donne à la fainéantise & à la débauche, nous regardons cette espèce de charité plutôt comme une foiblesse que comme une vertu.

La libéralité dans les Princes est regardée comme une marque de bienfaisance : mais lorsque par cette libéralité on arrache le pain au Citoyen laborieux & utile pour contribuer au luxe scandaleux, à la gourmandise & à la sensualité d'un tas de prodigues & de fainéans, nous retraçons bien-tôt les louanges inconsidérées que nous avions données à la magnificence du Prince. Il y avoit

de la noblesse & de la générosité dans Titus à regretter la perte d'un jour, mais s'il n'eut songé qu'à prodiguer des largesses à des courtisans avides, il eut mieux fait de perdre son temps que d'en faire un si mauvais usage. *

Le luxe ou le raffinement des plaisirs & des commodités de la vie, a été longtemps regardé comme la source de toute corruption & de tout désordre d'un gouvernement, & comme la cause immédiate des factions, des séditions, des guerres civiles & de la ruine entière de la liberté. Aussi a-t-on généralement désigné le luxe, comme un vice, & nos moralistes severes & satyriques en ont fait un sujet de déclamation. Aujourd'hui ceux qui prouvent ou du moins qui s'efforcent de prouver que ces raffinemens tendent plutôt à augmenter l'in-

* Un Ecrivain de nos jours, qui, ne pouvant se distinguer par ses talens, voudroit se faire remarquer par des singularités bizarres, s'est imaginé de mettre en fait, ce que M. Hume qu'il copie, donne comme une supposition; tant il est dangereux de présenter certaines idées à des esprits faux.

duſtrie, la politeſſe, & les arts chez une Nation, donnent une nouvelle tournure à nos ſentimens de morale & de politique à cet égard, & nous repréſentent comme louable & innocent, ce qui étoit ci-devant regardé comme pernicieux & blamable.

Il paroît donc, pour revenir à notre ſujet, qu'on ne ſauroit nier qu'il exiſte dans la nature humaine, un ſentiment de bienveillance déſintéreſſée, que rien ne donne un plus grand mérite à un homme que la poſſeſſion de cette vertu dans un degré éminent, & que du moins une partie du mérite de ce ſentiment, vient de ce qu'il tend à favoriſer les intérêts de nos ſemblables & à procurer le bonheur de la ſociété. Nous remarquons les conſéquences ſalutaires d'une telle diſpoſition; nous voyons avec plaſir & avec complaiſance tout ce qui a de ſi favorables influences & ce qui tend à un but ſi deſirable. Lorfque les vertus ſociales n'ont point un but utile, loin d'être eſtimées, elles ſont regardées comme ſtériles & indifférentes; le bonheur de l'humanité, l'ordre dans la ſociété, l'union dans les

familles, les secours mutuels dans l'amitié ont toujours été le fruit de leur doux empire sur le cœur des hommes.

D E L A J U S T I C E.

L'utilité publique est la véritable règle de la Justice ; & la considération des conséquences avantageuses qui résultent de cette vertu est la seule raison du mérite qu'on y attache.

Supposons que la nature eut accordé au genre humain les commodités & les avantages extérieurs en si grande abondance que sans crainte pour l'avenir, sans soin ni industrie de notre part ; chaque individu se trouverait amplement pourvu de tout ce que l'imagination la plus ardente, & les appetits les plus démesurés pourroient lui faire désirer. Supposons que sa beauté soit au dessus de tous les embellissemens de l'art : que la douceur perpétuelle des saisons lui rende les vêtemens inutiles ; que les plantes sans assaisonnement lui fournissent les mets les plus délicieux ; que les eaux limpides des fontaines lui présentent le breuvage le plus exquis, qu'il n'eût besoin d'aucune occupation

laborieuse ; qu'il ne connut ni agriculture ni navigation ; la musique, la poésie & la contemplation seroient son unique occupation : la conversation , la gayeté & l'amitié seroient ses seuls amusemens.

Il paroît évident que dans cet état heureux, toutes les autres vertus sociales fleuriroient & prendroient un accroissement continuel & jamais il ne seroit question decette vertu qu'on nomme *Justice*. * Pourquoi faire un partage de biens, lorsque chacun a déjà plus qu'il ne lui faut ? pourquoi établir la propriété lorsqu'il ne peut se commettre d'injustice ? Pourquoi appeller un objet *mien*, si lorsqu'il a été pris par un autre , je n'ai qu'à étendre la main, pour me mettre en possession d'un autre bien également utile,

* L'homme n'a pas seulement des rapports avec ses semblables ; il en a avec l'Etre Suprême un plus immédiat. Dans l'état d'abondance où l'Auteur le suppose , cette vertu seroit encore plus nécessaire. La reconnoissance est un effet de la Justice. L'Auteur n'entend parler que de la Justice distributive , établie parmi les hommes & par les hommes. Où tout est égal , il ne peut y avoir de propriété.

Nous

Nous voyons même dans l'état de besoin auquel le genre humain est réduit que tous les bienfaits que la nature accorde avec profusion demeurent en commun pour l'usage de tous les hommes, & ne sont point sujets aux divisions de droit & de propriété. Quoiqu'il n'y ait rien de plus nécessaire aux hommes que l'air & l'eau, leur possession n'est convoitée par aucun individu, & avec quelque prodigalité qu'un homme use de ces bienfaits de la nature, il ne sauroit commettre une injustice. Dans les Contrées fertiles, peuplées par un petit nombre d'habitans, les terres sont regardées de la même façon:

Supposons encore que les besoins du genre humain fussent tels qu'ils sont actuellement, mais que notre cœur fut naturellement si rempli de bienveillance d'amitié & de générosité, que chaque homme sentit la plus parfaite tendresse pour les autres & n'eût pas plus de soin de son propre intérêt que de celui de son semblable: il paroît évident qu'une bienveillance si générale rendroit encore l'exercice de la justice inutile, & jamais on n'auroit pensé aux partages & aux barrières de la propriété. Suivant

cette supposition, chaque homme seroit à l'égard de l'autre un second lui-même, & remettrait avec indifférence tous ses intérêts entre des mains étrangères, il n'y auroit ni distinction ni jalousie, ni partage. Le genre humain ne formeroit qu'une famille où tout seroit en commun, & où l'on jouiroit de tout, sans possession & sans propriété, seulement avec la reserve & les égards qui seroient dûs aux nécessités de chaque individu & que nous chéririons comme si notre intérêt y étoit attaché.

Dans la disposition actuelle du cœur humain, il seroit peut-être difficile de trouver des exemples d'un sentiment d'affection si étendu, mais nous voyons quelquefois des familles qui en approchent, & plus la bienveillance mutuelle est forte parmi les hommes, plus elle ressemble au Roman que nous venons de faire. Dans de pareilles liaisons, toute distinction de propriété se perd & se confond à la fin.

Pour mettre cette vérité dans un plus grand jour, prenons le contraire des suppositions précédentes, & en portant toutes choses jusqu'à l'extrémité oppo-

fée, voyons quels seront les effets de cette nouvelle situation. Supposons qu'une société tombe dans un telle disette des choses les plus nécessaires, que la plus grande frugalité & l'industrie la plus laborieuse ne fussent point pour empêcher le plus grand nombre de périr, & le reste d'être dans la plus grande détresse. Je crois que l'on conviendra sans peine que les loix sévères de la Justice demeurent suspendues dans une situation si fâcheuse, & qu'elles cèdent aux motifs plus pressants de la nécessité & de la conservation de soi-même. Est-ce un crime après un naufrage, de s'emparer de tout ce qui peut nous sauver, sans avoir égard aux limites de la propriété précédente? le but de cette vertu est de procurer le bonheur & la sûreté de chacun, en maintenant l'ordre dans la société: mais lorsque la société se trouve dans les plus grandes extrémités & qu'elle est prête à périr, les maux que l'on a à redouter de la violence & de l'injustice ne sauroient être portés plus loin que ceux qu'on endure, & chaque homme est en droit de chercher à se conserver par toutes les voies que la prudence lui suggere & que l'hu-

manité peut tolérer. Le Gouvernement même, dans des nécessités moins urgentes ouvre les greniers des particuliers, sans le consentement des propriétaires, & suppose avec raison que l'autorité des Magistrats peut aller jusques-là sans violer la Justice.

Dans la société politique, lorsqu'un homme par ses crimes devient nuisible au public, les loix le punissent dans sa personne & dans ses biens; c'est à dire que les règles ordinaires de la Justice sont pendant quelques instans suspendues à son égard, & il devient juste pour le bien de la société de lui infliger des peines, que sans cela on ne pourroit lui faire souffrir sans injustice.

La fureur & la violence de la guerre publique, sont-elles autre chose qu'une suspension de Justice entre les parties belligérantes qui jugent que cette vertu n'est plus d'aucun usage ni d'aucun avantage pour elles? les loix de la guerre qui succèdent alors à celles de l'équité & de la Justice, sont des règles imaginées pour cet état particulier dans lequel les hommes se trouvent alors.

L'état ordinaire de la société est un milieu entre ces extrêmes. Nous avons

naturellement de la partialité pour nous-mêmes & pour nos amis, mais nous sommes cependant capables de sentir les avantages d'une conduite plus équitable. La nature ne nous accorde qu'un petit nombre de biens; l'art, le travail & l'industrie nous fournissent les moyens de les augmenter. Dès lors les idées de propriété deviennent nécessaires dans toute société civile: la Justice en dérive son utilité pour le public, son mérite & l'obligation morale qu'elle impose.

Ces conséquences sont si naturelles qu'elles n'ont pas même échappé aux Poëtes dans les descriptions qu'ils nous ont données du bonheur de l'âge d'or ou du règne de Saturne; dans ces premiers temps de la nature, si l'on en croit leurs fictions agréables, les saisons étoient si tempérées, que les hommes n'avoient besoin ni de maisons ni de vêtemens pour se garantir des incommodités du froid & du chaud; des rivières de lait & de vin couloient sans interruption; les chênes fournissoient du miel, la nature produisoit d'elle-même des fruits délicieux. L'avarice, l'ambition, la cruauté, l'amour-propre

& leurs effets étoient ignorés. La cordialité, la bienveillance, la sympathie étoient les seuls mouvemens de l'ame ; la distinction futile du *mien* & du *rien* bannie parmi cette race fortunée de mortels, ensevelissoit avec elle toute idée de propriété & d'obligation, de justice & d'injustice.

Cette fiction poétique de l'âge d'Or est à peu près aussi réelle que la fiction Philosophique de l'état de nature ; la première nous représente la condition la plus paisible & la plus agréable qu'on puisse imaginer : on nous dépeint au contraire, la seconde comme un état de guerre & de violence accompagné de la dernière nécessité. On ne connoissoit, disent les Romanciers de l'état de nature, ni loi, ni règle de Justice ; on n'avoit nul égard pour la propriété, le pouvoir étoit la seule règle juridique, & une guerre continuelle de tous contre tous, étoit le résultat de l'amour-propre & de la barbarie qui régnoient universellement. *

*C'est l'opinion de Hobbes si bien combattue par M. de Montesquieu & par tous les Moralistes.

DE L'ÉTAT DE NATURE.

On peut douter avec raison que la nature humaine se soit jamais trouvée dans cet état. Les hommes sont nés dans une société de famille , où les pères inspirent nécessairement aux enfans quelques règles d'ordre & de conduite ; mais si jamais cet état de guerre & de violence a pû exister , il faut convenir que les loix de la Justice ont dû y être suspendues comme absolument inutiles.

Si les hommes étoient conformés par la nature , de façon que chaque individu possédât toutes les facultés nécessaires , tant pour sa propre conservation que pour la propagation de son espèce ; si par l'intention primitive du Créateur , tout commerce d'homme à hom-

Un seul argument suffit pour les confondre. Les animaux naissent dans un état de paix ; selon Hobbes nous naissons en état de guerre ; la nature a donc été plus injuste pour nous que pour les animaux. Est-ce la faute de la nature si nous faisons un mauvais usage des passions & des biens qu'elle nous a prodigué ?

me étoit rompu , il paroît évident qu'un Etre auffi ifolé feroit alors incapable de justice comme il feroit privé de tout discours & de toute communication réciproque. Dès que les égards mutuels & la discrétion ne produifent rien , ils ne peuvent plus regler la conduite d'aucun homme raifonnable. La courfe inconfidérée des paffions ne feroit point arrêtée par la réflexion de leurs fuites ; & comme chaque homme dans notre fuppoſition ne pourroit aimer que lui ſeul , que dans chaque occaſion , il ne pourroit faire dépendre ſon bonheur & ſa ſureté que de lui-même & de ſon activité , il prétendrait ſans doute à la ſupériorité , & s'efforceroit de l'obtenir ſur tout autre Etre , qui , quoique de ſon eſpèce , ne lui feroit uni par aucun lien , ni de l'intérêt , ni de la nature

Mais dès que nous ſuppoſons l'union entre les deux ſexes , il ſe formera tout de ſuite une famille ; & comme on ſentira bien vite le beſoin des reglemens pour la ſubſiſtance , on les adoptera ſur le champ , ſans cependant les étendre au reſte du genre humain. Suppoſons enfuite que pluſieurs familles ſe réunifſent pour former une ſociété totale-

ment séparée de toutes les autres, les regles faites pour le maintien de la paix & de l'ordre, s'étendront sur tous les membres de cette société; mais elles n'iroient pas au delà de ces bornes, sans perdre leur forces & sans devenir inutiles. Supposons encore que plusieurs sociétés séparées conservent pour leur commodité une espèce de commerce entre elles, alors les bornes de la justice s'étendront de plus en plus, à proportion de l'étendue des vues des hommes & de la nature de leurs liaisons mutuelles.

Si nous examinons toutes les loix particulieres qui constituent la justice & déterminent la propriété, nous y découvrirons toujours le même but. C'est le bien de l'humanité qui en est l'unique objet. Non seulement il est nécessaire pour la paix & l'intérêt de la société, que les possessions des hommes soient séparées; mais il faut encore que les régles que nous suivons dans cette séparation, soient les meilleures qu'on puisse imaginer par rapport aux autres avantages de la société.

Supposons qu'une créature qui jouit de la raison, mais qui ne connoit pas la

nature humaine , délibere au dedans d'elle-même sur les loix de justice & de propriété les plus avantageuses à l'intérêt général & les plus propres à maintenir la paix & la sûreté parmi les hommes ; la premiere idée qui lui viendrait à l'esprit seroit d'assigner les possessions les plus considérables à la vertu la plus étendue , & de laisser à chacun le pouvoir de faire du bien à proportion de ses inclinations. Dans une parfaite Théocratie où un Etre infiniment intelligent gouverne par des actes de volonté particulieres , cette règle pourroit être suivie , & rempliroit la sagesse des vues du Législateur ; mais parmi les hommes , le mérite devient une chose si incertaine & par l'obscurité où il aime à se tenir & par l'amour-propre des autres , que jamais il ne pourroit servir de règle de conduite dans leurs partages , & la suite immédiate d'une telle loi seroit la destruction entiere de la société.

DE L'INÉGALITÉ.

Il faut avouer que la nature est si libérale envers les hommes , que si ses présens étoient répartis également en-

tr'eux & perfectionnés par l'art & par l'industrie, chaque individu jouiroit non-seulement du nécessaire; mais encore des agrémens de la vie, & ne seroit sujet qu'aux maux auxquels les infirmités de notre machine nous exposent. Il faut aussi convenir que lorsque nous nous écartons de cette égalité, nous privons le pauvre de plus de satisfaction que nous n'en procurons au riche, & souvent c'est au dépens du pain d'un grand nombre de familles & même de Provinces entieres qu'un seul homme contente sa vanité frivole. Cependant il semble que la loi d'égalité telle qu'il la faudroit pour qu'elle fut très utile, ne seroit pas absolument impraticable. * Elle a eu lieu du moins imparfaitement à Sparte où nous sa-

* Elle peut être pratiquée puisqu'elle l'a été, mais dans l'état des choses cela paroît impossible. Ce n'est pas dans les Etats où le luxe s'est introduit qu'on parviendra à établir cette égalité. On ne peut la proposer ni dans un état trop barbare, ni dans un état trop civilisé: ce seroit tout au plus parmi un Peuple, qui sortiroit de Barbarie.

vons qu'elle a produit les effets les plus avantageux.

Mais l'histoire & la droite raison nous apprennent que quelque admirables que paroissent ces idées d'égalité, elles ne laissent pas d'être dans le fond impraticables, & si elles pouvoient avoir lieu, elles deviendroient bientôt pernicieuses à la société. Qu'on mette dans les possessions le plus d'égalité qu'on pourra les différens degrés entre les arts, les soins & l'industrie ne tarderont point à la détruire; si vous arrêtez ces vertus dans leurs opérations, vous réduisez bien-tôt la société à la dernière indigence, & pour empêcher un petit nombre d'hommes de tomber dans la misère, vous y plongerez la société entière. Outre cela, il faudroit apporter la plus grande attention pour remédier dès le commencement, aux plus petites apparences d'inégalité & établir les loix les plus sévères pour la punir & la réprimer. Or une si grande autorité ne pourroit être exercée sans beaucoup de partialité & dégénéreroit d'ailleurs promptement en Tyrannie; eh! qui pourroit en être revêtu dans l'état d'égalité

que nous supposons ? une égalité parfaite dans les possessions en détruisant la subordination , affoiblirait considérablement le pouvoir des Magistrats & établirait un certain niveau entre l'autorité , comme entre les biens des Citoyens.

Concluons donc que pour faire des loix propres à régler les possessions , il faut connoître la nature & la situation des hommes ; qu'il faut rejeter les apparences souvent spécieuses qui peuvent tromper & qu'il faut chercher des principes qui soient d'une utilité générale. Le sens commun & une foible expérience suffisent pour cela , il s'agit seulement de ne point écouter une avidité trop intéressée , ni de se laisser entraîner par la chaleur de l'enthousiasme.

DE LA PROPRIÉTÉ.

Qui ne voit par exemple , que ce qui est produit & perfectionné par l'art & par l'industrie d'un homme , doit lui être assuré à jamais , afin d'encourager les autres à prendre des habitudes utiles à la société ? par la même raison il convient que la propriété de nos biens passe

à nos enfans & à nos proches ; on doit avoir la liberté de les aliener à fin de produire cette espèce de commerce & cette circulation si avantageuse à la société ; toutes les promesses & toutes les conventions doivent être remplies soigneusement pour établir cette confiance mutuelle si propre à procurer le bonheur de l'humanité.

Examinez les ouvrages qui traitent des loix naturelles , & vous trouverez que de quelque principe que les Auteurs parlent , les besoins & l'utilité de tous sont toujours l'objet & la dernière raison de leurs axiomes.

En effet quelle autre raison les Auteurs pourroient-ils donner du *mien* & du *tien* , puisque la nature grossiere n'a pû faire aucune de ces distinctions ? les choses qui en sont l'objet nous sont absolument étrangères , elles sont entièrement séparées de nous ; & il n'y a que l'avantage de la société générale qui puisse y établir une relation entre elles & nous.

Le bien de la société peut quelquefois exiger des règles de justice particulières à de certains cas , mais il ne peut ordonner une règle particulière préfé-

nablement à plusieurs autres également avantageuses. Dans ce cas , il faut saisir les plus foibles analogies pour prévenir l'équilibre & l'ambiguïté qui seroient des sources éternelles de querelles & de dissensions. C'est par cette raison qu'on suppose à une première possession non partagée , la force de conserver la propriété pourvu que personne n'ait des droits & des prétentions antérieures.

Il n'y a personne qui fasse difficulté de violer dans des cas extraordinaires , les égards dûs à la propriété des particuliers , & de sacrifier au bien public , une distinction qui n'a été faite qu'en sa faveur *. Le salut du Peuple est la loi suprême , toutes les autres loix doivent lui être subordonnées.

DE LA PRESCRIPTION.

Quelque fois l'utilité & l'analogie nous manquent toutes deux à la fois , & laissent les loix de la justice dans une

(*) Personne n'a ce droit ; nous l'avons tous remis au Souverain , parce qu'il étoit trop aisé d'en abuser ; le Souverain , ou la République ,

incertitude totale : il est par exemple , très-nécessaire que la propriété soit acquise par la prescription ou par une longue possession : mais il est impossible de déterminer par la raison seule , le nombre de jours , de mois & d'années qu'il faut pour que cette propriété devienne incontestable. Ici les loix civiles suppléent aux loix de la nature , elles fixent à la prescription , différens termes , suivant les différens avantages que le Législateur s'est proposé.

En général nous pouvons remarquer que tout ce qui concerne la propriété est subordonné à l'autorité des loix civiles , qui étendent , restreignent , modifient & changent les règles de la justice naturelle , suivant les besoins particuliers de chaque société.

Qu'est-ce que la propriété d'un Citoyen ? C'est tout ce dont il a à lui seul

la transmet à ceux à qui le dépôt des loix est confié. Quelqu'un qui tueroit de son autorité privée un furieux ou un enragé pour en délivrer la société & soi-même en faisant une action louable , se rendroit comptable aux Magistrats , & auroit besoin d'une rémission particulière du Prince , & tout cela est dans l'ordre.

l'usage légitimement. Mais quelle règle avons nous pour connoître les choses qui la constituent ? Pour répondre à cette question, il faut avoir recours aux loix , aux coutumes , aux analogies & à une infinité d'autres circonstances, dont quelques unes sont constantes & invariables , d'autres sont variables & arbitraires ; mais le point où elles viennent toutes se réunir , c'est l'intérêt & le bonheur de la société.

Ces réflexions ne doivent point affoiblir les obligations que la justice nous impose , ni diminuer les égards sacrés que nous devons aux droits de la propriété ; au contraire, ces sentimens ne peuvent que recevoir une force nouvelle de nos raisonnemens. En effet, quel motif plus pressant pourroit-on trouver pour nous recommander un devoir , que de nous faire sentir que la société & même le genre humain ne pourroient subsister sans cela ?

Si la justice tiroit sa source de quelque instinct primitif de notre cœur, sans égard à l'intérêt si frappant de la société qui en fait une vertu indispensable, il s'en suivroit que la propriété qui est l'objet de la justice, seroit aus-

si fondée sur cet instinct primitif, sans aucun autre rapport à l'utilité commune ; mais où pourroit-on trouver des preuves d'un pareil instinct ?

Si on cherche la définition de la propriété, on voit qu'elle se réduit à une possession acquise ou par l'occupation, ou par l'industrie, ou par la prescription ou par héritage, ou par contract. &c. Peut-on penser que la nature par un instinct primitif nous ait appris à connoître toutes ces différentes façons d'acquérir ?

Les mots *héritage* & *contract* présentent des idées très compliquées : des milliers de volumes de Jurisprudence, & un nombre infini de commentateurs n'ont point encore suffi. Pour les expliquer nettement, comment la nature qui ne donne aux hommes que des instincts très simples, auroit-elle pu embrasser des objets si compliqués & si arbitraires ? Auroit-elle formé un être raisonnable, sans laisser rien à faire aux opérations de la raison ?

Quelques variées que soient les loix municipales, il faut avouer qu'elles se ressemblent par des traits généraux ; cela vient de ce que le but auquel elles tendent est par-tout le même. Toutes

les maisons ont un toit , des murailles , des fenêtres & des cheminées , quoiqu'elles varient infiniment dans la forme & par les matériaux dont elles sont composées : on voit clairement que les hommes ont eu en vûe les commodités de la vie en bâtissant des maisons , tout comme en établissant des loix ; ce qui prouve que l'une & l'autre de ses opérations se proposent le même objet.

Ce qui vient d'être dit peut suffire pour sentir la force du principe que j'ai tâché d'établir , & pour déterminer le degré d'estime ou d'approbation morale , qui résulte de la considération de l'intérêt & de l'utilité publique. La justice est uniquement fondée sur la nécessité de ses loix , & puisqu'il n'y a point de qualité morale qui soit plus estimée , nous pouvons en conclure que le motif de l'intérêt & de l'utilité , est celui de tous qui a le plus de force & d'empire sur nos cœurs. C'est donc par cette raison que nous attachons tant de mérite à l'humanité , à la bienveillance , à l'amitié , à l'amour du bien public & à toutes les autres vertus sociales ; c'est aussi là la source du

suffrage que nous accordons à la fidélité, à la justice, à la véracité, à l'intégrité & à toutes les qualités estimables & utiles. Les règles de la Philosophie & du bon sens nous permettent également d'attribuer par analogie dans les mêmes cas, les mêmes effets à un principe dont nous avons déjà reconnu la force & l'efficacité dans des circonstances toutes semblables. *

Les vertus sociales de justice & de fidélité, sont très utiles ou même absolument nécessaires pour le bien être de la société, mais l'avantage qui en résulte, n'est pas la conséquence de chaque acte individuel, il vient du système entier dans lequel on fait entrer toute la société, ou du moins la plus grande partie du genre humain. L'ordre & la tranquillité publiques accompagnent la justice, c'est-à-dire, l'atten-

(*) La première des loix naturelles est de ne pas faire à autrui, ce que nous ne voudrions pas qui nous fut fait : il est constant que d'elle dépend le bien public & particulier ; quelle a pour objet l'intérêt général. Elle existe au fond du cœur de tous les hommes, parce que tous les hommes aiment leur bien particulier.

tion générale de tous les individus à ne point envahir les possessions des autres.

Le bonheur ou la prospérité du genre humain , qui résulte de la bienveillance & de ses différentes branches , peut-être comparé à un mur bâti par plusieurs mains , il s'élève à mesure qu'on y met de nouvelles pierres , & il s'accroît à proportion du travail & de l'activité de chaque ouvrier. L'avantage qui naît de la justice & des vertus qui lui appartiennent, est comme une voute, dans laquelle chaque pierre tomberoit par son propre poids , si elle n'étoit soutenue par les autres. Ici l'ensemble ne se soutient que par le support mutuel que se prêtent les parties correspondantes.

Les loix naturelles qui règlent la propriété, comme les loix civiles, sont toutes générales. Elles n'envisagent que les circonstances essentielles, sans avoir égard aux caractères, aux situations, aux liaisons des personnes, ni aux conséquences particulières qui peuvent résulter de la disposition de ces loix dans chaque cas singulier qui se présente; elles ne font point difficulté de priver un homme bienfaisant de tous ses biens,

s'ils ont été acquis d'une manière abusive, sans titres valables, & elles feront passer ces biens à un avare qui n'aime que lui-même, & qui a déjà entassé des trésors immenses dont il ne fait aucun usage : l'utilité publique demande que la propriété soit réglée par des loix universelles & inflexibles ; or quoique ces loix ne soient adoptées que parce qu'on les regarde comme les plus propres à procurer le bien général, il est impossible qu'elles préviennent les torts particuliers, ou qu'elles aient des conséquences favorables dans chaque circonstance ; il suffit que le plan général soit nécessaire pour le maintien de la société civile, & que dans ces loix l'utilité l'emporte de beaucoup sur les inconvéniens.

taires Toutes les nations policées ont eu un soin particulier d'établir les loix de la propriété sur des vues générales, qui fussent également avantageuses à tous les membres de la société. Elles en ont fait la base des jugemens & des décisions judiciaires, proscrivant toute sorte de partialité ou de caprice arbitraire : rien ne seroit plus dangereux que d'accoutumer les tribunaux à avoir égard,

même dans les cas les plus légers , à des amitiés où à des haines particulières. L'utilité publique est le but général de toutes les Cours de judicature. Cette utilité exige une règle stable qu'on suive invariablement dans tous les procès ; mais lorsqu'il se présente plusieurs loix d'une autorité à peu-près égale ou indifférente , c'est une pointe d'esprit qui fait pancher la balance.

Après que les loix de la justice sont fixées par les vues de l'utilité générale , les vexations , les torts , les maux qui résultent de leur violation pour chaque individu , entrent pour beaucoup dans l'opinion des hommes , & sont une source principale de blâme universel qui accompagne l'injustice. Suivant les loix de la société , mon habit , mon cheval m'appartiennent : j'en dois avoir pour toujours la possession , je compte en jouir tranquillement ; si vous osés me les ravir , vous frustrés mon attente , & par là vous me déplaisés doublement , & vous offensés encore ceux qui sont témoins du tort que vous me faites. C'est un attentat contre le public que de violer ainsi les loix de l'équité , c'est offenser chaque

individu que de faire injustice à un seul; & quoique la seconde de ces considérations ne tire sa force que de la première qui doit lui être antérieure, puisque sans elle la distinction du *tien* & du *mien* seroit inconnüe dans la société, cependant il n'y a point de question ou la considération du bien public ne soit fortifiée par celle du bien particulier.

DE LA SOCIÉTÉ POLITIQUE.

Si chaque homme avoit assés de sagesse pour ne jamais perdre de vue le puissant motif qui doit l'engager à observer la justice & l'équité, & s'il avoit assés de force d'esprit pour ne chercher constamment que l'intérêt public & à venir, malgré la séduction des plaisirs & des avantages présens, il n'y auroit jamais eu de gouvernement ni de société politique. Chaque homme en suivant la pente naturelle de la liberté, auroit vécu dans une paix profonde & dans une parfaite harmonie avec tous les autres. Quel besoin auroit on de loix positives dans un état où la justice naturellement observée mettroit

mettroit à nos actions le frein nécessaire.

Lorsqu'un certain nombre de sociétés politiques, s'est établi & partagé en plusieurs classes, elles conservent ordinairement une sorte de communication & une liaison d'intérêt entr'elles. Alors il faut des règles pour cette position particulière, qu'on désigne ensuite sous le nom de droit des gens ou de loix des nations. De cette espèce sont la loi de regarder la personne des Ambassadeurs comme sacrée, de s'abstenir de l'usage des armes empoisonnées, de donner quartier pendant la guerre &c. Il est clair que ces loix ont été faites pour l'avantage réciproque des états & des Royaumes qui ont des liaisons entr'eux.

Les loix qui s'observent entre les particuliers, ne sont point entièrement inconnues aux sociétés politiques. Tous les Princes veulent qu'on ait des égards pour les droits des autres. Le genre humain ne sauroit subsister sans une association entre les individus; & cette association ne pourroit jamais avoir lieu, si l'on n'avoit égard aux loix de la justice & de l'équité; mais les nations

peuvent fleurir sans avoir des liaisons entr'elles. Elles peuvent même subsister jusqu'à un certain point dans un état de guerre générale. Et voila pourquoy les loix de la justice, quoique utiles pour elles, ne sont point aussi indispensables de nation à nation, qu'entre les particuliers; dans ce cas comme dans bien d'autres, l'obligation morale est proportionnée à l'utilité.

Dans une République de confédérés, telle que celle des Achéens parmi les anciens, ou celles des Suisses & des provinces unies chés les modernes, comme la confédération s'est formée par l'intérêt réciproque, les articles de l'union doivent être sacrés, & il seroit plus criminel de les violer que de commettre une injustice de particulier à particulier.

On blâmeroit beaucoup celui qui dans la vie de nuire à un autre, feroit un usage pernicieux de ses lettres, ou diroit ce qui a pu lui échapper dans une conversation particuliere. La liberté du commerce doit se resserrer extrêmement dans une société où les loix de la fidélité ne sont point observées. Rien n'est plus incommode dans la société que des gens qui cherchent à pénétrer

dans les secrets, qui lisent les lettres des autres, qui s'occupent à épier leurs paroles, leurs regards & leurs actions.

Le même principe dicte presque toutes les loix de la bienséance, qui font une espèce de morale subalterne faite pour la commodité de la société, & pour la sûreté du commerce journalier. On blâme également le trop & le trop peu de cérémonie, & tout ce qui favorise l'aisance dans les manières, sans tomber dans une familiarité indécente, est regardé comme louable & utile.

La constance dans l'amitié, dans les attachemens, dans les habitudes est communément très estimable, elle est nécessaire pour établir la confiance dans les liaisons de la société. Mais dans les endroits où l'on se rassemble sans choix & par hazard, où la santé & le plaisir réunissent les gens pour un tems, la convenance publique dispense de cette vertu.

Jusques dans les sociétés fondées sur les principes les plus contraires à la morale & les plus propres à détruire les intérêts de la société générale, il faut des loix & des maximes qu'une es-

pèce de faux point d'honneur & l'intérêt particulier engagent les membres à observer.

Dans les sociétés des joueurs, il y a des loix établies qui varient suivant le caractère des différens jeux. Il est vrai que de pareilles sociétés sont établies sur des fondemens frivoles, que les loix en sont presque toutes bizarres & arbitraires, & c'est en quoi consiste leur différence réelle d'avec les loix de la justice, de la fidélité & de la loyauté. La société générale est absolument nécessaire pour la conservation de l'espèce humaine. L'avantage public dicte la morale qui prend sa source dans la nature de l'homme & de la société dont il fait membre. A cet égard, la comparaison de ces loix avec des réglemens arbitraires, ne peut être que très défectueuse; mais elle sert à nous faire voir la nécessité des règles dans toutes les liaisons des hommes. Il n'est pas possible aux hommes même de s'affaîner les uns les autres sans règles, sans maxims & sans une certaine ombre de justice & d'honneur. La guerre a ses loix aussi bien que la paix, & jusqu'à cette guerre d'amusement

que se font les gens qui se battent au coup de poing , les Gladiateurs , les Luteurs , tout est appuyé sur des loix & sur des réglemens convenus.

POURQUOI CE QUI EST UTILE
NOUS PLAÎT ?

Dans la vie commune , c'est toujours à l'utilité qu'on en appelle ; & l'on ne croit pas pouvoir faire un plus grand éloge d'un homme qu'en montrant l'utilité dont il est au public , & en faisant l'énumération des services qu'il a rendus à l'humanité & à la société. Peut-on refuser les louanges même à une forme inanimée , lorsque la régularité & l'arrangement de ses parties concourent à un but utile ? Et n'est-ce pas faire suffisamment l'apologie d'une chose disforme , & qui semble pécher contre les proportions , que de montrer la nécessité de sa configuration pour l'usage auquel elle est destinée. Un édifice dont les portes & les fenêtres seroient exactement quarrées , choqueroit l'œil par cette proportion même , que l'on trouveroit peu adap-

tée à la figure humaine pour qui l'édifice est destiné.

La difficulté de rendre raison de l'impression que ce qui est utile ou bien ce qui est nuisible fait sur nous, a pu empêcher les Philosophes d'en faire la base de leurs systêmes, & a pu les déterminer à recourir à tout autre moyen pour expliquer l'origine du bien & du mal moral.

L'avantage si frappant des vertus sociales, a fait conclure aux sceptiques tant anciens que modernes, que toutes les distinctions morales venoient de l'éducation; qu'elles ont été inventées d'abord & ensuite appuyées par la politique, afin de rendre les hommes plus traitables, & de dompter leur férocité naturelle & leur amour propre qui les rendoit à charge à la société. Rien n'est moins solide que ce paradoxe, & nous serions fort heureux, si, en logique & en métaphysique, nous pouvions nous défendre aussi aisément des chicanes de cette secte, qu'en politique & en morale.

Il faut donc avouer que les vertus sociales ont une beauté naturelle qui nous les rend chères, & qui indépen-

dament de tout précepte & de toute éducation les rends agréables, & captive l'affection des hommes les plus grossiers. Comme l'utilité de ces vertus, est ce qui fait leur mérite, il faut que le but auxquelles elles tendent, nous plaise, soit par la considération de notre propre intérêt, soit par un motif plus généreux & plus élevé.

Tout homme qui a contracté une étroite liaison avec la société, & qui par conséquent a senti l'impossibilité de subsister isolé, est naturellement disposé à adopter les principes, & à suivre les habitudes qui concourent à conserver l'ordre dans la société, & à lui assurer la jouissance paisible des biens qui en résultent. Nous devons estimer la pratique de la justice & de l'humanité à proportion du cas que nous faisons de notre propre bonheur, ces vertus seules peuvent maintenir la confédération qui constitue la société, & faire recueillir à chaque homme, les avantages de la protection & de l'assistance mutuelle.

Il étoit assés naturel de déduire la morale de l'amour propre ou de la considération de notre intérêt particulier.

Polybe l'un des plus graves & des plus sensés écrivains de l'antiquité, attribue tous nos sentimens vertueux à l'amour propre. Mais souvent nous accordons des louanges à des actions vertueuses arrivées dans des tems & dans des pays très éloignés, cependant l'imagination la plus subtile découvreroit difficilement la moindre apparence d'intérêt, & ne trouveroit aucune liaison entre notre bonheur présent, & des événemens si étrangers.

L'action généreuse, belle, hardie d'un ennemi, arrache notre approbation, lors même que les suites en deviennent nuisibles à nos intérêts particuliers.

Lorsque l'intérêt particulier se trouve en concurrence avec l'amour désintéressé que l'on a pour la vertu, nous appercevons très distinctement, & nous avouons très promptement, le mélange de ces sentimens qui produisent des effets tout à fait opposés sur notre esprit. Peut-être louerons nous avec plus de chaleur une action humaine & généreuse, lorsqu'elle contribue à notre intérêt particulier, mais cette circonstance n'est du tout point essentielle.

Formés le modèle d'un caractère digne de louanges ; faites y entrer toutes les vertus morales les plus aimables ; cités des hommes où elles se déploient d'une façon grande & extraordinaire ; vous captiverés sur le champ, l'estime & l'approbation de ceux qui vous écoutent. Ils ne s'informeront du tems ni du pays où vivoit la personne qui possédoit ces grandes qualités ; cette circonstance seroit cependant la plus importante pour l'amour propre ou pour le desir de notre bonheur particulier.

C'est une foible ressource que de dire que nous nous transportons en imagination au tems & au pays où ces actions se sont passées, & que nous considérons les avantages qui nous en seroient revenus, si nous eussions été contemporains des personnes dont on nous parle, ou liés d'amitié & d'intérêt avec elles. Comment concevoir qu'un sentiment réel puisse être excité par un intérêt reconnu pour imaginaire, surtout si nous n'oublions point notre intérêt réel ?

Un homme conduit au précipice, ne peut regarder à ses pieds sans trembler, & le sentiment d'un danger ima-

ginaire l'agite malgré la persuasion & la certitude où il est de sa sûreté; mais dans ce cas l'imagination est frappée par la présence d'un objet effrayant : cependant elle ne l'emporte pas sur la réalité, à moins d'être secondée par la nouveauté & par l'aspect inusité de l'objet. L'habitude nous apprivoise bientôt avec les hauteurs & les précipices & fait bien vite disparaître ces terreurs illusoires. Il n'en est pas de même des jugemens que nous portons des mœurs & des caractères : plus nous nous accoutumons à examiner les objets de morale; plus nous perfectionnons ce sentiment délicat & exquis qui nous fait distinguer promptement le vice & la vertu.

Ce qui est utile est agréable & obtient notre approbation. Utile, pour qui ? demandera t'on. Il faut assurément que ce soit pour quelqu'un ; voyons donc pour quel intérêt : ce n'est pas seulement pour le notre, puisque notre approbation s'étend beaucoup plus loin. Il faut donc que ce soit pour l'intérêt de ceux qui retirent les avantages des actions ou des caractères que nous approuvons, d'où il faut conclure que

quoique éloignés de nous , ils ne nous sont point totalement indifférens. En développant ce principe , nous découvrirons la grande source des distinctions morales.

Tout ce qui précède nous prouve qu'il faut renoncer au système qui établit, tout sentiment moral sur l'amour de soi-même ; nous sommes forcées d'admettre un amour plus étendu , & de convenir que les intérêts de la société ne nous sont point entièrement indifférens. Desirer l'utilité , c'est tendre à un but déterminé . & il seroit contradictoire de dire que les moyens qui nous conduisent à un but , nous sont agréables , tandis que le but même ne nous touche aucunement. Ainsi , si l'utilité est la source du sentiment moral , & si cette utilité n'est pas toujours considérée comme relative à nous mêmes , il s'ensuit que tout ce qui contribue au bonheur de la société s'attire notre approbation & notre bienveillance. Voilà un principe propre à faire connoître l'origine de la morale , & pourquoi recourir à des systèmes abstraits & éloignés , lorsqu'il s'en présente un si naturel & si clair ?

Trouvons nous de la difficulté, à concevoir la force de l'humanité & de la bienveillance, ou bien à comprendre que la vüe seule du bonheur, de la joie, de la prospérité est propre à donner du plaisir, & que la vüe de la douleur & de l'infortune nous fait une impression désagréable? Le rire & les pleurs se gagnent, un visage l'emprunte de l'autre:

*Ut ridentibus arrident, ita flentibus adflent
Humani vultus.*

Reducés un homme à vivre dans la solitude, il perdra bientôt tous les plaisirs, excepté ceux de la méditation, parce que les mouvemens de son cœur ne sont point excités par le mouvement du cœur de ses semblables. Les signes du chagrin & de la douleur, même arbitraires, nous inspirent de la tristesse, mais ces larmes, ces cris, ces sanglots qui en sont les symptômes naturels, ne manquent jamais d'exiter en nous de la compassion & du trouble. Si les effets du malheur nous touchent si vivement, peut-on imaginer que nous soyons insensibles & indifférens sur les causes?

De quelque côté que nous tournions nos pas, & quelque réflexion que nous fassions sur ce qui se passe autour de

nous, tout nous présente l'image du bonheur & de l'infortune, & excite en nous un mouvement sympathique de plaisir ou de chagrin. Nous éprouvons ce sentiment au milieu de nos occupations les plus sérieuses, comme au milieu de nos amusemens.

Toutes les nouvelles, tous les événemens recens, propres à intéresser la destinée des états, le sort des Provinces & d'un grand nombre d'hommes, agitent ceux même dont le bien être n'est point immédiatement lié à ces événemens; ces sortes de faits se répandent avec promptitude, s'écoulent avec avidité, & sont discutés avec attention & avec chaleur. On diroit dans ces occasions, que les intérêts des états sont devenus ceux de chaque particulier.

La lecture de l'histoire est un amusement tranquille; mais ce n'en seroit plus un, si notre cœur n'éprouvoit des mouvemens analogues à ceux qui occupent le pinceau de l'histoire. Thucydide & Guicciardin ne soutiennent que faiblement notre attention, lorsque le premier ne décrit que les futiles combats de quelques petites Villes de la Grèce, & que le dernier est engagé dans la guer-

re de Pise ; le petit nombre d'hommes intéressés à ces événemens , & la petitesse de l'intérêt ne remplissent point assés notre imagination , & n'excite point assés fortement nos passions. La consternation profonde qui règne dans l'armée nombreuse des Athéniens devant Syracuse , le danger dont Vénise se trouve menacée , voila ce qui excite notre compassion & nous remplit de terreur & d'inquiétude.

Le style froid & indifférent de Suétone , peut aussi bien que le pinceau mâle & vigoureux de Tacite , nous convaincre de la cruauté & de la méchanceté de Tibère & de Neron ; mais quelle différence d'impressions ! L'un rapporte froidement des faits , & l'autre met sous nos yeux , les portraits vénérables de Soranus & de Thrasea , qui envisageant leur destin avec intrépidité , ne sont touché que de la douleur qu'éprouvent leurs amis & leurs proches ; alors de quels sentimens n'est-on pas pénétré , quelle indignation nous saisit contre le Tyran , dont la sombre défiance & la méchanceté gratuite ont causé cette barbarie !

Si nous rapprochons ces objets plus

près de nous , si nous réalisons tout ce qui pourroit être considéré comme l'effet trompeur de l'illusion , quels mouvemens violens ne ressentira t'on pas ! Et combien ils seront supérieurs aux vües retracés de l'amour propre & de l'intérêt personnel ! Les séditions populaires , la fougue des partis , un dévouement aveugle à des chefs factieux , sont les effets les plus sensibles , quoique les moins estimables de cette sympathie sociale qui se trouve entre les hommes. On peut remarquer jusques dans les sujets les plus frivoles , combien il est malaisé de nous soustraire au pouvoir de cette sympathie. Lorsqu'une personne bégaye ou prononce avec difficulté , nous souffrons pour elle , & nous pardonnons son embarras. La critique défend de combiner des syllables ou des lettres qui se prononcent avec peine , parce que par une espèce de sympathie naturelle , l'oreille en est fatiguée ; & même en parcourant un livre des yeux , nous nous appercevons du défaut d'harmonie , si par hazard il règne dans cet ouvrage , parce que notre imagination nous fait toujours entendre quelqu'un qui récite & articule

avec peine ces sons discordants ; tant il y a de finesse dans les sentimens que nous éprouvons.

Dans tout jugement que l'on porte sur la beauté , les sentimens qu'elle a déjà inspirés à d'autres , ne font point sans effet : ils préparent le spectateur à de pareilles impressions de plaisirs. Est-il donc surprenant que nous ne puissions porter un jugement sur les caractères ou sur la conduite des hommes , sans considérer le but où tendent leurs actions , & sans perdre de vûe le bonheur ou le malheur qui en résulte pour la société ?

Lorsqu'un homme par insensibilité ou par amour pour lui-même , n'est point touché par le spectacle du malheur & du bien être de l'humanité , il faut qu'il soit également indifférent à l'égard des peintures qu'on peut lui faire du vice & de la vertu ; d'un autre côté il se trouve toujours que l'intérêt vif que l'on prend au bonheur des hommes , est accompagné d'un sentiment délicat des distinctions morales , d'une aversion forte pour les injustices , d'une approbation prompte de ce qui contribue au bien être. Quoique dans ce

gente un homme puisse être infiniment plus sensible qu'un autre, il n'y a cependant personne qui s'intéresse assés peu à ses semblables, pour ne point sentir les distinctions morales du bien & mal fixées par les différens motifs de nos actions. En effet, en portant ses yeux sur la conduite de deux hommes, dont l'un fait du bien & l'autre fait du mal à ses semblables ou à la société, comment supposer qu'une personne qui a le cœur sensible puisse se défendre de donner la préférence au premier, & de lui accorder du mérite? Supposons cette personne aussi possédée d'amour propre qu'on voudra, qu'elle ne soit occupée que de ses propres intérêts, du moins qu'and ils ne seront point attaqués, elle ne laissera pas de se sentir du penchant pour le bien de l'humanité, & toutes choses d'ailleurs égales, elle se décidera en faveur de ce sentiment. Un homme qui se promène avec un autre qui a la goute, lui ira t'il marcher de gayeté de cœur sur son pied douloureux, quand il n'aura pas de querelle avec lui?

Un homme absolument méchant, s'il en existe dans la nature, doit être

plus qu'indifférent aux peintures qu'on lui fait du vice & de la vertu. Tous ses sentimens doivent être renversés & entièrement opposés à ceux des autres hommes ; tout ce qui contribue au bien de l'humanité se trouvant contraire à ses desirs , doit exciter en lui du déplaisir , & il doit voir avec complaisance, tout ce qui produit des défordres & des malheurs dans la société. Il ne s'est peut-être jamais trouvé un homme parfaitement méchant, ou qui le fut gratuitement & sans motif , & s'il s'en trouve un de cette espèce, ses principes en morale doivent être aussi pervers que ses sentimens de justice. En regardant la cruauté de Neron comme arbitraire , & non comme l'effet de ses craintes & de son caractère vindicatif, il est évident qu'il a dû réellement faire plus de cas de Tigellinus , que de Sénèque ou de Burrhus.

Un homme d'état ou un citoyen qui sert notre pays , de notre temps , a plus de droits à notre estime , que celui qui faisoit dans des siècles reculés , le bonheur de quelques nations éloignées ; quoique dans ces deux cas le mérite soit le même , nos sentimens ne sont pas

excités avec la même force. Ici la raison devient la règle de nos sentimens intérieurs & de nos perceptions, de la même manière qu'elle nous garantit de l'erreur, à la vue des objets extérieurs qui se présentent à nos sens. Le même objet vû à une distance double, nous paroît plus petit de la moitié, cependant nous jugeons qu'il est de la même grandeur dans les deux positions, parce que nous savons qu'à mesure que nous en approchons, son image s'étendra à nos yeux, & que la différence de grandeur n'est point dans l'objet même, mais dans la distance où nous sommes placés par rapport à lui. En effet si le raisonnement ne corrigeoit pas les apparences tant à l'égard du sentiment intérieur, que pour les sens extérieurs, les hommes ne pourroient jamais parler sur aucun sujet d'une manière positive : l'état de fluctuation dans lequel nous nous trouvons, fait sans cesse changer les objets à nos yeux, & les offre sous des points de vue différens.

Plus nous conversons avec les hommes & plus nous nous livrons à la société; plus nous nous familiarisons avec ces sortes de préférences & de distinc-

tions générales, sans la considération desquelles nos discours seroient à peine intelligibles. Chaque homme a des intérêts qui lui sont personnels, & l'on ne peut supposer que les desirs & les aversions qu'ils lui inspirent, soient portés dans les autres au même degré. Ainsi le langage destiné à un usage général, doit se fixer d'après des vues plus étendues : il doit attacher les épithètes d'éloge ou de blâme, conformément aux sentimens que font naître les intérêts généraux de la société.

Sous quelque point de vue donc que nous envisagions cette matiere, le mérite que l'on attribue aux vertus sociales, reste toujours le même, & tire sa source principalement de l'attachement qu'un sentiment de bienveillance naturelle nous donne pour les intérêts de l'humanité & de la société. Si nous examinons la constitution de la nature humaine, telle que l'expérience & l'observation journaliere nous la montrent, nous sommes forcés de conclure à priori qu'il est impossible qu'un Etre tel que l'homme soit totalement indifférent au bonheur & au malheur de ses semblables, & qu'abstraction faite de toute

considération personnelle , & lorsque rien n'obscurcit son jugement , il faut nécessairement qu'il appelle *bien* , ce qui contribue à leur bien être & *mal* ce qui tend à leur malheur. Voila donc au moins les premiers traits qui marquent une distinction réelle entre les actions , & à mesure que l'on supposera la sensibilité d'un homme plus étendue , les nœuds qui l'unissent avec ceux qui seront heureux ou malheureux se resserreront , il sentira plus vivement leur bonheur ou leur malheur ; il blâmera ou il approuvera d'une façon plus forte & plus décidée.

Maintenant en considérant cette matière à *posteriori* , voyons si le mérite de toutes les vertus sociales n'est point fondé sur les sentimens de l'humanité qu'elles nous inspirent. Il paroît d'abord constant que la vue d'utilité est en toute occasion , une source de louange & d'approbation , & de l'estime que l'on accorde à la justice , à la fidélité , à l'honneur , à la soumission , quelle est inséparable de la générosité , de la charité , de l'affabilité , de la douceur , du pardon des injures , de la modération ; en un mot , de la principale partie de

la morale qui a pour objet la société humaine. Il paroît encore que dans le jugement que nous portons sur les hommes & sur les mœurs, & dans l'approbation que nous leur accordons, l'utilité à laquelle tendent les vertus sociales, ne nous touche point par un motif d'intérêt particulier, mais par un motif plus étendu & plus général. Il paroît que c'est un desir sincère du bien public ou de ce qui est propre à maintenir la paix, l'harmonie, & la concorde dans la société, qui réveille en nous les sentimens de bienveillance naturelle & qui nous fait aimer les vertus sociales.

Quand il seroit douteux que le sentiment d'humanité ou l'intérêt qu'on prend aux autres, fut naturel à l'homme, nous ne laisserions pas de remarquer que l'on n'approuve dans une infinité d'occasions que ce qui a pour but le bien être de la société, cela nous prouve la force du sentiment de bienveillance: car il est impossible que les moyens qui conduisent à un but, soient agréables, lorsque le but lui-même est indifférent. D'un autre côté, s'il étoit douteux que la nature eut mis en nous

un sentiment moral d'approbation ou de blâme, en voyant en tant d'occasions la force de l'humanité & des autres vertus sociales, nous serions obligés d'en conclure que tout ce qui contribue au bien être de la société, donne nécessairement de la satisfaction, & que tout ce qui lui est nuisible, cause du déplaisir.

DES QUALITÉS UTILES A NOUS MEMES.

Le sentiment qu'on a de son propre mérite ou la satisfaction qui résulte de l'examen de notre propre conduite, est fondé sur des qualités telles que le courage, la capacité, l'industrie & la probité, aussi bien que sur un grand nombre d'autres perfections de notre ame. D'un autre côté n'est-on pas toujours mortifié en réfléchissant à ses extravagances & à ses déreglemens passés, & ne ressent-on pas un déplaisir secret & de la honte quand la mémoire retrace des circonstances dans lesquelles on s'est conduit d'une manière absurde & ridicule? est-il rien que nous cachions aux autres avec plus de soin, ou sur-

quoi nous redoutions plus la raillerie & la satire que nos erreurs, nos foibleſſes & nos petiteſſes? notre bravoure & notre ſavoir, notre eſprit, notre éducation, notre éloquence, notre adreſſe, notre goût & nos talens ne ſont-ils pas les principales ſources de notre vanité? nous prenons plaisir d'étaler ces choſes, ſouvent avec, oſtentation, & communément nous marquons plus d'ambition d'y exceller même que dans les vertus ſociales, quoiquelles ſoient infiniment plus recommandables. La bonté & ſur tout la probité ſont des qualités ſi indiſpenſables que la violation des devoirs qu'elles impoſent s'attire la censure la plus ſevere; cependant la pratique ordinaire de ces vertus n'eſt point accompagnée de grandes louanges, quoiqu'elle ſoit eſſentielle au maintien de la ſociété.

Le rôle qu'un homme joue dans la ſociété, la maniere dont il eſt reçu dans les cercles, l'eſtime que lui temoignent ceux qui le connoiſſent, ſont des avantages qui dépendent autant de ſon eſprit & de ſes talens, que d'aucune autre partie de ſon caractère. Un homme qui auroit les meilleures intentions

tions du monde; qui seroit le plus éloigné de toute violence & de toute injustice, n'acquerrera jamais d'estime sans avoir au moins une certaine portion d'esprit & de dons naturels.

Si le bon sens & le courage, la tempérance & l'industrie, l'esprit & les connoissances forment une partie considérable du mérite personnel; si un homme qui possède ces qualités, a plus de raisons que celui qui en est privé, d'être content de lui-même, & plus de titres pour mériter la bienveillance, l'estime & les bons offices des autres; en un mot, si les sentimens que ces qualités s'attirent, sont les mêmes que ceux qu'inspirent les vertus sociales, quelles raisons aurions nous pour ne pas leur donner le nom de vertus? Est-ce parce que le sentiment d'approbation qu'elles excitent, est moins fort que celui que font naître la justice & l'humanité? mais cette raison ne doit pas suffire pour les ranger dans des classes entièrement différentes & pour leur donner des noms différens. * L'appro-

* Mais ces qualités n'obtiennent-elles pas tous les jours le nom que l'Auteur veut qu'on leur

barion qui accompagne les talens, la tempérance, l'industrie peut différer en quelque chose de celle que nous accordons aux vertus sociales, sans que ces deux sortes de vertus soient pour cela d'une nature totalement différente. Achæus, Prince prudent & sage, tomba dans un piège fatal qui lui coûta la couronne & la vie, quoiqu'il eut pris toutes les précautions raisonnables pour s'en garantir. Polibe remarque que ce Prince n'en est pas moins digne d'estime & de compassion, & que les perfides seuls dont il a été la victime, méritent le mépris & la haine.

Cicéron donne beaucoup d'étendue à l'idée de la vertu, & comprend sous ce nom honorable, toutes les qualités estimables de l'esprit. Dans les offices il dit que la prudence est une sagacité qui conduit à la découverte de la vérité & qui met en garde contre l'erreur. La grandeur d'âme, la tempérance, la

donne. On dit d'un grand Capitaine, d'un grand Ministre, qu'ils ont les vertus de leur état, les vertus Militaires, & les vertus Politiques; en France comme en Italie, dans bien des occasions. *Virtu* est Synonyme de *Talens*.

décence y sont analysées de la même manière, & cet éloquent moraliste, en admettant la division alors reçue des quatre vertus cardinales, ne fait des devoirs de la société qu'un point de division.

On n'a qu'à lire les titres des Chapitres de la morale d'Aristote pour se convaincre qu'il met au rang des vertus le courage, la tempérance, la magnificence, la grandeur d'ame, la modestie, la prudence, & la liberté mâle aussi bien que la justice & l'amitié. *Soutenir & s'abstenir*, c'est-à-dire, être patient & modéré, ont été regardés par quelques anciens, comme l'abregé de la morale.

Plutarque n'est pas plus Systématique dans sa Philosophie que dans son Histoire. Lorsqu'il compare les grands hommes de la Grèce & de Rome, il expose également leurs vices & leurs vertus, & n'omet rien de ce qui peut déprimer ou exalter leur caractère. Ses discours moraux renferment une censure libre des hommes & des mœurs.

Quoique Tite-Live parle d'Annibal avec partialité, il ne laisse pas de lui accorder des vertus éminentes. Dans le Portrait que Guieciardin fait du Pape

Alexandre VI. Il met au nombre de ses vertus, sa promptitude & sa dextérité dans toutes les affaires importantes, son jugement & sa capacité, sa prudence & son talent pour persuader.

Polybe reproche à Timée d'avoir parlé d'une façon trop passionnée d'Agathocle, qu'il regardoit pourtant lui-même comme le plus cruel & le plus odieux des Tyrans.

Une *Tache*, une *Faute*, un *Vice*, un *Crime*, sont des expressions pour indiquer différens degrés de censure ou de blâme. En expliquant un de ces termes, nous concevrons facilement les autres.

Lorsque nous examinons une qualité ou une habitude, si elle paroît à certains égards préjudiciable à la personne qui la possède, & qu'elle la rende incapable d'une affaire ou d'une action, nous la mettons au nombre de ses fautes & de ses imperfections. L'indolence, la négligence, le manque d'ordre, l'opiniâtreté, la légèreté, la précipitation, la crédulité, n'ont jamais été regardés comme choses indifférentes dans un homme, encore moins comme vertus louables : nos yeux sont frappés sur le

ehamp du préjudice qui en résulte, il excite en nous du déplaisir & s'attire notre censure.

On convient qu'il n'y a point de qualité qui soit digne de louange ou de blâme sans restriction : tout dépend du degré. La promptitude & l'expédition dans les affaires sont estimables ; sans elles on ne parvient à l'exécution d'aucun projet : poussez cette promptitude de trop loin, elle vous engagera dans des mesures précipitées & mal concertées. Ce sont des considérations de cette espèce qui nous aident à fixer le juste milieu dans toutes les recherches de la morale & de la prudence ; elles nous empêchent de perdre de vue, les avantages qui résultent d'un caractère ou d'une façon d'être : or comme la personne douée d'un tel caractère, jouit seule de ses avantages, il paroît évident que ce n'est pas l'amour de nous-mêmes qui captive dans ce cas, notre estime & notre approbation, & qui nous en rend le coup d'œil si agréable, à nous qui ne sommes que spectateurs.

Supposons un homme constitué de façon à ne prendre aucun intérêt à ses semblables, & à regarder le bonheur

& le malheur de tous les Etres sensibles, avec autant d'indifférence que deux nuances contigues d'une même couleur. Supposons que, si, d'un côté étoit la prospérité des nations, & d'un autre leur ruine, & qu'on lui dit de choisir, il demeureroit incertain & irrésolu entre deux motifs égaux. Je crois qu'on peut conclure justement qu'un homme de ce caractère, ne prenant nul intérêt au bien être d'une société ou à l'utilité particulière des autres, regarderoit toute qualité, quelque pernicieuse & quelque avantageuse qu'elle put être, avec autant d'indifférence, que l'objet le moins fait pour intéresser.

Mais si à la place de ce monstre idéal, nous supposons un homme qui puisse former un jugement ou se déterminer en conséquence, il aura une raison de préférence toute simple. Toutes choses d'ailleurs égales, avec quelque froideur qu'il se décide, lorsqu'il n'est point animé par son propre intérêt, ou que les personnes intéressées ne le touchent point, il ne laissera pas de faire un choix & de distinguer ce qui est utile de ce qui est nuisible. Mais cette distinction est précisément la même que la distinc-

tion morale dont on a si souvent & si inutilement cherché l'origine. Les mêmes qualités de l'esprit excitent & nos sentimens moraux & ceux de l'humanité; le même homme est susceptible d'éprouver fortement & les uns & les autres; & lorsque leur objet change, qu'il se rapproche de nous, & qu'il se lie à nos intérêts, nos sentimens en reçoivent seulement plus de force & de vivacité. Ainsi suivant toutes les règles de la Philosophie, nous sommes obligés de conclure que ces deux sortes de sentimens sont les mêmes dans leur principe, puisque dans chaque circonstance, même la plus légère, ils suivent les mêmes loix & sont excités par les mêmes objets.

Quelques exemples prouveront que toutes les qualités utiles à ceux qui les possèdent, sont approuvées, & que les qualités contraires sont blâmées.

La discretion est une des qualités les plus nécessaires pour le succès de toutes les entreprises. Dans un Cromwel, dans un Cardinal de Retz, la discretion eut pu paroître une vertu bourgeoise, incompatible avec les vastes desseins qui occupoient leur ambition & leur cou-

rage ; peut-être cette qualité eut été en eux un défaut & une imperfection ; mais dans le cours ordinaire de la vie, il n'y a point de vertu qui soit plus nécessaire pour réussir & pour écarter les obstacles.

Qu'est-il besoin de vanter les avantages de l'industrie, & de faire voir combien elle est utile pour acquérir du pouvoir & des richesses, ou pour ce qu'on appelle faire fortune ? l'apologue nous dit que la Tortue par une marche non interrompue, remporta le prix de la course, sur le Lièvre qui couroit cependant, lorsqu'elle ne faisoit que se traîner.

Il est constant que tous les hommes desirerent également le bonheur ; mais ils ne réussissent pas également dans leurs recherches. Une des principales causes du mauvais succès est le défaut de cette force d'esprit, qui nous mettroit en état de résister à la séduction d'un plaisir présent pour des avantages éloignés. Nos penchans, d'après un coup d'œil général jetté sur ce qui est desirable, se forment des règles de conduite & des mesures de préférence des uns sur les autres : ce code contient les

déterminations de nos passions paisibles & calmes, qui seules peuvent nous faire décider si un objet est digne de notre attachement ou de notre aversion ; mais lorsqu'ensuite un objet vient à se rapprocher de nous, & à se présenter sous un point de vue plus favorable, il saisit notre imagination, le système général de nos réflexions est renversé, nous donnons la préférence à une jouissance passagère, souvent nous nous couvrons d'ignominie, & nous attirons sur nous une longue suite de chagrins pour des plaisirs, qui, éloignés n'avoient pu mériter notre attention. Un homme ferme & décidé tient fortement à ses résolutions générales, il n'est pas séduit par l'appas des plaisirs, ni troublé par les menaces de la douleur, il ne perd jamais de vue les objets éloignés, & par là il assure son honneur & sa félicité.

Le contentement de soi même est un avantage dont, à certains égards, le sage & l'insensé jouissent également ; mais c'est le seul bien qu'ils partagent ensemble & je n'en connois point qui leur soit commun d'ailleurs. Un sot n'est propre ni aux affaires, ni à la conver-

sation , ni à la lecture , & à moins que son état ne le condamne aux travaux les plus grossiers , il est un fardeau inutile à la terre. C'est pour cela que les hommes sont si jaloux de leur réputation sur ce point ; nous avons un grand nombre d'exemples qu'on ait souffert des reproches de perfidie & de séleratesse ; mais nous n'avons jamais vû qu'on souffrît patiemment les reproches d'ignorance & de stupidité.

Des coutumes & des mœurs particulières , changent l'utilité des qualités , & en changent aussi le mérite ; des accidens & des situations particulières peuvent produire le même effet jusqu'à un certain point ; on accordera toujours plus d'estime à un homme qui possède les talens convenables à son état & à sa profession , qu'à celui que la fortune a mis dans une place où il ne devoit point être : à cet égard , les vertus privées sont plus arbitraires que les vertus publiques & sociales ; à d'autres égards elles sont peut-être moins sujettes au doute & à la dispute.

Les qualités qui tendent simplement à l'avantage de celui qui les possède sans aucun rapport à nous ou à la société ,

ne laissent pas d'être estimées, & comment s'y prendra t-on pour chercher la source de ce sentiment dans l'amour-propre? Il faut donc avouer que le bonheur & l'infortune des autres, ne sont point des spectacles indifférens pour nous, & que sans aller plus loin, la vue du bonheur fait sur nous l'effet d'un beau jour, & de cette joie secrète qu'inspire l'aspect d'un paysage bien cultivé, & que la vue du malheur semblable à un nuage épais qui nous offusque, ou à un paysage inculte & stérile, afflige notre imagination. Lorsqu'on sera convenu de ces faits, il n'y aura plus de difficulté, & l'on pourra se flatter que les spéculatifs adopteront une manière plus naturelle d'expliquer les Phénomènes de la conduite des hommes.

Il semble que c'est ici le lieu d'examiner les effets qu'operent sur nous les qualités du corps & les avantages de la fortune, de considérer comment ils excitent notre estime, & de voir si ces phénomènes fortifieront ou affoibliront notre système.

Il est évident que ce qui constitue principalement la beauté dans tous les animaux, est l'avantage qu'ils retirent

de la conformation & de la disposition de leurs membres ; relativement aux usages auxquels ils sont destinés. Les proportions que Virgile & Xénophon ont données du cheval , sont encore aujourd'hui la règle de nos maquignons , parce qu'elles sont fondées sur l'expérience de leur utilité. On veut dans un homme des épaules larges , le corps souple , des jointures fermes , des jambes fines ; toutes ces choses sont des beautés parce qu'elles annoncent de la vigueur. Les idées d'utile & de nuisible , ne suffisent point entièrement pour déterminer ce qui est beau ou difforme ; mais elles sont certainement la source d'une partie considérable de notre approbation ou de notre aversion.

A quel mépris & à quelles railleries l'impuissance n'est-elle pas exposée de la part des deux sexes ? La victime infortunée qui en souffre , est regardée comme privée du plus grand des plaisirs de la vie ; qu'elle est encore incapable de faire partager aux autres. La stérilité dans les femmes , étant une espèce d'inutilité , est pareillement un sujet de reproche ; mais bien moins grave. La raison en est simple dans notre système.

Il n'y a pas de regle plus indispensable dans la Peinture ou dans la Sculpture que celle de donner des attitudes vraies à ses figures , & de les placer d'aplomb; c'est-à-dire précisément sur leur centre de gravité. Une figure mal placée est hideuse, parce qu'elle nous présente les idées désagréables de gêne, de chûte, de blessure & de douleur.

Si nous cherchons un système qui rende raison de l'estime que l'on a pour un homme riche & puissant, nous n'en trouverons de plausible que celui qui la placera dans la jouissance que procure la vue de la prospérité, du bonheur, de l'aisance, de l'abondance, du pouvoir, de la possibilité de satisfaire ses desirs. On voit donc clairement que l'amour-propre, que quelques-uns affectent de regarder comme la source de tout sentiment moral, ne peut expliquer celle-ci. Un homme qui a une fortune honnête, entre dans une compagnie d'étrangers : il traite naturellement chacun d'entr'eux avec différens degrés de respect & d'égards, suivant l'état & la fortune de chacun, quoiqu'on ne puisse pas dire qu'il forme sur le champ des projets d'intérêt, ou qu'il voulût

accepter d'aucun d'eux le moindre avantage de cette espèce. En un mot, les richesses contribuent beaucoup à régler les égards parmi les hommes ; tant pour ceux qui sont au-dessus de nous, que pour ceux qui nous sont inférieurs ; tant pour nos connoissances que pour les étrangers. Que reste t-il donc à conclure, sinon que comme nous ne souhaitons posséder des richesses que pour satisfaire nos desirs présens ou avenir ; elles s'attirent l'estime des autres uniquement, parce qu'elles ont cet effet, & cela est de leur nature & de leur essence, par le rapport qu'elles ont avec l'aisance, les commodités & les plaisirs de la vie : sans cela une lettre de change sur un banquier qui auroit fait banqueroute, une grande quantité d'or dans une île déserte, nous seroient également précieuses.

Un homme qui est parvenu à se guérir de l'absurdité de ses préjugés, & qu'une expérience sage, autant que la Philosophie, a convaincu que la différence qui se trouve dans la fortune des hommes, n'en met pas dans leur bonheur autant que le vulgaire s'imagine ; un tel homme ne règle point son estime sur les rentes de ceux qu'il connoît ; il

peut, à l'extérieur, marquer plus d'égards à un Seigneur qu'à son vassal, parce que les richesses sont la manière la plus commode, comme la plus fixe & la plus déterminée pour distinguer les hommes : mais ses sentimens intérieurs se régleront plutôt sur le caractère des personnes, que sur le caprice & sur les faveurs accidentelles de la fortune.

DES QUALITÉS QUI SONT IMMÉDIATEMENT AGRÉABLES A NOUS-MEMES.

A l'arrivée d'un homme de bonne humeur, la conversation s'anime, & la gaieté se répand rapidement sur tous les visages & dans tous les propos ; la gaieté est donc une chose fort estimable, & mérite notre affection & notre bienveillance. Il n'y a point de qualité qui se communique plus promptement, parce qu'il n'y en a point qu'on soit plus disposé à montrer dans la conversation ; cette flâme légère gagne bien vite tout le cercle, & souvent les personnes les plus graves & les plus tristes ne peuvent s'empêcher d'en sentir les impressions.

Par ce double effet que la gaieté a de se communiquer aux autres & de s'at-

tirer leur approbation, nous voyons qu'il est des qualités qui, sans autre utilité & sans avoir pour but le bien être de la société, ni même celui de la personne qui les possède, ne laissent pas de se concilier l'estime & l'amitié des autres, par le plaisir qu'elles causent à tous ceux qui les voyent en jeu. Comme nous ne pouvons nous empêcher d'aimer tout ce qui nous plaît, il s'élève en nous un mouvement favorable pour la personne qui nous communique sa gaieté. Le spectacle de son humeur enjouée nous anime, sa présence répand sur nous la joie & la sérénité; notre imagination captivée par ses sentimens & par son caractère, est remuée d'une façon plus agréable que lorsqu'une personne grave, soucieuse & mélancolique se présente à nos regards. De là naît l'affection que l'on porte à l'homme gai, l'aversion & le dégoût avec lesquels nous voyons l'homme triste. Dans toutes les Nations policées, & dans tous les âges, on a toujours regardé comme un mérite, le goût des plaisirs décens & modérés, même dans les plus grands hommes; il devient bien plus nécessaire

encore aux personnes d'un rang & d'un génie inférieur.

On est toujours singulièrement frappé à la vue d'un exemple éclatant de grandeur d'ame, de dignité dans le caractère, de noblesse dans les sentimens, de mépris pour l'esclavage & de cette fierté qui naît dans une belle ame, de la conscience de ses vertus. Longin dit que le sublime n'est souvent que l'écho ou l'image de la grandeur d'ame, & quand un homme possède cette qualité, son silence même peut exciter notre admiration & ravir nos applaudissemens. De là, l'effet du fameux silence d'Ajx dans l'Odisée, de la réponse d'Alexandre à Parménion, la harangue de ce héros à ses soldats qui vouloient l'abandonner; la réponse de Phocion à un des compagnons de son supplice; le mot de Vitellius insulté par un Tribun.

Dans la Société & dans le Commerce de la vie, nous n'excusons jamais un manque total de grandeur d'ame & de dignité dans le caractère, l'oubli parfait de ce que l'on se doit à soi-même; c'est ce défaut qui constitue ce que nous appellons *bassesse*; c'est lorsqu'un hom-

me, pour réussir dans ses projets, peut subir la servitude la plus honteuse, se résoudre à caresser ceux qui l'outragent, & à se dégrader par des liaisons déshonorantes avec des hommes infâmes ou au-dessous de lui. Cette portion de fierté noble ou d'estime de soi-même, est si nécessaire, que l'absence de ce sentiment dégrade un homme & le rend aussi hideux qu'un visage qui seroit privé d'un œil, ou d'un nez, ou d'un des organes les plus essentiels.

L'utilité dont le courage est tant pour le public que pour la personne qui en est douée, est le fondement de l'estime qu'on y attache; mais en considérant cette qualité avec attention, on trouvera qu'elle tire son lustre plus encore d'elle-même & de l'idée de grandeur qui en est inséparable; chaque trait de cette espèce, représenté par le Peintre ou par le Poëte, annonce quelque chose de sublime, on y trouve une audace qui frappe l'œil du spectateur, qui saisit son amour, & qui inspire, comme par sympathie, un sentiment aussi élevé.

Cette tranquillité Philosophique; que rien ne trouble, qui met au-des-

fus de la douleur, des chagrins, des inquiétudes & de tous les coups de la fortune, peut être mise, ainsi que le courage, au rang des vertus. Le sage, suivant les Philosophes, avec la conscience de sa vertu, s'éleve au-dessus de tous les accidens de la vie, & placé tranquillement dans le Temple de la Sagesse, il jette de-là les yeux sur ces mortels qui sont à ses pieds & qui courent après les honneurs, les richesses, la renommée & tant d'autres biens frivoles. Il est certain que ces prétentions, poussées trop loin, peuvent devenir trop vastes pour la nature humaine, cependant elles présentent une idée de grandeur qui saisit & qui cause de l'admiration : & plus nous approcherons dans la pratique de cette sublime & tranquille indifférence, qu'il faut bien distinguer d'une insensibilité stupide; plus nous trouverons de jouissance assurée au-dedans de nous-mêmes, plus aussi les hommes nous accorderont d'élévation. La tranquillité Philosophique, peut être regardée comme un des attributs d'une grande ame.

On a vu que le mérite de la bienveillance consiste dans son utilité, en

ce qu'elle tend au bien de l'humanité ; & que c'est-là la source d'une grande partie de l'estime qui lui est universellement accordée. Mais on conviendra que la douceur & la tendresse de ce sentiment , les charmes séducteurs , les expressions tendres , les attentions délicates , cette estime & cette confiance qui entrent dans les attachemens de l'amour & de l'amitié , sont autant de sensations délicieuses par elles-mêmes , & qu'elles doivent nécessairement se communiquer à ceux qui en sont témoins , & les disposer à en éprouver de pareilles. Les larmes nous viennent aux yeux lorsque nous éprouvons des émotions de cette espèce ; notre cœur palpite , tous les organes sensibles sont affectés & nous sentons la joie la plus douce & la plus pure.

Une preuve certaine que la bienveillance ne tire pas tout son mérite de son utilité , c'est que nous en blâmons l'excès avec indulgence : nous disons d'un homme *qu'il est trop bon* , lorsqu'il pousse trop loin ses attentions pour les autres, C'est ainsi que nous disons qu'un homme a l'imagination trop vive , qu'il est trop courageux , qu'il est trop indifférent

sur sa fortune ; reproches qui , dans le fond marquent plus d'estime que les plus grands éloges.

On peut remarquer qu'un des plus grands charmes de la Poësie, consiste dans la Peinture des passions sublimes , telles que la grandeur d'ame, la valeur, le mépris de la fortune, ou dans celle des sentimens tendres, tels que l'amour & l'amitié qui échauffent le cœur & s'y communiquent. Quoique par un Méchanisme de la nature, qui n'est pas aisé à expliquer, toutes les passions, même les plus désagréables, telles que le chagrin & la colere, nous donnent du plaisir quand elles sont ornées du coloris de la Poësie ; cependant les passions élevées & tendres ont sur nous un pouvoir plus fort, & nous plaisent par beaucoup plus d'endroits ; sans compter que ce sont les seules qui nous intéressent en faveur des personnages qu'on nous représente, & qui nous inspirent de l'estime & de l'affection pour leur caractère.

Comment pourroit-on douter que le talent que les Poëtes ont d'exciter les passions, de peindre ce pathétique, ce sublime de sentiment, ne soit un très-

grand mérite ? Ce mérite augmente par son extrême rareté ; & peut élever l'homme qui le possède , au-dessus de tous ses contemporains. La Prudence , la Politique , l'adresse , l'art de regner qu'avoit Auguste , accompagnés de la splendeur de sa naissance & de l'éclat de l'empire , le laissent pour la renommée , beaucoup au-dessous de Virgile qui n'a rien à mettre de l'autre côté de la balance , que la beauté de son génie poétique.

Voilà donc des exemples de qualités que l'on loue par le plaisir immédiat qu'elles donnent à la personne qui les possède ; il n'entre aucune vue d'utilité ou d'avantages personnels dans ce sentiment d'approbation ; il ressemble cependant beaucoup à celui qui résulte de la vue d'utilité publique ou particulière.

DES QUALITÉS AGRÉABLES AUX AUTRES.

L'amour propre , les différens intérêts opposés entre eux , les discussions qui en résultent dans la société , ont obligé les hommes à établir les loix

de la justice , afin de conserver les avantages d'une assistance & d'une protection mutuelles. De même dans un autre genre , les contradictions continues dans le monde , causées par l'orgueil & l'attachement que chacun a pour ses propres idées , ont forcé à introduire les regles de la bienséance ou de la politesse , afin de faciliter le commerce de l'esprit & de la conversation. Parmi les personnes bien nées , on se témoigne une déférence mutuelle , on dissimule le mépris qu'on a pour les autres. On ne laisse point appercevoir ses avantages : on prête attention à chacun tour-à-tour , & par ces moyens on soutient la conversation sans s'interrompre , sans s'impatier réciproquement , sans chercher à briller préférentiellement aux autres , & sans se permettre aucun air de supériorité. Ces égards & ces attentions ne sont pas estimés par l'utilité ou le bonheur qui en résulte pour la société générale , mais ils sont immédiatement agréables aux autres , & se concilient leur affection en rendant plus précieux celui qui règle sa conduite sur de telles maximes.

La plus grande parties des formalités de la politesse, sont arbitraires; mais elles signifient toujours la même chose. Un Espagnol sort de sa maison, lorsque quelqu'un lui fait visite. C'est pour marquer qu'il le rend maître de tout ce qu'il possède : dans d'autres pays, le Maître de la maison sort le dernier, & c'est ainsi qu'il marque ses égards & sa déférence à ceux qui viennent le voir.

Pour être propre à la bonne compagnie, il faut avoir de l'esprit aussi bien que de la politesse. Cette qualité développe le sentiment & le gout, & s'attire notre affection & notre approbation par le plaisir qu'elle nous cause.

Dans les pays où l'on passe tout son tems en conversations, en visites, en assemblées, les vertus de société sont infiniment estimées, & forment la principale partie du mérite personnel. Dans les pays au contraire où l'on mène une vie plus domestique & plus retirée, où les hommes sont occupés ou plus concentrés dans le petit cercle de leurs connoissances, on donne la préférence aux qualites solides. La premiere question des François sur un étranger, c'est ; *est-il aimable ? a-t'il de l'esprit ?*

prit ? Aulieu que le premier éloge que l'Anglois donne , c'est de dire , c'est un homme très sensé , & d'un très bon naturel.

Les hommes qui content longuement & les faiseurs de belles phrases , sont insupportables ; la vivacité de la conversation plait même à ceux qui ne songent point à y prendre part ; chacun veut parler à son tour , & l'on regarde de mauvais œil , un bavard qui nous prive d'un droit dont nous sommes naturellement jaloux.

L'éloquence , le génie , & même le bon sens & la raison portés à un degré éminent , ou appliqués à de grands sujets , & qui exigent un discernement délicat , sont des qualités qui paroissent nous causer un plaisir immédiat & sans égard à leur utilité. La rareté qui augmente si fort le prix de toute chose , doit aussi hausser le prix des grands talens de l'esprit humain.

La modestie peut se prendre en différens sens ; on peut la concevoir , abstraction faite de la chasteté. Quelquefois on entend par ce mot , cet honneur délicat & tendre , cette appréhension du blâme , cette timidité & cette

crainte d'incommoder ou de déplaire, cette pudeur qui est le gardien de toutes les vertus & un préservatif sûr contre le vice & la corruption. Mais le sens dans lequel la modestie se prend le plus communément, c'est l'opposé de l'arrogance & de l'effronterie ; alors elle annonce une défiance de son propre jugement, & une déférence convenable pour celui des autres ; cette qualité est, dans les jeunes gens surtout, un signe certain d'esprit & de sens, qu'elle leur fournit les moyens d'augmenter, parce qu'elle leur fait prêter l'oreille à l'instruction, & qu'ils peuvent acquérir par là de nouvelles perfections ; mais indépendamment de toutes ces réflexions, la modestie a des attraits très-puissans pour ceux qui en sont les spectateurs, parce qu'elle flatte leur vanité, en leur offrant l'image d'une discipline docile qui reçoit avec attention & avec respect, les préceptes qu'ils veulent bien lui donner.

Le desir de la réputation, loin de mériter, du blâme paroît inséparable de la vertu, du génie, des talens & d'un caractère généreux, & élevé. Il faut pour réussir dans la société, de l'atten-

tion jusques dans les moindres choses ; mais en quoi consiste la vanité que l'on regarde à si juste titre comme un défaut & comme une imperfection ? Il paroît que c'est dans un étalage si immodéré de ses propres avantages , de ses talens & de ses qualités , dans une prétention si décidée & si importune à la louange & à l'admiration qu'elle ne peut qu'offenser les autres en choquant sans mesure leur ambition & leur vanité secrète. Outre cela , c'est une marque certaine qu'on manque de cette vraie dignité & d'élevation d'esprit si propres à embellir le caractère d'un homme.

La décence , ou l'observation des égards dûs à l'âge , au sexe , à l'état & au caractère d'une personne , peut être mise au nombre des qualités qui sont agréables aux autres , & qui par cette raison méritent d'être louées & approuvées. Une conduite effeminée dans un homme , des manieres rudes dans une femme , sont des choses désagréables parce qu'elle sont contraires à l'idée du caractère que nous nous formons de l'un & de l'autre ; c'est comme si une tragédie étoit remplie des

beautés du genre comique, ou qu'une comédie renfermat des beautés tragiques. Les défauts de proportion choquent l'œil & excitent dans ceux qui les voyent, un sentiment désagréable, qui devient ensuite la source du blâme & de la censure, c'est là l'*indecorum* que Cicéron a expliqué dans ses offices.

Indépendamment de toutes les qualités agréables, de la beauté desquelles nous pouvons rendre raison jusqu'à un certain point, il reste toujours quelque chose de mystérieux & d'inexplicable, qui cause une sorte de plaisir immédiat à ceux qui les apperçoivent, sans qu'on puisse déterminer comment ni pourquoi cela arrive. Il y a des hommes qui ont par dessus les autres, un air, une grace, une dextérité, un *je ne fais quoi*, qui diffère de la beauté, & qui nous fait une impression presque aussi prompte & aussi forte. Quoique les effets de ces choses se manifestent particulièrement dans la passion entre les deux sexes, où son pouvoir magique est aisé à expliquer, il est constant qu'elles influent beaucoup généralement dans tous les jugemens que nous

portons , & qu'elles font une partie considérable du mérite personnel. Il faut donc confier la pratique de toutes les vertus de cette classe à l'instinct sûr , quoique aveugle , du sentiment & du gout ; & il faut regarder cette partie de la morale , comme un moyen dont la nature se sert pour reprimer & mortifier l'orgueil de la Philosophie , & pour lui faire voir les bornes étroites , & la foiblesse de ses lumieres.

Nous louons un homme , de son esprit , de sa politesse , de sa modestie , de sa décence , de toutes les qualités agréables qu'il possède , quoiqu'il ne soit point de notre connoissance , & qu'il ne nous ait jamais procuré aucun plaisir par ces agrémens ; l'idée que nous nous formons de leur effet sur ceux qui en jouissent , fait sur notre imagination , une impression agréable , & excite en nous un sentiment d'approbation ; & ce principe entre dans tous les jugemens que nous portons en morale.

C O N C L U S I O N.

Tout ce qui est estimable se range si naturellement dans la classe de l'agréa-

ble ou de l'utile , qu'on ne conçoit point pourquoi l'on remonteroit à d'autres principes , ou ce qui obligeroit d'embarrasser cette question de raisonnemens épineux & déliés. Et comme tout ce qui est utile ou agréable doit l'être ou par rapport à nous mêmes ou relativement aux autres , il semble que l'idée & la peinture du mérite, se forment aussi naturellement que l'ombre est produite par le soleil , ou qu'une image est projetée sur les eaux ; si le terrain sur lequel l'ombre va se porter est uni & égal, si la surface des eaux qui doit refléchir l'image , n'est point troublée ou agitée , l'objet s'y représente sur le champ, sans qu'il soit besoin d'art ou de science pour l'appercevoir. Il faut croire que les systêmes & les hypothèses ont perverti & corrompu notre entendement ; puisque une Théorie aussi simple & aussi naturelle, a pu échapper si longtems aux recherches des hommes.

Mais quels qu'ayent été les sentimens des Philosophes, les principes dont il s'agit, ont toujours été admis implicitement dans la vie commune, & lorsqu'il est question de louer ou de blâmer une ac-

tion ou la conduite d'un homme , c'est à eux qu'on a recours. Observons les hommes dans toutes leurs occupations , dans leurs amusemens , dans leurs propos , nous ne les trouverons embarrassés que sur les bancs.

Comme toute qualité qui est utile ou agréable soit aux autres soit à nous mêmes , est appelée *vertu* ou *mérite* personnel , jamais on ne se trompera sur cette dénomination , en jugeant d'après la raison naturelle.

Notre système ne nous jette point dans cette dispute vulgaire sur les différens degrés de bienveillance ou d'amour propre , qui déterminent les actions humaines. Il suffit qu'on ne puisse pas nous refuser que nous éprouvons au dedans de nous mêmes de la bienveillance , quelque légère qu'elle soit , & que nous nous sentons quelques étincelles d'amitié pour le genre humain ; il entre dans notre composition , quelque chose du caractère de la tourterelle , quoique alliée avec celui du loup & du serpent. Quelques foibles que soient ces sentimens , ils ne laissent pas de déterminer les dispositions de notre ame , & lorsque toutes choses seront

d'ailleurs égales , dans le cas où nous n'aurons ni passions ni préjugés, ils nous feront donner la préférence à ce qui est utile à l'humanité , sur ce qui lui est nuisible. Ici la distinction morale commence ; il naît un sentiment général de blâme ou d'approbation ; il se forme un panchant quoique foible , vers les objets qui produisent l'un de ces sentimens , & une aversion proportionnée pour ceux qui produisent l'autre. Ceux qui soutiennent avec tant d'opiniâtreté que c'est l'amour propre qui prévaut dans toutes nos actions , n'auront pas lieu de se scandaliser , si on leur dit que le sentiment des vertus premières est foible ; au contraire, ils doivent préféramment embrasser cette opinion ; leur génie qui paroît moins dépravé que satyrique , doit naturellement combiner l'un & l'autre de ces systèmes qui ont réellement entre eux une liaison très grande & indissoluble.

L'avarice , l'ambition , la vanité & toutes les passions que le commun des hommes regarde improprement comme les effets de l'amour propre , ne sont point pris dans notre système pour la cause du sentiment moral ; non que ces passions soient trop foibles , mais par-

ce qu'elle ne tendent point directement à satisfaire l'amour propre. L'idée du terme *moral* renferme un sentiment commun à tous les hommes, il faut qu'ils éprouvent un objet généralement, & que chaque homme, ou du moins le plus grand nombre, s'accorde dans l'opinion & dans le jugement qu'il en porte. Il faut encore que ce sentiment soit assez universel pour s'étendre à toute l'humanité, & qu'il rende les actions ou la conduite des hommes même les plus éloignés de nous, estimables ou blâmables à nos yeux, selon qu'elles sont conformes ou opposées à la règle de justice qui est établie. Or ces deux circonstances se trouvent dans le principe de l'humanité sur lequel notre système est établi. Les autres passions excitent bien dans tous les cœurs des sentimens très forts de désir ou d'aversion; mais ces sentimens ne sont point assez universels.

Lorsque quelqu'un appelle un homme, son *ennemi*, son *rival*, son *adversaire*, son *antagoniste*, on sent qu'il parle le langage de l'amour propre, & qu'il exprime des sentimens personnels; mais lorsqu'il donne à ce même

homme les épithètes de *vicieux d'odieux de dépravé*, on sent tout de suite qu'il parle un autre langage, & qu'il exprime des sentimens qu'il veut faire partager à ceux qui l'écoutent ; il faut donc pour lors qu'il quitte sa position personnelle, & qu'il choisisse un point de vue qui lui soit commun avec tous les autres : il faut qu'il mette en mouvement quelque ressort universel de la nature humaine, & qu'il touche une corde qui soit à l'unisson de tous les cœurs ; ainsi s'il a envie de faire voir que cet homme a des qualités qui tendent au malheur de la société, il choisira cette circonstance, comme un point de vue commun, il touchera le principe de l'humanité sur lequel tous les hommes sont d'accord entre eux. Quoiqu'on ne regarde pas peut-être cet amour de l'humanité comme une passion aussi forte que la vanité ou que l'ambition, comme il est commun à tous les hommes, il doit être le fondement de la morale ou de tout système général sur les mœurs. L'ambition d'un homme n'est point celle d'un autre ; mais l'humanité d'un homme est celle de tous les autres.

Cependant les sentimens qui naissent de l'humanité, sont non seulement les

mêmes dans tous les hommes ; & produisent la même approbation ou le même blâme , mais ils regardent encore tout le genre humain ; en sorte qu'il n'y a personne dont la conduite ou le caractère ne devienne par leur moyen , un sujet de louange ou de censure pour les autres. Il n'en est pas ainsi des deux autres passions de l'amour propre dont nous venons de parler : elles produisent dans chaque individu des sentimens tout différens , suivant la position particuliere, sans aucun égard ni ménagement pour le reste des hommes. Quiconque a beaucoup d'attention & d'estime pour moi , flatte ma vanité ; quiconque me marque du mépris , me mortifie & me déplaît : mais comme la sphère de mes connoissances est très bornée , il n'y aura qu'un petit nombre de personnes à partager cette passion , & à exciter pour elle mon affection ou mon aversion. Mais si vous avez à peindre une puissance tyrannique , insolente & barbare dans tel pays ou tel âge du monde que vous voudrés , aussitôt je songe aux suites facheuses , aux effets terribles de cette tyrannie , & je suis saisi d'horreur & d'indi-

gnation. Une qualité avantageuse à la société ou seulement à la personne qui la possède , sera toujours préférée. Ainsi toute action & toute qualité qui concerne l'humanité entière , doit par là , être placée dans une classe ou désignée par une dénomination qui exprime la censure ou l'approbation générale.

Que pouvons nous donc demander de plus pour distinguer les sentimens de l'humanité , de ceux de la passion ? Toute conduite qui m'affecte agréablement par un sentiment d'humanité , emporte le suffrage de tous les hommes , parce qu'elle fait sur eux la même sensation ; mais ce qui satisfait mon avarice ou mon ambition , ne plaît qu'à ces passions qui sont en moi , & ne flatte point l'avarice , ni l'ambition du reste des hommes. La différente espèce de ces sentimens , une fois reconnue , il faut que le langage s'y accommode , & l'on est obligé d'inventer des termes propres à exprimer ces sentimens universels d'approbation ou de blâme , qui naissent de l'humanité ; c'est-à-dire des vûes de l'utilité générale & de son contraire. Alors on distingue le *vice* & la *vertu* ; alors on se fait une idée de la

morale , on se forme des notions générales des actions , on attend des hommes telle conduite dans telles positions ; on prononce qu'une action est conforme à la règle abstraite que nous nous sommes fait , & qu'une autre la contredit , & les mouvemens particuliers de l'amour propre sont souvent étouffés ou modérés par ces principes universels.

L'exemple des émeutes populaires, des séditions , des révoltes , des factions , des terreurs paniques , & de toutes les passions qui sont le partage de la multitude , nous apprend combien l'esprit de parti contribue à allumer & à entretenir les passions des hommes. Selon ; quoique peut-être Législateur injuste , n'étoit point trop cruel de punir ceux qui ne prenoient aucun parti dans les guerres civiles. Je crois que peu de gens , en pareil cas , encourroient la peine décernée par la Loi ; car quel est l'amour propre assés fort , ou la Philosophie assés insensible pour refroidir un homme au point d'être alors d'une indifférence totale ? Il faut être fort au-dessus ou fort au dessous de l'humanité , pour ne point entrer dans une conspira-

tion générale. Est il donc surprenant que les sentimens moraux aient tant d'influence sur les mœurs, quoiqu'ils partent de ressorts qui semblent, au premier coup d'œil, foibles & incapables de produire de si grands effets? Mais nous devons observer que ces principes sont universels dans la société. Ils forment, pour ainsi-dire, la ligue du genre humain contre le vice & le désordre, ses ennemis; comme cet esprit de bienveillance est plus ou moins répandu parmi les hommes, quoique le même dans tous, il fait très-souvent la matiere de la conversation; il est entretenu par la société. C'est ainsi que le blâme & l'approbation sortent de l'état de léthargie où ils resteroient probablement dans une nature isolée & grossiere.

L'amour de la gloire & de la réputation, est un autre ressort qui donne beaucoup de force au sentiment moral; c'est la passion des grandes ames, & c'est le premier mobile de leurs actions & de leurs entreprises. Curieux de nous faire un nom, & de nous acquérir de la réputation dans le monde, nous examinons souvent notre conduite, & nous

considérons comment elle doit paroître aux yeux de ceux qui nous approchent , & qui en sont les témoins. Cette habitude constante de veiller sur nous-mêmes , tient en action tous les sentimens d'équité & de justice , & fait que ceux qui pensent noblement , ont un certain respect pour eux-mêmes comme pour les autres. Ce respect est le gardien le plus sûr de toutes les vertus.

Telle est l'idée que nous nous formons de la perfection morale ; voilà comment on peut expliquer la force d'un grand nombre de sympathies ; mais pour écarter , s'il est possible , toute obscurité , supposons que tous ces raisonnemens soient faux ; supposons que ce soit une erreur de rapporter à des sentimens de sympathie & d'humanité , le plaisir que produisent les vues d'utilité : avouons pour un moment qu'il faut trouver une autre cause du suffrage général que l'on accorde à tous les êtres animés & raisonnables , lorsque nous remarquons qu'ils contribuent au bien commun de l'humanité. Quelque difficulté qu'il y ait à concevoir qu'une chose puisse être approuvée , parce qu'elle a pour fin un objet déterminé ;

mais totalement indifférent de lui-même : passons & voyons quelles en seront les conséquences. La définition que nous avons donnée de la vertu, sera toujours la même ; il faudra toujours avouer que toute qualité de l'esprit, qui sera utile ou agréable à la personne qui la possède, ou aux autres, causera du plaisir à ceux qui en seront témoins ; attirera leur estime, & recevra d'eux le nom de vertu ou de mérite. N'estime-t-on pas la justice, la fidélité, la droiture, l'honneur, la chasteté * -&c. Parce que ces qualités ont pour but le bien de la société ? N'est-ce pas là où tendent l'humanité, la bienveillance, la douceur, la générosité, la reconnaissance, la modération, la tendresse, l'amitié, & les autres vertus sociales ? Peut-on douter que l'industrie, la discrétion, la frugalité, l'ordre, la persévérance, la prévoyance, le jugement & une infinité

* Le bien de la société n'est pas uniquement ce qui rend la chasteté estimable. Dans tous les pays & dans toutes les Religions, elle a été regardée non seulement comme honorant la Patrie ; mais la Divinité même. Elle n'intéresse la société que dans le mariage.

d'autres qualités dont l'énumération seroit trop longue; peut-on douter, dis-je, que le but où tendent ces vertus, c'est-à-dire, l'avantage & l'intérêt de celui qui les possède, ne soit l'unique fondement de leur mérite? Qui est-ce qui pourra nier qu'une ame qui se maintient dans une sérénité constante, qui jouit d'une gaieté inaltérable, qui conserve toujours sa dignité & sa noblesse, qui répand des marques de sa bienfaisance sur tout ce qui l'environne, ne présente un spectacle plus agréable & plus touchant qu'une ame abattue par la mélancolie, agitée par des inquiétudes, enflammée par la colère, ou qui languit dans l'avilissement? Al'égard des qualités agréables aux autres, elles parlent pour elles mêmes, & il faut être bien malheureusement né pour n'avoir jamais été frappé des charmes de l'enjouement, de l'affabilité, de la modestie délicate & des manieres prévenantes.

Après avoir rendu raison de l'approbation morale qui accompagne la vertu, il ne reste plus qu'à examiner comment notre intérêt personnel nous invite à la pratique; nous verrons si tout homme qui a son bien être à cœur, ne trouve

pas son plus grand avantage dans sa fidélité aux devoirs de la morale; si cela peut être démontré d'après le système que nous venons d'établir, nous aurons la satisfaction de penser que nous avons posé des principes non-seulement à l'épreuve du raisonnement; mais capables aussi de rendre les hommes meilleurs & de perfectionner en eux les vertus sociales. Quoique la vérité Philosophique ne dépende pas essentiellement du bien qui en résulte pour la société, un homme ne laisseroit pas d'avoir mauvaise grace, s'il donnoit un système qui, quoique vrai, seroit pourtant de son propre aveu, d'une pratique funeste & dangereuse. Pourquoi tirer la peste des souterrains où elle est renfermée? On admirera la sagacité de vos recherches; mais votre système sera détesté; les hommes, s'ils ne peuvent refuter vos idées, s'accorderont du moins à les ensevelir dans un oubli éternel.

Mais quelles vérités Philosophiques peuvent être plus utiles à la société, que celles qu'on vient d'exposer? Elles représentent la vertu sous ses traits les plus aimables, avec ses charmes les plus

touchans; elles nous invitent à l'aborder avec confiance, familiarité, affection; elle est pleine de bonté, d'humanité, de bienveillance & d'affabilité.

Il seroit inutile de prouver que les vertus utiles ou agréables à celui qui les possède, sont desirables en vue de son propre intérêt, & les Moralistes pourroient s'épargner la peine qu'ils se donnent pour en recommander la pratique. A quoi bon rassembler cent argumens pour prouver que la tempérance est avantageuse, & que l'excès des plaisirs est nuisible? Ne voit-on pas que le nom d'excès en marque déjà la malignité?

Il paroît tout aussi inutile de faire voir que les qualités sociables telles que l'esprit, la politesse, la décence sont plus desirables que leurs contraires. La vanité seule, sans autre considération, est un motif suffisant pour nous faire souhaiter ces perfections. Jamais homme n'a volontairement manqué par ces endroits. Nos défauts, en ce genre, viennent tous d'une mauvaise éducation, de notre incapacité, ou d'un naturel dépravé & indomptable. Comme il n'y a point de vrai plaisir s'il n'est partagé

plus ou moins avec un certain nombre de personnes ; de même aussi la société n'a point d'agrémens pour un homme qui sent que sa présence y est importune, & qui ne voit, dans ceux qui l'entourent, que des marques de dégoût & d'antipathie.

Pourquoi la grande communauté des hommes se régleroit-elle autrement que les cercles ou les sociétés particulières ? pourquoi seroit-il plus douloureux que les vertus étendues de l'humanité, telles que la générosité & la bienfaisance, soient moins desirables dans la vue de notre utilité personnelle, & pour notre propre bonheur, que l'esprit ou la politesse ? craignons nous que ces affections sociales ne compromettent plus immédiatement nos intérêts particuliers que les autres qualités, & qu'elles exigent de trop grands sacrifices de notre part, ceux de notre honneur ou de nos biens ? si c'est là notre idée, il faut que nous connoissions bien peu la nature des passions humaines ?

Quelque contrariété que l'on suppose communément entre les vertus sociales & l'amour-propre, ces choses ne sont pas réellement plus opposées que l'a-

amour propre & l'ambition, que l'amour propre & la vengeance, que l'amour propre & la vanité. Il faut toujours qu'il y ait un penchant de quelque genre qu'il soit, qui serve de base à l'amour propre, & qui donne du goût pour les objets qu'il recherche, il n'y en a pas de plus propre à produire cet effet que la bienveillance ou l'humanité. Les biens de la fortune doivent servir à quelque plaisir, à l'un ou à l'autre indifféramment. L'avare qui accumule son revenu & qui prête à usure, emploie son argent à satisfaire sa cupidité; & il seroit difficile de prouver pourquoi un homme perdrait plus par une action généreuse que par toute autre sorte de dépense; puisque le plus haut point où il puisse atteindre par l'amour propre le plus raffiné, est de contenter quelque-une de ses affections.

Si la vie sans passion doit être insipide & fatigante, supposons qu'un homme maître de son sort à cet égard, délibère sur le genre de desir qu'il choisira pour en faire le fondement de son bonheur; il observera que ces affections, lorsqu'elles ont été satisfaites, donnent un plaisir proportionné à leur vivacité;

mais outre cet avantage , qui est commun à toutes les affections , la sensation immédiate de bienveillance , de l'amitié & de l'humanité , est douce , tendre & agréable , même indépendamment du fort & des événemens de la vie. Ces vertus sont accompagnées d'une satisfaction intérieure & d'un souvenir flatteur , elles nous mettent bien avec nous-mêmes ainsi qu'avec les autres , le témoignage qu'on se rend au fond du cœur d'avoir rempli ses devoirs envers la société , est toujours délicieux. Les hommes marquent de la jalousie des succès de l'ambition ou de l'avarice : mais tant que nous marchons dans les sentiers de la vertu , tant que nous nous occupons de vues utiles & d'actions généreuses , nous sommes assurés de leur bienveillance & de leurs éloges. Mais nous voyons que les hommes ne sont pas eux-mêmes assez convaincus de ces vérités. S'ils manquent aux devoirs de la société , ce n'est pas qu'ils ne desirerent d'être généreux , humains & bienfaisans , c'est qu'il n'y sont pas disposés.

En traitant le vice avec la plus grande impartialité & avec le plus d'indulgence qu'il est possible , nous sommes

obligés de reconnoître qu'il n'y a jamais d'exemple où l'on puisse lui donner la moindre préférence sur la vertu, même dans la vue de son propre intérêt; à moins que ce ne fut dans le cas, où en envisageant les choses d'un certain côté, un homme paroîtroit peut-être perdre quelque chose par son intégrité. Quoique l'on soit forcé d'avouer que la société ne peut subsister, si l'on n'a égard à la propriété, cependant par l'imperfection des choses humaines, un malhonnête homme qui aura de l'esprit pensera en de certaines circonstances, qu'une injustice augmentera considérablement sa fortune, sans faire un tort considérable à la société universelle. En général la probité est la meilleure politique; cette règle peut bien souffrir des exceptions; mais autant qu'on en peut juger, la conduite la plus sage sera toujours d'observer le principe général, & de tirer parti de toutes les exceptions.

Je crois qu'on aura de la peine à trouver une réponse satisfaisante à ce raisonnement, s'il en exige une. Si le cœur ne se révolte point contre des maximes pernicieuses; s'il se familiarise sans répugnance avec des pensées in-

justes ou basses , il est certain qu'il a perdu un des plus puissans motifs de la vertu. Nous avons lieu d'attendre que sa conduite sera conforme à sa Théorie. Mais dans les ames bien nées il se trouve une antipathie trop forte contre la fraude & la perfidie , pour pouvoir être contre balancée par des vues d'intérêt & de profit. La tranquillité intérieure , le témoignage d'une bonne conscience , des mœurs sans reproche , une vie pure & innocente sont des choses essentielles , à notre bonheur : elles seront cheres à tout honnête homme qui en sentira l'importance.

Un tel homme aura souvent le plaisir de voir les fripons , malgré leur adresse , être dupes de leurs propres maximes , & tandis qu'ils cherchent à tromper en secret , il se présente une occasion délicate , il sont tentés , la nature est faible , elle succombe , ils donnent dans un piège d'où ils ne peuvent se tirer qu'en perdant leur réputation & la confiance de la société. Mais leurs crimes eussent-ils tout le succès qu'ils desirerent , pussent-ils être éternellement ignorés ; l'honnête homme avec une teinture légère de Philosophie ou par des réflexions

xions simples & les observations les plus communes, découvrira que les méchans sont au fond, les plus grandes dupes, & qu'ils ont sacrifiés le bonheur de jouir, du moins au dedans d'eux-mêmes, au plaisir d'être vertueux, pour acquérir des bagatelles de nulle valeur. Qu'il faut peu de chose pour satisfaire aux besoins de la nature ! Quelle comparaison y a-t-il entre les plaisirs de la société, de la conversation, de l'étude, de la santé même & des biens ordinaires de la nature, que l'on n'achète point à prix d'argent, & par dessus tout cela, de la satisfaction que donne le souvenir voluptueux de sa bonne conduite, quelle comparaison, dis-je, y a-t-il entre ces choses & les vains amusemens que procurent le luxe & la dépense ? en vérité ces plaisirs naturels n'ont point de prix, pour deux raisons. Ils ne coûtent rien à acquérir, & leur jouissance est au-dessus de tous les trésors.

L' A V A R I C E,

Il y a un vice pour lequel les Poëtes Satyriques ou Comiques n'ont point de traits trop chargés, ni de trop

L

fortes couleurs & dont la peinture n'est jamais au-dessus de la réalité, c'est l'avarice. Nous voyons tout les jours des hommes jouir d'une fortune immense sans héritiers, & sur le bord de la fosse se refuser les besoins de la vie les plus ordinaires, & souffrir volontairement tous les maux les plus accablans de l'indigence.

On conte d'un vieux usurier agonisant que lorsque le Prêtre lui présenta le Crucifix, il ouvrit ces yeux mourans, le considéra & s'écria un moment avant d'expirer, ce sont de faux diamans, je ne puis prêter sur ce gage que dix pistoles.

On peut prendre ceci pour l'imagination de quelques faiseurs d'Épigrammes, mais y a t-il personne a qui l'expérience n'ait montré des exemples guères moins frappans que ce que nous venons de rapporter.

Qui ignore l'histoire que l'on dit être arrivée dans cette ville* ? un fameux lardre se sentant près de sa dernière heure fit chercher quelques Magistrats à qui il remit un billet de cent livres sterling payables après sa mort, & qui selon son intention devoient être employées

* Londres.

en usages charitables , mais à peine l'avoient-ils quitté qu'il les rappella pour leur proposer de recevoir au lieu du billet , de l'argent comptant , en rabattant cinq livres sur la somme.

Un autre avare des plus renommés du Nord voulut frauder ses héritiers , & destiner ses biens à la construction d'un hôpital , mais il différa de jour en jour la déclaration autentique de sa dernière volonté , & si ceux qui s'intéressoient à son exécution , n'en avoient payé les frais , on croit qu'il seroit mort sans testament. En un mot , les plus furieux excès de l'amour & de l'ambition ne sont rien en comparaison des excès de l'avarice.

Ce qu'on peut dire de mieux pour excuser l'avarice , c'est que généralement parlant , il n'y a que les vieillards & les phlegmatiques qui en soient infectés ; cette passion monstrueuse est la dernière ressource des esprits où toutes les autres passions sont éteintes & qui cependant ne peuvent demeurer entièrement oisifs , aussi est-elle parfaitement assortie à leur froideur & au foible degré de leur activité.

Il paroît d'abord bien extraordinaire

qu'une passion si froide & si brute puisse nous porter à de plus grands excès, que ni la bouillante jeunesse, ni tous les attrait du plaisir. Mais à considérer la chose de plus près, nous verrons que cette même circonstance fournit la meilleure explication du Phénomène que nous trouvons si singulier. Un tempérament plein de feu & de vigueur ne sauroit se borner à un seul objet. Il s'élançe de plusieurs côtés à la fois. Il fait naître des passions inférieures, qui, toutes ensemble tiennent la passion dominante dans une espece d'équilibre. Avec une pareille complexion, il est impossible d'étouffer tout sentiment de pudeur & tout égard pour ce que peut penser de nous le reste du genre humain. Les conseils de nos amis font impression sur nous, mille considérations peuvent nous ramener ou du moins nous contenir dans de certaines bornes. L'avare au contraire que son tempérament froid rend insensible à la réputation, à l'amitié, au plaisir, n'obéit qu'à la voie du seul penchant qui le domine. Il ne faut donc point s'étonner que ce penchant ait sur lui un si prodigieux empire.

C'est pour la même raison que l'avarice est le plus incorrigible de tous les défauts : depuis les temps les plus reculés, jusqu'à nos jours à peine pourra-t-on nommer un Moraliste ou un Philosophe qui n'ayent lancé quelques traits contre les avares, mais les exemples de ceux que leurs leçons ont corrigés sont encore bien plus rares. J'aime donc mieux ces Ecrivains spirituels qui exercent sur ce vice leur bonne humeur & qui en font l'objet de leurs plaisanteries, y ayant si peu d'apparence de guérir les avares de leur folie, il est juste au moins que nous nous divertissions à leurs dépens, & il n'y a point de divertissement qui soit si fort du goût des hommes.

L'IMPUDENCE ET LA MODESTIE.

Il me semble que les plaintes faites contre la providence ont été souvent mal fondées & que les bonnes ou mauvaises qualités des hommes contribuent plus qu'on ne pense communément à leur bonne ou mauvaise fortune.

Une disposition à la bienveillance envers les autres hommes, produit pres-

que toujours un retour d'estime & d'amitié de leur part, ce qui, outre la satisfaction qui nous en revient immédiatement, fait la circonstance la plus importante de notre vie, en tant qu'elle facilite l'exécution de tous nos desseins & de toutes nos entreprises. Les autres vertus sont à peu près dans le même cas, la prospérité est naturellement, quoique non nécessairement attachée au mérite & à la vertu, & l'adversité l'est de même au vice & à la folie.

Je dois cependant convenir que cette règle admet une exception par rapport à une qualité morale. La modestie cache nos talens, au lieu que l'impudence les déploie & les fait paroître dans tout leur éclat; c'est par là qu'elle fait parvenir tant d'hommes dans le monde malgré le désavantage d'une basse naissance & le mérite obscur.

S'il y a quelque chose qui puisse augmenter la confiance d'un homme modeste, il faut que ce soit quelque avantage de fortune auquel le hazard l'ait fait parvenir. Les richesses sont ordinairement qu'un homme est plus favorablement accueilli dans le monde. Elles donnent un nouveau lustre au mérite,

& suppléent en grande partie à son défaut.

C'est une chose surprenante & digne de remarque que les airs de supériorité que se donnent des fots & des coquins dans l'opulence, sur des gens du plus grand mérite dans la misère, & de voir ces derniers ne s'opposer presque point à ces usurpations, mais sembler même les autoriser par la modestie de leur conduite; leur bon sens & leur expérience les rendans défiants dans leurs jugemens, leur fait examiner chaque chose avec la plus scrupuleuse exactitude, ainsi la délicatesse de leurs sentimens, les intimide & leur fait craindre de commettre des fautes & de perdre dans le commerce du monde, cette intégrité de mœurs dont ils sont si jaloux. Accorder la sagesse avec la confiance est une chose aussi difficile, que de concilier le vice avec la modestie.

Au commencement du monde, Jupiter joignit ensemble la vertu, la sagesse & la confiance; le vice & la folie avec la défiance; ainsi associés, il les plaça sur la terre, mais quoiqu'il se flatta de les avoir assortis avec beaucoup de jugement, & qu'il eut dit que

la confiance étoit la compagne naturelle de la vertu & la défiance, celle du vice, la désunion ne tarda pas à se mettre parmi elles. La sagesse qui étoit le guide de l'une des deux sociétés, étoit accoutumée à ne s'engager dans aucun chemin, avant d'avoir soigneusement examiné où il conduisoit & sans avoir pesé la possibilité & la vraisemblance du danger; elle consumoit ordinairement quelques temps dans ces délibérations, délai qui déplaisoit fort à la confiance dont l'avis étoit toujours de prendre sans examen le premier chemin qui se présentoit. La sagesse & la vertu étoient inséparables, mais un jour la confiance, suivant son naturel impétueux, devança de beaucoup ses guides & ses compagnes, ne se sentant aucun besoin de leur secours, elle ne s'embarassa plus du soin de les rejoindre & les abandonna sans retour.

L'autre société eut le même sort que la première & se désunit comme elle. Comme la folie ne voyoit que d'une vue très-courte & très-bornée, elle ne savoit quel chemin prendre, le choix l'embarrassoit, cet embarras étoit encore augmenté par la défiance qui re-

tardoit toujours le voyage par ses doutes & par ses irrésolutions. Tous ces retardemens n'étoient point du goût du vice qui n'aime ni les difficultés ni les délais & qui n'est satisfait que lorsqu'il a pleine carrière & qu'il peut suivre librement ses inclinations, il savoit bien que quoique la folie prêtât l'oreille à la défiance : elle seroit aisée à gouverner lorsqu'elle seroit seule ; c'est pourquoi, ainsi qu'un cheval rétif, jette loin son cavalier, il se débarassa brusquement de ce contrôleur de tous ses plaisirs, & continua son voyage avec la folie à laquelle il demeura toujours inviolablement attaché.

La confiance & la défiance ainsi éloignées de leurs compagnes, errèrent pendant quelque tems jusqu'à ce que le hazard les conduisit au même Village. La confiance prit d'abord le chemin du Château qui appartenoit à la Richesse, Dame du lieu, & sans attendre le Portier, elle s'introduisit elle-même jusques dans le Cabinet le plus reculé, où elle trouva le vice & la folie, qui avoient été fort bien reçus avant elle, elle se joignit à eux, & gagna en peu de tems les bonnes grâces de son hô-

tesse, sa familiarité avec le vice devint si grande qu'elle fut enrollée avec lui, & la folie dans la même société. Ils devinrent dès lors les favoris de la Richesse, & dès ce moment ne la quitterent plus.

La défiance en attendant n'osa approcher du Château, & accepta l'invitation d'un des Vassaux nommé la Pauvreté. Elle entra dans sa cabanne où elle trouva la sagesse & la vertu qui s'y étoient retirés après que la richesse leur eût refusé le gîte, la vertu eut pitié d'elle, & la sagesse lui trouvant des dispositions, qui promettoient un heureux changement de conduite; elles l'admirèrent dans leur compagnie, & en effet leur commerce la corrigea en fort peu de tems devenue plus douce & plus aimable, on l'appella modestie.

Comme la mauvaise compagnie a toujours plus d'influence que la bonne, la confiance, quoique d'ailleurs fort rebelle aux conseils, & aux exemples, dégénéra si fort par ses liaisons avec le vice & la folie, qu'elle reçut le nom d'impudence, les hommes qui avoient vû les sociétés dans leur état primitif, & telle que Jupiter les avoit for-

mées, ne sachant rien de ces défections mutuelles, furent entraînés par là dans d'étranges méprises qui durent encore, car partout où ils voyent l'imprudence, ils comptent sur la vertu & sur la sagesse, & où ils remarquent la modestie, ils donnent les noms de vice & de folie à ses associés.

LA DIGNITÉ DE LA NATURE HUMAINE.

Il y a dans le monde sçavant comme dans le monde politique, un esprit sectaire formé dans le secret & dans l'ombre qui n'éclate que rarement, mais dont on apperçoit les traces dans les différens tours d'esprit, dans les diverses façons de penser des hommes.

Les plus remarquables de ces sectes sont celles qui sont fondées sur la diversité des opinions, concernant la dignité de la nature humaine, question qui semble avoir divisé les Philosophes & les Poètes, ainsi que les Théologiens, depuis le commencement de nos jours; quelques uns d'entre eux élevent l'homme jusques aux nues, & le

représentent comme une sorte de demi-Dieu, dont l'origine est céleste, & qui retient des marques évidentes de la noblesse de sa race; d'autres insistent sur le côté foible de la nature humaine, & ne voyent point que l'homme ne l'emporte en rien sur les autres animaux, pour lesquels il affecte tant de mépris, si ce n'est par sa vanité & son orgueil.

Un Auteur qui possède le talent de la déclamation, prend ordinairement parti dans la première de ces deux Classes, & celui que son tour d'esprit porte à l'ironie & à la satire se range plus naturellement dans la seconde.

Je suis très éloigné de croire que tous ceux qui ont avili la nature humaine, ayent été ennemis de la vertu, & qu'ils ayent exposé les foiblesses de leurs semblables avec une mauvaise intention. Au contraire, je suis convaincu qu'un sentiment de vertu fort délicat, surtout lorsqu'il est accompagné d'une certaine dose de Misanthropie, est sujet à inspirer à l'homme ce dégoût du monde, & à lui faire envisager le train ordinaire de la vie avec trop de bile & d'indignation.

Je dois cependant convenir que les sentimens de ceux qui pensent avantageusement de la nature humaine, sont infiniment plus favorables à la vertu que ne le sont les principes contraires, qui nous en donnent une idée méprisable. Lorsqu'un homme est rempli d'une haute idée de son caractère, & du rang qu'il tient dans l'univers, il s'efforcera naturellement d'agir en conséquence, & rougira de commettre une action basse ou vicieuse qui le dégraderoit à ses propres yeux, c'est cette raison qui fait que tous nos moralistes à la mode insistent sur ce point, & qu'ils tachent de nous représenter le vice, comme étant aussi indigne de l'homme qu'il est odieux en lui-même.

Dans les idées que nous nous formons sur la nature humaine, nous sommes fort sujets à faire une comparaison entre les hommes, & les animaux les seuls êtres pensans qui tombent sous nos sens, c'est une comparaison qui nous est assurément fort avantageuse, d'un côté nous voyons une créature dont les idées ne sont point limitées par aucune borne trop étroite, ni de temps ni de lieu, qui étend ses recherches dans

les Régions les plus éloignées de ce globe , & au dela de ce globe jusqu'aux planettes & aux corps célestes , qui regarde en arriere pour considérer la premiere origine de la race humaine , & jette un coup d'œil curieux dans l'avenir , pour y voir l'influence que ses actions auront sur la postérité & le jugement qui en sera porté dans mille ans d'ici , une créature qui remonte des effets aux causes , quelques éloignés & quelques compliqués qu'elles puissent être , qui des Phénomènes particuliers tire des principes généraux , profite de ces découvertes , corrige ses méprises , & fait servir ses erreurs mêmes à son avantage. De l'autre côté nous voyons une créature qui est précisément le contraire , bornée dans ses observations & dans ses raisonnemens , au peu d'objets sensibles qui l'environnent sans curiosité , sans prévoyance , aveuglement conduite par l'instinct , & arrivant dans un très court espace de tems au dernier degré de perfection , dont elle soit susceptible , au dela duquel , elle ne sçauroit jamais avancer d'un seul pas. Quelle immense différence n'y a t'il pas entre ces deux especes d'êtres , & com-

ment ne concevrons nous pas la plus haute idée de l'un en la comparant avec l'autre?

Il nous arrive assés souvent de comparer les hommes entre eux, & comme il en est peu que nous puissions à juste titre qualifier de sages ou de vertueux, nous prenons ordinairement une idée désavantageuse de toute l'espece en général. Pour bien sentir la fausseté de ce raisonnement, il faut remarquer que ces qualifications de sages & de vertueux, ne sont attachées à aucun degré particulier de sagesse & de vertu, mais naissent de la comparaison que nous faisons d'un homme à un autre; un homme est appelé sage, lorsqu'il est parvenu à un degré de sagesse supérieur, & auquel il n'est pas ordinaire d'arriver ainsi, de dire qu'il y a peu d'hommes sages dans le monde, c'est en effet ne rien dire du tout, puisque ce n'est que par leur rareté qu'ils méritent ce titre.

Si l'amour propre & les principes vicieux de la nature humaine l'emportent autant sur les principes de sociabilité & de vertu, que quelques Philoso-

phes le prétendent , nous avons droit assurément de le mépriser.

Il y a beaucoup de disputes de mots dans cette controverse , lorsqu'un homme nie la réalité de l'amour du bien public , de toute affection pour la patrie & pour la société , je suis fort embarrassé de l'idée que j'en doit concevoir , peut-être n'éprouva-t'il jamais cette passion d'une manière assez clair & assez distincte pour pouvoir éloigner tous ses doutes touchant sa force & sa réalité , mais s'il continue de rejeter toute affection particulière où l'amour propre n'a point de part , alors je suis convaincu qu'il abuse des termes , & qu'il confond les idées des choses , parce qu'il est impossible à qui que ce soit d'être assez intéressé ou plutôt stupide , pour ne faire aucune différence d'un homme à un autre , & pour ne pas donner quelque préférence à des qualités qui méritent son approbation & son estime : êtes vous lui demanderai-je aussi insensible à la haine que vous prétendez l'être à l'amitié ? Les injures & les mauvais traitemens ne font-ils pas sur vous , une impression plus forte que les bienfaits & les

bons offices ? Cela ne sauroit être , je soutiens donc que vous ne vous connoissez pas vous même , que vous avez oublié les mouvemens de votre ame , ou plutôt que vous vous servez d'un langage différent de celui de ses Concitoyens , & ne donnez pas aux choses les noms qui leurs conviennent.

Je continue ; que dites vous de la tendresse naturelle des peres pour leurs enfans ? est-elle aussi une branche de l'amour propre ? Oui , tout est amour propre , vos enfans ne vous sont chers que parce qu'ils vous appartiennent , vos amis par la même raison , & à votre patrie vous n'y êtes attaché qu'autant qu'il y a de liaison entre elle & vous. L'idée de l'intérêt personnel éloigné , rien ne vous toucheroit , vous seriez également inactif & insensible , ou si vous donniez encore quelque mouvement , la vanité & la soif de la réputation en feroient le principe.

Je consens de recevoir l'interprétation que vous venez de me donner des actions humaines , pourvu que vous admettiez les faits. Il faut d'abord que vous conveniez que l'espece d'amour propre qui se répand en bienfaits sur les

autres hommes, doit avoir une grande influence & même une bien plus grande dans plusieurs occasions que celle qui demeure renfermée en elle-même, car combien peu y a-t'il d'hommes qui étant pères de famille ayant des amis & des parens, ne dépenfent pas d'avantage pour leur éducation & pour leur soutien que pour leurs propres plaifirs, ceci comme vous le remarquez judicieufement ; peut être encore un effet de leur amour propre, la prospérité de leur famille & de leurs amis, étant apparemment le plus touchant de leurs plaifirs & leur principale gloire.

Soyez auffi un de ces hommes intéreffé, & vous ferez sûr d'une approbation & d'une bienveillance générale, ou pour ne pas choquer la délicatelfe de vos oreilles par ces expreffions, l'amour propre de tous les hommes, & le mien en particulier, fera porté à vous rendre toutes fortes de bons offices, & à parler de vous avantageufement.

Il me femble que les Philofophes qui ont tant infifté fur l'humeur intéreffée de l'homme, ont été trompés par deux chofes. Ils ont remarqué en premier lieu, que chaque acte de vertu ou d'a-

mitié étoit accompagné d'un secret plaisir , & de là ils ont très-faussement conclu que l'amitié & la vertu ne pouvoient être désintéressées , mais c'est le sentiment vertueux ou la passion vertueuse qui produit le plaisir. Le plaisir ne fait point naître ce sentiment ou cette passion , je trouve du plaisir à obliger mon ami , parce que je l'aime , mais je ne l'aime point à cause de ce plaisir.

On s'est apperçu en second lieu que les hommes vertueux étoient très éloignés d'être insensibles à la louange , & c'est pourquoi ils ont été représentés comme étant pleins de vaine gloire , & n'ayant d'autre vûe dans la pratique de la vertu que de s'attirer des applaudissemens , mais ce raisonnement est encore faux , & c'est une extrême injustice aux hommes de rabaisser une action louable , parce qu'ils y trouvent un mélange de vanité , & de l'attribuer sans autre examen à ce seul motif.

La même vanité qui faisoit conduire un char à Neron , faisoit gouverner l'empire à Trajan avec sagesse & habileté ; aimer la gloire que procurent les actions vertueuses , c'est aimer ces actions elles mêmes.

L'AMOUR ET LE MARIAGE.

Je ne fais pourquoi les femmes prennent toujours en mauvaise part ce qui se dit contre le mariage , & pourquoi on ne sauroit satyriser cet état sans les offenser , se regarderoient - elles comme la partie principalement intéressée , penseroient - elles y avoir le plus à perdre , si la mode de se marier tomboit en discrédit ou bien se sentiroient-elles plus coupables que les hommes , des disgraces qui accompagnent les mariages mal assortis ? je ne crois pas qu'elles tombent d'accord sur aucun de ces articles , elles seroient bien fâchées qu'on pût les soupçonner de vouloir faire des concessions aussi avantageuses à leur partie adverse.

Je m'en vais leur découvrir le grand sujet des plaintes que nous formons contre le mariage , si elles se trouvent d'humeur à le faire cesser , il sera facile de s'arranger , pour le reste tranchons le mot , elles sont trop impérieuses , je fais qu'elles me répondront que nous ne les trouvons telles que parce que nous le sommes nous-mêmes , que

si nous ne nous arrogions pas sur elles un empire tout à fait déraisonnable , nous ne les taxerions pas tant de vouloir le prendre sur nous , quoiqu'il en soit de toutes les passions dont les esprits féminins sont agités l'amour de dominer me paroît celle qui a le plus d'ascendant sur elles. Eh ! ne les a-t-on pas vues immoler l'unique penchant qui auroit naturellement dû le balancer ?

L'histoire nous en fournit un exemple très frappant , les femmes Scithes ayant formé une conspiration contre les hommes , furent si bien garder le secret qu'il ni eut pas moyen de prévenir l'exécution de leur complot , les hommes furent surpris , les uns dans l'ivresse , les autres dans le sommeil , tous furent chargés de chaînes. On convoqua une assemblée générale du sexe , pour délibérer sur le meilleur usage qu'il y eut à faire de cet heureux succès , & sur les mesures à prendre pour ne pas retomber dans la sujétion dont on venoit de s'affranchir , quoiqu'elles eussent bien des injures sur le cœur , personne n'opina pour le massacre : il fut résolu de crever les yeux à tous les

mâles, & l'on ne manqua pas de faire valoir la douceur de la sentence; pouvoit-on faire un plus important sacrifice au desir de régner. Des femmes pour affermir, leur naissant empire renoncent pour jamais à tirer vanité de leurs charmes. Ne songeons plus disoient-elles à la parure & à l'étalage, & nous serons libres, nous n'entendrons plus les tendres soupirs de l'amant, mais en échange la voix impérieuse des maris ne frappera plus nos oreilles, nous disons un adieu éternel à l'amour, mais nous le disons aussi à l'esclavage.

Mais soyons justes, & partageons le différent avec plus d'équité, n'est-ce pas notre faute si les femmes aiment tant à regenter? si nous n'avions pas abusé de notre autorité, il ne leur seroit peut-être jamais venu dans l'esprit de nous la disputer, il est connu que les tirans font les rebelles, & nous savons par l'histoire, que les rebelles dès qu'ils ont gagné le dessus, deviennent tirans à leur tour. Voila pourquoi je souhaiterois qu'on ne prétendît à la supériorité, ni de part ni d'autre, que tout fut égal comme entre les membres que nous avons doubles, c'est dans la vue d'inf-

pirer aux deux parties, ces sentimens pacifiques que je vais leur répéter le conte de Platon sur l'origine de l'amour & du mariage.

Voici ce que nous apprend la dessus ce Philosophe qui avoit l'imagination si brillante ; Le genre humain ne fut pas toujours divisé en mâles & en femelles comme il l'est aujourd'hui. Au commencement, chaque individu étoit un composé des deux sexes, où l'homme & la femme fondus ensemble ne constituoient qu'une créature vivante. Il fallut que cette union fut bien parfaite & que les parties se fussent ajustées avec beaucoup d'exactitude puisque malgré le nœud étroit qui les joignoit, l'homme & la femme vivoient en si bonne intelligence. On peut juger combien l'harmonie & la félicité qui résultoit de ce mélange devoient être complètes par l'effet qu'elles produisirent sur ces Hermafrodites ou sur ces Androgines, comme Platon les nomme ; la prospérité les rendit insolens ; ils se souleverent contre les Dieux. Pour punir leur témérité, Jupiter ne trouva point de meilleur expédient que de les trancher en deux, & de séparer les sexes, ce tout si parfait se décomposa

en deux Êtres remplis d'imperfections. Delà vient la différence des hommes & des femmes, mais cette séparation ne nous empêche pas de conserver un souvenir vif du bonheur dont nous avons joui dans notre état originel, & ce souvenir est fatal à notre repos, chacune de ces moitiés parcourt sans interruption toute l'espace dans l'esperance de retrouver son autre moitié dont elle a été retranchée, & lorsqu'elle la rencontre, elle s'y attache avec une affection tout à fait particuliere, mais c'est la une affaire de hazard sujette à bien des méprises. On prend souvent pour sa moitié ce qui ne l'est pas, & ce qui n'a point de rapport avec nous, alors il en arrive comme dans les fractures mal remises que les parties ne s'assortissent point. Une pareille union ne sauroit durer; on se sépare, chaque partie se remet tout de nouveau à chercher fortune, se joint par maniere d'essai à tout ce qu'elle rencontre, jusqu'à ce qu'une parfaite simpathie avec sa compagne lui fasse connoître qu'elle a trouvé ce qui lui convient.

Jupiter ayant dompté l'orgueil de ses créatures par cette cruelle opération
ne

ne fut pas long-temps à se repentir d'avoir porté sa vengeance si loin ; le sort des pauvres mortels le toucha ; privés des douceurs du repos , condamnés à mener une vie errante , en proie à mille besoins & à mille angoisses. Ils maudissoient le jour de leur création : l'existence même leur parut un supplice , en vain vouloient-ils se distraire par des occupations ou par des amusemens d'une autre espèce , ni ces plaisirs des sens , ni l'exercice de la raison , rien , en un mot ne pouvoit dissiper leurs inquiétudes , rien ne pouvoit remplir le vuide des cœurs , rien ne pouvoit les consoler de la perte fatal de leur compagnie. Pour remédier au désordre & pour adoucir au moins en quelque façon la situation déplorable du genre humain, Jupiter fit descendre du Ciel deux Etres qui se nommoient l'Amour & l'Hymennée ; il les chargea de ramasser les pièces séparées , de rajuster les moitiés & de replâtrer le tout le mieux qu'il seroit possible. Ils exécuterent d'abord leur commission avec beaucoup de succès. Les hommes qui ne demandoient pas mieux que de rentrer dans leur ancien état , s'y prêtèrent très volontiers ; mais

dans la suite le malheur voulut qu'un différent s'éleva entre ces deux Divinités. Le premier Ministre de l'Hyménée nommé le Souci, s'étoit emparé de l'oreille de son maître qu'il ne cessoit de remplir de soins pour l'avenir de vues d'établissmens, d'enfans, de familles, de domestiques, &c. de sorte qu'il ne se faisoit plus de mariage sans que toutes ces considérations y entraissent. L'Amour de son côté avoit pris un Mignon qui s'appelloit le Plaisir ; les conseils qu'il donnoit étoient tout aussi pernicious que ceux du favori de l'Hyménée. La volupté des sens, la présente satisfaction des desirs étoient leur unique objet. En peu de temps ces deux favoris concurent l'un pour l'autre une haine implacable ; ils firent leur unique étude de se miner réciproquement & de se traverser dans toutes leurs entreprises. L'Amour avoit-il jetté la vue sur deux moitiés pour former une étroite union entr'elles ; aussitôt le Souci persuadoit à l'Hyménée de rompre cette union en appareillant chacune de ces moitiés à une autre qu'il avoit soin de tenir prête. Que fait le Plaisir pour se vanger de cette supercherie ? Le Dieu

du mariage n'a pas plutôt assemblé une paire, qu'accompagné de l'Amour, il se glisse entre deux, & fait former à chacune des parties des nœuds clandestins, qui ne sont pas du goût de l'Hyménée. Ce manège ne pouvoit durer long-temps sans entraîner les suites les plus funestes.

On n'entendit que plaintes devant le Trône de Jupiter; il se vit obligé de citer ses deux commissionnaires pour rendre compte de leurs procédés. Après qu'on eut plaidé de part & d'autre, il ordonna en souverain Juge une réconciliation immédiate entre l'Amour & l'Hyménée, comme le seul moyen de rendre les hommes heureux & pour rendre cette réconciliation durable il enjoignit très sévèrement à l'un & à l'autre de ne rien faire désormais sans avoir consulté les deux favoris, & de ne former aucune union que du consentement & de l'accord du Plaisir & du Souci.

Par tout où cet ordre est bien observé, l'hermaphroditte est rétabli, & la race humaine jouit du même bonheur dont elle jouissoit dans son état d'intégrité: les deux pièces sont si parfaite-

ment unies qu'on a bien de la peine à remarquer la couture, & de cette composition résulte la plus accomplie & la plus heureuse des créatures.

Fin de la seconde Partie.



ESSAIS POLITIQUES

DE M. D. HUME.

TROISIEME PARTIE.

LA LIBERTÉ DE LA PRESSE.*

Personne ne doute que le pouvoir despotique ne se glissât insensiblement parmi nous , si nous n'étions continuellement sur nos gardes & attentifs à tous

(*) Le système de M. Hume est bon comme applicable au Gouvernement d'Angleterre , encore est-il sujet à l'inconvénient des libelles ,

ses progrès , dans cette supposition il nous faut un moyen commode de sonner le Tocsin , & de communiquer l'allarme aux deux bouts du Royaume : l'esprit du peuple doit être excité de tems à autre contre les vües ambitieuses de la Cour , & l'ambition de la Cour doit être refrénée par la crainte d'aigrir la nation. Rien ne répond mieux à cette fin que la voye de l'impression , c'est elle qui nous met en état d'employer tout notre sçavoir , tout notre esprit tout notre génie pour la deffense de la liberté , & d'inspirer le même zèle à tous nos compatriotes. Nous ne scaurions donc veiller trop scrupuleusement à la conservation d'un privilège d'où dépend la durée de notre république , & lorsque les Anglois se relâcheront sur ce point , soyons surs que

dont les premières impressions sont toujours difficiles à effacer , je ne parle pas des ouvrages contre la religion & les mœurs , tels qu'on en voit depuis quelque tems , ils doivent être pros crits en tout pays , & la honte dont ils couvrent leurs Auteurs téméraires n'est pas même une punition suffisante.

leur Etat Républicain va expirer , & qu'il est prêt à être englouti par le pouvoir monarchique. Si la liberté de la presse est essentielle à notre constitution , on ne peut plus demander si elle est utile ou pernicieuse , mais je vais plus loin , outre que cette liberté paroît un privilège commun pour tout le genre humain qui est en droit de le réclamer , les inconvéniens qu'il entraîne , sont en si petit nombre & si peu considérables , qu'il me semble qu'il n'y a point de Gouvernement qui ne doive la tolérer , j'excepte pourtant le Gouvernement ecclésiastique à qui en effet elle pourroit devenir funeste.

Au reste , on se tromperoit fort si l'on appréhendoit ici les mêmes suites qui résulterent autre fois des harangues des Orateurs d'Athènes , ou de celles des Tribuns de Rome. Il n'y a point de comparaison à faire entre ces deux cas , en lisant un livre ou une brochure qui roule sur les affaires du tems , nous sommes seuls , & rien ne trouble le calme de notre esprit , les passions que cette lecture peut faire naître , ne sçauroient devenir contagieuse : personne

n'est là pour les enflammer , ou à qui nous puissions les communiquer , il n'y a point là ni de ton ni de geste , ni d'appareil oratoire propre à nous séduire , & supposé que notre esprit soit naturellement porté à la sédition , il n'en peut pourtant arriver aucun mal dès que nous n'avons point d'objet devant nous , contre lequel nous pouvons éclater dans les premiers moments , ainsi quelque abus que l'on puisse faire de la liberté de la presse , je doute fort qu'elle puisse jamais causer des tumultes ou des rebellions. Les murmures & les mécontentemens qu'elle occasionne s'évaporent en paroles , par-là le Magistrat en est informé à tems , & cela n'est-il pas mieux que s'ils ne parvenoient à sa connoissance , que lorsqu'il est trop tard pour prendre des mesures pour y remédier. Les hommes , il est vrai sont toujours plus enclins à croire le mal que le bien qu'on dit de leur supérieur , mais qu'on le leur imprime ou non , ils n'en croiront ni plus ni moins , un bruit sourd qu'on se répète à l'oreille , fait souvent autant de chemin , & devient aussi dangereux que si on le

confioit au papier, que dis-je, le danger sera d'autant plus grand que la liberté de penser sera plus gênée qu'on sera moins en état de poser le pour & le contre, & de distinguer le vrai du faux.

Plus on acquiert d'expérience, plus on se détrompe de cette idée qui représente le peuple comme un hidre formidable, comme un monstre furieux qu'il faut enchaîner. On apprend qu'à tous égards, on gagne plus sur les hommes en les guidant par la raison qu'en les trainant, ou en les poussant comme des bêtes.

LES PREMIERS PRINCIPES DU GOUVERNEMENT.

Rien ne paroît plus surprenant à ceux qui contemplent les choses humaines d'un œil Philosophique, que de voir la facilité avec laquelle le grand nombre est gouverné par le petit, & l'humble soumission avec laquelle les hommes sacrifient leurs sentimens & leurs penchans à ceux de leurs chefs. Quelle est la cause de cette merveille ? ce

est la cause de cette merveille ? ce

Max

n'est pas la force, les sujets sont toujours les plus forts, ce ne peut donc être que l'opinion. C'est sur l'opinion que tout Gouvernement est fondé, le plus despotique & le plus militaire aussi bien que le plus populaire, & le plus libre. Un Sultan d'Egypte, un Empereur de Rome peut forcer les actions de ses peuples innocens, mais ce n'est qu'après s'être affermi dans l'opinion de ses gardes, ils peuvent mener leurs sujets comme des bêtes brutes, mais ils faut qu'ils traitent comme des hommes, l'un ses Mamelucs, l'autre sa cohorte Prétorienne.

Il y a deux sortes d'opinions, opinion d'intérêt & opinion de droit.

Par opinion d'intérêt, j'entends le sentiment de l'utilité publique, que le Gouvernement en général peut procurer, joint à la persuasion que le Gouvernement sous lequel nous vivons, la prouve autant que tout autre pourroit le faire, cette opinion lorsqu'elle prévaut dans un état, ou du moins auprès de ceux qui sont la force de l'état, fait la plus grande sûreté des chefs.

Il y a aussi deux sortes de droit, droit de Puissance & droit de propriété.

Pour voir jusqu'où peut influer le droit de puissance, il n'y a qu'à considérer l'attachement que toutes les nations ont pour leur ancien Gouvernement, & pour les noms mêmes qui portent le sceau de l'antiquité: L'antiquité fait toujours naître une opinion de droit, & quelque mal qu'on puisse dire des hommes, on les a toujours vû prodigues de leurs biens & de leur sang, lorsqu'il s'est agi de maintenir ce qu'ils ont crû être de droit public. Qu'on donne à cette passion le nom d'Enthousiasme, ou tel nom que l'on voudra, ce qu'il y a de très sûr, c'est qu'un Politique qui néglige d'en tenir compte, ne peut être qu'un esprit borné: il est vrai qu'à la première vûe, rien ne paroît plus contradictoire que cette circonstance, lorsque les hommes sont une fois engagés dans une faction, nous les voyons sans honte & sans remords, fouler aux pieds tous leurs devoirs & toutes les loix de l'honneur: s'agit-il de rendre service à leur parti, ils sont capables de tout. Cependant lorsque les factions se forment, nous voyons les mêmes hommes ne se

déterminer qu'en vertu de quelque principe de droit, & maintenir obstinément la justice & l'équité, ce que l'on apperçoit ici de contradictoire, vient pourtant de la même source, je veux dire du penchant que nous avons tous pour la société.

On voit de reste que l'opinion du droit de propriété est de la dernière importance, dans tout ce qui regarde le Gouvernement. Un Auteur connu a fondé tout le droit de gouverner sur la propriété & son sentiment paroît avoir été goûté par la plus part de nos Auteurs qui ont écrit sur la politique, il est vrai que c'étoit aller trop loin, cependant on ne sauroit disconvenir d'un autre côté, que l'opinion du droit de propriété n'ait une très grande influence.

Il n'y a donc point de gouvernement point d'autorité exercée par un petit nombre de personnes sur un grand nombre qui ne soit fondée sur quelque une de ces trois opinions, celle de l'intérêt public, celle du droit de puissance ou celle du droit de propriété, ce n'est pas qu'il n'y ait d'autres principes propres à fortifier ceux-ci de même qu'à déterminer, à limiter & à changer leurs opé-

rations. Tels sont l'intérêt propre , la crainte & l'affection ; tout ce que je soutiens , c'est que ces derniers principes ne peuvent avoir aucun effet indépendamment des premiers , & que leur influence suppose toujours l'influence antérieure des opinions , dont j'ai fait le dénombrement , on ne doit donc pas à proprement parler , les appeller principes originaires , mais principes secondaires du Gouvernement.

D'abord , l'intérêt propre n'étant autre chose que l'attente d'un avantage particulier , & qui n'est point compris dans ceux que le gouvernement procure à tous. Il est clair que là où l'autorité du Magistrat n'est pas préalablement établie , ou du moins présumée , cette attente ne sauroit avoir lieu , l'espoir de la récompense peut augmenter l'autorité du Magistrat à l'égard de quelques particuliers ; mais ne peut jamais la faire naître à l'égard du public. C'est de leurs amis & des personnes de leur connoissance que les hommes se promettent naturellement des avantages & des bienfaits , & comme dans un Etat ces relations sont extrêmement variées , il seroit impossible que les espérances du

grand nombre s'appuyassent sur la même classe d'hommes : si ces hommes n'avoient d'autres titres à la Magistrature , que celui de bienfaiteurs , il faut absolument que l'opinion les qualifie pour cette dignité par une influence qui lui est propre.

Il en est de même des principes de la crainte & de l'affection. On n'auroit aucune raison de craindre la fureur d'un Tyran , si la crainte étoit l'unique appui de son autorité , en tant qu'homme sa force corporelle se réduit à fort peu de chose ; sa puissance ne peut être fondée que sur l'opinion que nous en avons , ou sur celle que nous présumons qu'en ont les autres. Enfin , quelque loin que puisse aller l'affection des peuples pour un Souverain sage & vertueux , si on ne le supposoit d'avance revêtu d'un caractère public , cette affection ne lui serviroit guères , & l'estime que ses vertus inspirent , n'auroit que des influences très-bornées.

LES PARTIS.

Parmi les grands hommes qui ont illustré leurs noms par des faits mémo-

rables. Le premier rang me paroît appartenir aux Législateurs & aux Fondateurs des Etats ; ce sont eux qui créent les Nations & qui en assurent la durée par de sages Etablissmens ; c'est à eux que la postérité la plus reculée doit le repos, le bonheur & toutes les prérogatives dont elle jouit , mais autant que les Fondateurs des Loix & des Etats sont dignes d'être honorés & respectés, autant les Fondateurs des Sectes & les Chefs des Factions méritent d'être haïs , détestés.

Les Factions produisent des effets directement contraires au but que le Législateur se propose. Elles bouleversent l'Etat , font taire les Loix , suscitent les animosités les plus cruelles parmi les Concitoyens qui se doivent mutuellement du secours & de la protection ; ce qui devoit rendre plus odieux encore les Auteurs des Factions ; c'est la grande difficulté qu'il y a à les extirper lorsqu'une fois elles ont pris racine, on les retrouve encore au bout de plusieurs siècles, & pour l'ordinaire elles ne finissent qu'avec l'Etat où elles se sont glissées, & dont elles sont le germe destructeur ; remarquons encore

que c'est dans les terroirs les plus fertiles que ce germe pousse le plus abondamment. Quoique les Gouvernemens despotiques ne soient pas tout-à-fait exempts de factions, il faut avouer pourtant qu'elles naissent plus facilement & se répandent plus vite dans les pays de liberté, & c'est-là que leurs suites sont les plus funestes, infectant toujours le système de la Législation; elles ruinent d'abord l'efficace des récompenses & des châtimens, de sorte qu'il ne reste plus aucun moyen de les déraciner.

Les factions où les partis sont de deux sortes, il y en a de personnels & de réels, les premiers sont fondés sur l'amitié ou la haine personnelle, les seconds sur une contrariété réelle de sentimens d'intérêts; on sent la justesse de cette division, cependant je conviens que dans l'un & l'autre genre on trouve rarement des factions pures & sans mélange; lorsqu'un Etat se divise on remarque communément dans les différens partis une différence de vues ou de dessein soit réelle, soit apparente, soit de petite, soit de grande importance, & d'un côté il n'y a point de factions si réelles où les inimitiés & les factions

privées ne se mêlent ; mais cela n'empêche pas que nous ne puissions nommer les partis personnels ou réels, d'après le principe qui prédomine, & qui a le plus d'influence.

Les factions personnelles naissent le plus aisément dans les petites Républiques, là, chaque querelle domestique devient une affaire d'Etat ; là, toutes les passions divisent le public, l'amour, la vanité, l'émulation aussi bien que le ressentiment & l'ambition. Sous cette classe on peut ranger les Neri & les Bianchi de Florence, les Fregosi & les Adorni de Gènes, les Colonnese & les Orsini de la Rome moderne.

Rien n'est plus commun que de voir des partis nés d'une différence réelle, continuer lors même que cette différence ne subsiste plus. Les hommes prennent toujours en affection les personnes dont ils embrassent le parti, & en haine celles qui constituent le parti opposé, ces passions se transmettent souvent à la postérité ; le sujet réel qui avoit divisé les deux maisons Italiennes sous le nom des Guelphes & des Gibelins, n'existoit plus depuis long-tems lorsque ces deux factions existèrent encore.

Il n'y a que peu d'années qu'il s'éleva dans l'Empire de Maroco, une guerre civile pour un sujet fort plaisant: c'étoit les Noirs & les Blancs qui se disputoient sur la couleur. Nous nous en mocquons ; mais à bien examiner la chose, les Maures n'auroient ils pas plus de raison de se moquer de nous ? Qu'est-ce, je vous prie, que toutes les guerres de Religion qui se sont allumées dans la partie du monde la plus éclairée ? Je les trouve encore plus absurdes que les guerres civiles de l'Afrique. La différence des couleurs est une différence réelle qui frappe les sens, au lieu que lorsqu'on se dispute sur un article de foi, ou absurde, ou du moins intelligible, la différence ne regarde pas même un sentiment, mais quelques phrases, quelques expressions que d'un côté on accepte, & que de l'autre on rejette sans y rien comprendre ; d'ailleurs je ne vois point, que ni les Blancs ni les Noirs de Maroco, aient prétendu forcer leurs adversaires, par des Loix pénales, à changer de couleur, ou qu'en cas de refus ils les aient menacés de l'inquisition ; mais sommes nous plus les maîtres de changer nos opinions, que le sont

les Maures de changer leur teint ? Non, que produira donc la crainte & la violence dans ces deux cas ? Les uns farderont leur peau, & les autres leurs sentimens.

Les Factions fondées sur la différence des principes, & surtout de principes abstraits, & qui sont de pure spéculation, ne sont pas de fort ancienne date, c'est peut-être là le Phénomène le plus singulier & le plus inexplicable qui se soit jamais présenté aux observateurs du genre humain. Partout où une opposition de principe produit une opposition de conduite, comme cela arrive dans tous les différens politiques. Il y a des raisons valables de se diviser, celui qui place le droit du Gouvernement dans un individu ou dans une famille particulière, ne peut guères s'accorder avec son concitoyen qui attribue ce droit à un autre individu ou à une autre famille, & naturellement chacun souhaite que les choses se passent suivant les notions qu'il s'en est formé ; mais dans les controverses de Religion, où la différence des principes ne produit point des actions contraires, où chacun peut suivre sa propre route sans incommo-

der son voisin, quelle folie ou plutôt quelle fureur peut causer tant de malheureuses & funestes divisions.

Deux personnes qui voyagent sur le grand chemin, l'un tirant vers l'Est, l'autre vers l'Ouest, n'ont pas besoin de se heurter si le chemin est assez large. D'où vient donc que deux hommes qui fondent leurs raisonnemens sur différens principes de Religion, ne peuvent pas faire la même chose, n'y a-t-il pas suffisamment d'espace pour tous les deux, & chacun ne peut-il pas aller son chemin sans troubler l'autre & sans en être troublé; mais telle est la nature de l'esprit humain. Il se prend à tout ce qui peut le flatter; il s'attache à tout ce qui a quelque ressemblance avec lui, environnés de gens qui pensent comme nous, nous nous sentons plus fortifiés dans nos opinions, & par la même raison toute contradiction nous choque & nous met mal à notre aise, de-là vient cette aigreur qui regne dans la plupart des disputes; de-là vient qu'on ne peut souffrir de se voir contrarié, fût-ce dans le sujet le plus spéculatif & le plus indifférent.

LA SUPERSTITION ET LE FANATISME.

C'est une maxime incontestable que de l'abus des meilleurs choses, il en résulte souvent de très mauvaises, entre autres preuves de cette vérité, une des plus fortes est celle que l'on tire des pernicious effets du fanatisme & de la superstition, considérés comme des abus de la vraie religion.

Ces deux espèces de fausses religions quoique également funestes sont cependant d'une nature fort différente & même entièrement opposée.

L'esprit de l'homme est sujet à certaines terreurs, à certaines craintes dont il ne sauroit se rendre raison à lui-même, procédantes soit du mauvais état des affaires publiques, quelquefois d'une humeur sombre & mélancholique, ou bien aussi du concours de toutes ces circonstances.

Dans cette situation, l'ame redoute une infinité de maux chimériques dont elle se croit menacée par des Êtres mal-faisans. Les objets réels manquent-ils à ces terreurs, aussitôt active à son propre préjudice, & s'abandonnant à songeoir,

pour le merveilleux, l'imagination s'en fait d'imaginaires & ne met aucunes bornes à leur pouvoir & à leur méchanceté. Comme ces ennemis sont entièrement invisibles & inconnus, la méthode qu'il faut employer pour se les rendre favorables est également étrange & bizarre, elle consiste en cérémonies, en observances, en mortifications, en présens, en sacrifices, ou en d'autres pratiques absurdes & frivoles; tribus que la sottise & la fourberie exigent de l'aveugle crédulité, beaucoup de faiblesse, de terreur & de mélancholie, jointes à l'ignorance, voila les vraies sources de la superstition.

Mais l'esprit de l'homme est encore sujet, à je ne sçai quelle élévation présumptueuse qui naît des heureux succès, de l'abondance de santé, de la vigueur du fluide nerveux, d'une disposition à la confiance & au courage. Dans cet état de l'ame, l'imagination enflée & remplie d'idées grandes & sublimes, ne trouve rien dans ce monde sublunaire qui puisse la contenter, toutes les choses mortelles & périssables disparaissent à sa vue comme indignes de son attention, tandis que les régions invisibles

du monde, des esprits, lui ouvrent une vaste carrière où elle peut se livrer à son aise à toutes les rêveries & à toutes les chimères qui sont les plus propres à flatter son goût; de là naissent les extases, les ravissements & ces élans prodigieux qui paroissant excéder le pouvoir ordinaire de nos facultés, sont attribués par la confiance & par l'orgueil à l'inspiration immédiate de l'Etre Divin qui est l'objet de sa dévotion.

Il faut peu de temps ensuite au prétendu inspiré pour en venir au point de se croire le premier favori de la Divinité, & quand une fois cette fantaisie a pris racine, ce qui est le comble de l'enthousiasme; dès lors chaque folie est consacrée. La raison & la morale ne sont plus regardées que comme des guides propres à nous égarer. Le fanatique extravagant s'abandonne en aveugle & sans réserve aux émanations de l'esprit divin, & aux inspirations supposées, l'espérance, l'orgueil, la présomption, une imagination échauffée jointe à l'ignorance, ce sont là les vraies sources du fanatisme.

La Philosophie seule est en état de subjuguier toutes ces vaines terreurs,

de la vient que presque toutes les religions sans en excepter les plus fanatiques, conservent un alliage de superstition, & delà vient encore que presque toutes les sectes ont leurs Prêtres, dont le pouvoir est toujours exactement proportionné au plus ou au moins de superstition qui y régne.

Ma seconde réflexion sur ce sujet est que les sectes qui tiennent au fanatisme sont beaucoup plus violentes & furieuses que celles qui tiennent à la superstition; mais elles deviennent aussi en peu de temps bien plus douces & plus modérées. Leur zèle & leur violence éclatent lorsqu'elles sont excités par la nouveauté & enflammées par la contradiction. Les Anabaptistes en Allemagne, les Camaifards en France, les Niveleurs & les autres fanatiques en Angleterre, & les Ligeurs en Ecosse nous en fournissent des preuves sans nombre.

Le fanatisme ayant sa source dans la force des esprits, & dans un caractère présomptueux & hardi, porte naturellement à des résolutions extrêmes, sur tout lorsqu'il parvient à remplir la tête du misérable qui est possédé de l'idée qu'il est illuminé par la grace, & de mépris

mépris pour les Loix communes de la raison, de la morale & de la prudence.

Les progrès de la superstition au contraire sont lents & insensibles.

LA LIBERTÉ ET LE DESPOTISME.

Machiavel étoit sans contredit un génie supérieur, mais ayant borné ses recherches à ces gouvernemens furieux & Tiraniques dont l'histoire ancienne nous a conservé le souvenir ; & à ces petites Principautés d'Italie qui étoient des scènes de désordres, ses raisonnemens sont très fautifs, ceux sur tout qu'il a faits sur les états monarchiques. A peine trouve-t-on dans son Prince une maxime que l'expérience des temps postérieurs n'ait démentie. » Il est impossible, (dit-il) qu'un Prince puisse recevoir un bon conseil, s'il consulte plusieurs personnes, il n'a point les talens nécessaires pour choisir entre leurs différens avis, s'il se livre à un Ministre qui a de la capacité, ce Ministre ne se contentera pas longtemps de son poste. Il ne tiendra qu'à lui de déposséder son maître & de faire passer la couronne dans sa propre famille. « Ce n'est ici qu'un seul

exemple pris dans la foule des erreurs & des faux jugemens où Machiavel n'est tombé que pour avoir vécu trop tôt. Depuis à peu près deux siècles, presque tous les Souverains de l'Europe sont gouvernés par des Ministres, & dans tout ce temps nous ne voyons pas que l'événement ait justifié la maxime de Machiavel. Il étoit même impossible que cela arrivât, Séjan pouvoit former le projet de détroner les Cézars, le Cardinal de Fleury quand il auroit été aussi vicieux que lui n'auroit pourtant jamais conçu l'idée de déplacer les Bourbons à moins qu'il n'eut perdu le bon sens.

Les choses humaines sont sujettes à de si étonnantes révolutions, nous avons tant vu d'événemens contraires aux vues politiques des anciens, que cela suffit pour nous faire présumer qu'il arrivera de nouveaux changemens après nous.

Les anciens ont observé que tous les arts & toutes les sciences sont nées parmi des nations libres. Les Persans & les Egyptiens quoique vivans dans la plus grande aisance, dans l'abondance même & dans le luxe, ne firent que

de foibles efforts pour se procurer ces plaisirs délicats , que durant des guerres continuelles , malgré la pauvreté qui en étoit une suite , & la simplicité de leurs mœurs , les Grecs ont portés à un si haut point de perfection. La Grece devint riche par les conquêtes d'Alexandre , mais ses richesses ne purent empêcher les arts de tomber dans le déclin dès le moment même qu'elle eut perdu sa liberté , & depuis cette époque ils n'ont jamais pû se relever dans ce climat. Le savoir passa à Rome ; le seul état libre qu'il y eût alors dans l'univers , & pendant plus d'un siècle il fructifia dans ce terroir fertile d'une manière qui tient du prodige. La ruine de la liberté romaine entraîna celle des lettres & le monde entier fut enveloppé dans la nuit de la barbarie.

De ces deux expériences , chacune est double dans son genre , chacune nous montre les lettres en décadence dans les gouvernemens despotiques & florissantes dans les gouvernemens populaires. Longin se crut autorisé à conclure de là que les arts & les sciences ne peuvent fleurir que dans les états libres , son sentiment a été répété par des

écrivains distingués de notre nation, soit que ces écrivains ne se soient réglés que sur l'antiquité, soit qu'ils aient été trop prévenus en faveur de notre constitution.

Mais qu'auroient eû à dire ces écrivains si on leur eut proposé l'exemple de Rome moderne & celui de Florence, si on leur avoit montré la première de ces Villes, perfectionnant tous les beaux arts, la sculpture, la peinture, la musique, la poésie, dans un temps où elle languissoit sous la tyrannie des Prêtres; si on leur avoit montré la seconde, faisant les plus grands progrès dans les arts & dans les sciences; précisément dans ce Période fatal à sa liberté, qui l'a soumit au pouvoir usurpé de la maison de Médicis, l'Arioste, le Tasse, Galilée, Raphaël & Michel Ange, n'étoient point nés dans des républiques.

Ce n'est pas à Amsterdam, mais à Anvers que Rubens établit son école. Le centre de la politesse Germanique n'est pas à Hambourg, mais à Drésde.

Mais la France est sans contredit la preuve la plus frappante des progrès que fait le savoir sous les gouvernemens absolus. Quoique ce pays n'ait jamais

joui d'une liberté avouée, on y a porté tous les arts & toutes les sciences aussi loin que par tout ailleurs. Les Anglois excellent peut-être en Philosophie. Les Italiens en Peinture & en Musique. Les Romains en éloquence. Les François sont le seul peuple après les Grecs, qui ait produit tout à la fois des Poètes, des Orateurs, des Historiens, des Peintres, des Architectes, des Sculpteurs & des Musiciens. Leur Théâtre surpasse même le Théâtre Grec qui est infiniment supérieur au Théâtre Anglois. Enfin si nous descendons dans la vie commune, il n'y a point de nation qui ait tant perfectionné cet art, le plus agréable de tous, l'art de la société & de la conversation qu'ils nomment le savoir vivre.

L'élégance du stile & la propriété des expressions ont été fort négligés en Angleterre, nous n'avons point de Dictionnaire, à peine avons nous une Grammaire passable; nous devons notre première bonne prose à un Auteur qui est encore en vie; Sprat, Locke, Temple même connoissoient trop peu les règles pour pouvoir passer pour des écrivains fort élégans. Les ouvrages de

Bacon, de Harington & de Milton, quoique pleins de sens, sont écrits d'un stile dur & pédantesque, nos sçavans se sont trop occupés des grandes disputes de Religion, de Politique, de Philosophie, pour avoir voulu s'abaisser aux minuties Grammaticales & aux subtilités de la Critique.

Notre plus grande gloire consiste dans quelques Essais de Philosophie recommandables pour leur justesse, ces Essais promettent beaucoup, mais ils sont encore bien éloignés de la perfection.

C'est une opinion également reçue que le commerce ne peut fleurir que dans les états libres, & cette opinion paroît fondée sur une expérience, & plus longue & plus étendue que celle qui regarde les arts & les sciences: si nous suivons le commerce dans tous les progrès qu'il a faits à Tyr, à Athènes, à Siracuse, à Carthagène, à Venise, à Florence, à Gênes, à Anvers, en Hollande, en Angleterre, nous le trouverons toujours fixé dans les républiques, Londres, Amsterdam, & Hambourg, les trois Villes les plus commerçantes de la terre sont toutes trois libres & protestantes, c'est-à-dire doublement

libres. Cependant l'ombrage que le commerce de la France nous a donné depuis peu ne semble t-il pas prouver que cette maxime n'est pas plus certaine & plus infaillible que la précédente, & que les sujets d'un monarque absolu peuvent devenir nos rivaux dans le négoce aussi bien que dans les lettres.

Dans une Monarchie civilisée comme le sont les Monarchies Européennes les biens des particuliers sont aussi assurés aux propriétaires qu'ils pourroient l'être dans une république. On n'y est guere exposé à des violences de la part du Souverain, & l'on n'a pas plus de sujet de les craindre que les effets de la foudre, les tremblemens de terre ou d'autres événemens des plus extraordinaires.

Si donc le commerce est sujet à décroître sous les gouvernemens absolus, ce n'est pas selon moi, parce qu'il n'y est pas assez sûr. C'est parce qu'il n'est pas assez honoré, la subordination des états est essentielle au soutien des Monarchies. La naissance, les titres, le rang y doivent marcher avant l'industrie, & les richesses & tant que ces

notions subsistent, les grands négocians feront toujours tentés d'abandonner le commerce pour aspirer aux places propres à les distinguer par les privilèges & par les honneurs qui y sont attachés.

Je crois appercevoir dans les Gouvernemens Monarchiques une source d'amélioration, & dans les Gouvernemens libres une source de détérioration qui avec le temps rapprocheront davantage ces deux sortes de gouvernemens. Dans la France qui est le plus parfait modèle d'une pure Monarchie. Les plus grands abus ne naissent pas du nombre des impôts ni de leur grandeur. Ces deux articles ne sont point si excessifs; si on les compare à ce qui se pratique à cet égard dans les Contrées libres; ces abus résultent uniquement de la Méthode dont on se sert pour lever les impôts, Méthode coureuse, inégale, arbitraire, qui décourage les pauvres, les payfans, & sur tout les fermiers, qui arrête l'industrie, qui fait de l'agriculture une occupation de mendiens & d'esclaves,

La source de corruption observable dans les états libres consiste dans l'usage de contracter des dettes, & d'hi-

potéquer les revenus de la maison. Par là, les taxes deviendront un jour tout à fait insupportables, & toute la propriété de l'état passera entre les mains des particuliers.

LE CARACTERE DES NATIONS.

Les hommes pour l'ordinaire sont extrêmes dans les Jugemens qu'ils portent sur le caractère des Nations, & ils étendent leurs principes à tous les individus dont ces Nations sont composées sans admettre aucune exception. A les entendre, cette Contrée ne produit que des ignorans, cette autre que des lâches, une troisième que des fripons : si les personnes raisonnables condamnent cette façon de penser, ce n'est pas qu'elles ne conviennent que certaines qualités soient plus affectées à une Nation qu'aux autres. On trouve assurément plus de probité chez le commun peuple, en Suisse qu'en Irlande. L'idée de François comporte plus d'esprit & de belle humeur que celle d'Espagnol, quoique Cervantes fut né en Espagne, les Anglois passent en général pour être plus sçavans que les

Danois, quoique Tiché-Brahé ait été natif de Dannemarck.

Il y a deux manières d'expliquer l'origine du caractère national, par des causes Morales & par des causes Phisiques. J'appelle cause Morale tout ce qui peut operer sur l'esprit en qualité de motif & le façonner à certaines habitudes comme font la nature du gouvernement, les révolutions qu'il a subies, l'abondance ou la disette qui régné parmi le gros de la Nation, la figure qu'elle fait vis-à-vis de ses voisins & ainsi de suite. Par cause Phisique j'entens l'air qu'on respire, le climat qu'on habite, en un mot tout ce qu'on suppose influer sur le tempérament.

L'incertitude de la vie rend l'officier prodigue, généreux & brave, le désœuvrement où il vit dans le camp ou dans les garnisons, & les grandes compagnies qu'il voit le portent au plaisir & à la galanterie. Dans le frequent changement de société, il prend des manieres aisées & acquiert une certaine franchise; N'étant employé que contre des ennemis publics, il est sincère, honnête, sans intrigues. Enfin comme

il travaille plus du corps que de l'esprit il ne réfléchit guères , & les connoissances ne sont pas son fait.

Il y a du vrai dans le proverbe qui dit que le Clergé de toutes les Religions se ressemble. Quoique le caractère de la profession ne domine pas toujours sur le caractère personnel , cela arrive pourtant plus souvent. On observe en Chimie que les esprits extraits de toutes sortes de corps sont les mêmes lorsqu'ils sont sublimés à un certain point. C'est ainsi que ces hommes qui s'élevent au dessus de l'humanité acquièrent un caractère uniforme qui leur appartient en propre , & qui généralement parlant ne me paroît pas être un des plus aimables. Il est presque en tout l'opposite du caractère des soldats comme la vie ecclésiastique est opposée à la vie militaire.

Quand aux causes phisiques je doute absolument de leur influence , & je ne pense pas que l'air ni la nourriture , ni le climat puisse décider du tempérament & du caractère. J'avoue que la probabilité ne paroît pas d'abord être de mon côté , car enfin nous voyons que ces circonstances influent sur les

autres animaux & que ceux mêmes qui peuvent vivre en toutes sortes de climats, ne parviennent pas également par tout à leur perfection.

L'Angleterre est renommée pour le courage de ses dogues & de ces cocqs de combat, la Flandre pour les gros chevaux, l'Espagne pour les chevaux légers & vigoureux. Toutes ces races dégénèrent, lorsqu'on les transpose & perdent les qualités qu'elles tenoient dans leur climat natal, l'homme seul seroit-il excepté de la loi commune.

Comme il y a peu de questions plus curieuses que celle-ci, ni qui influent d'avantage dans les recherches qui ont la vie humaine pour objet, il y en a peu aussi qui demandent un examen plus sérieux.

L'esprit humain est extrêmement porté à l'imitation, il n'est pas possible aux hommes de se voir souvent sans contracter une ressemblance de mœurs, & sans se communiquer leurs vices aussi bien que leurs vertus.

Le caractère national a pour l'ordinaire les mêmes bornes que l'état, en traversant une rivière, en passant une montagne on trouve avec un nouveau

gouvernement de nouvelles mœurs , les Languedociens & les Gascons , sont les peuples de France dont la vivacité est la plus gaye & la plus saillante , il n'y a que les pyrennées entre eux & les graves Espagnols , comment conçoit-on que les qualités de l'air changent si exactement avec les limites d'un empire ? Les batailles , les traités , les mariages qui régulent souvent , les limites décideroient-ils du climat & de l'atmosphère.

Lorsque deux nations habitant la même contrée ne se mêlent point , soit par principe de religion , soit à cause de la différence des langues , chacune conserve durant plusieurs siècles , ses mœurs propres qui sont souvent opposées à celles de leurs compatriotes , les Turcs sont intègres , courageux & graves , la légèreté , la duplicité & la poltronnie sont le caractère des Grecs modernes.

Les talens & l'industrie des anciens Grecs , qu'ont-ils de commun avec la stupidité & la nonchalance des peuples qui aujourd'hui habitent la Grèce ? La candeur , la bravoure , l'amour de la liberté caractérisoient les Romains

des hommes faux , lâches & formés pour l'esclavage en ont pris la place. Les Espagnols d'autre fois étoient des esprits inquiets , turbulens & si passionnés pour le métier de la guerre , que lorsqu'ils furent privés de leurs armes par les Romains , plusieurs d'entre eux se tuèrent de désespoir , aujourd'hui ce ne sont pas de grands guerriers , & il n'y a que trente ans qu'il eût fallut autant de peines pour les armer qu'il en falloit alors pour les déarmer. Tous les Bataves étoient Soldats de fortune aux gages de Rome, leurs descendants payent des troupes étrangères pour se battre en leur place , & en font le même usage que les Romains avoient fait de leurs ancêtres. On ne sauroit nier que l'on ne trouve quelques traits de la nation Françoisé dans le caractère Gaulois tracé par César , cependant quelle différence à d'autres égards , d'un côté l'on voit la civilité , les sciences & les arts dans leur plus haut période , de l'autre ce n'est qu'ignorance barbarie & grossièreté , je n'appuyerais point sur la comparaison du peuple Britannique d'aujourd'hui avec celui qui vivoit avant que les Romains eussent fait la con-

quête de notre Isle. Voici quelque chose de plus récent , il n'y a que peu de siècles que nous étions les plus superstitieux de tous les hommes dans les siècles passés , nous fûmes des fanatiques furieux , aujourd'hui nous sommes la nation du monde la plus froide & la plus indifférente, pour tout ce qui concerne la religion.

Comme presque tous les conquérans ont porté leurs armes victorieuses du septentrion , au midi on a cru que les peuples du Nord étoient les plus courageux & les plus féroces. On auroit mieux raisonné en concluant que c'est presque toujours la pauvreté & l'indigence qui fait des conquêtes sur le luxe & la richesse , les Sarrazins quittant les deserts de l'Arabie , & tirant vers le Nord , inondèrent les Provinces les plus fertiles de l'Empire Romain : à moitié chemin ils rencontrèrent les Turcs , qui venant des déserts de la Tartarie , alloient vers le Sud.

Un illustre Ecrivain a remarqué que tous les animaux courageux sont carnassiers , d'où il conclut que les Anglois dont la nourriture est forte & succulente doivent surpasser de beaucoup en

courage , ces autres nations chez qui le peuple commun meurt presque de faim , cependant cela n'empêche pas que les Suédois ne soient braves , & d'aussi bons Soldats qu'il y en ait jamais.

Le seul fait auquel il semble qu'on puisse se fier par rapport à l'influence du climat , c'est que les peuples du Nord sont passionnés pour les liqueurs fortes pendant que ceux du Sud s'adonnent à l'amour & aux femmes , l'explication physique qu'on en donne , est assez plausible , d'un côté , le vin & les liqueurs distillées rechauffent le sang & munissent le corps contre le froid , & les intempéries de l'air , d'un autre côté dans les pays plus exposés au soleil , le sang s'enflâme , & le penchant qui entraîne un sexe vers l'autre , monte à un plus haut degré.

La jalousie n'est pas non plus une marque , bien claire d'une complexion amoureuse , il n'y eut autre fois aucun peuple de la terre plus jaloux que les Moscovites. Leurs mœurs n'ont changé à cet égard , que depuis qu'ils connoissent les autres nations de l'Europe , & encore en voit-on des traces.

Mais quand il feroit vrai que la na-

ture eût mis ces deux passions l'une dans le Nord, l'autre dans le Sud. Il ne s'ensuivroit autre chose, si ce n'est que le climat peut agir sur les organes du corps les plus grossiers & les plus matérielles, ces organes subtiles qui gouvernent l'esprit, & l'entendement demeureroient toujours soustraits à son empire, cela seroit très conforme à l'analogie que la nature observe dans ses productions, les races des animaux cultivées avec soin ne dégénèrent pas : les chevaux, surtout décèlent dans leurs figures, leur vivacité, leur legereté, la race dont ils sont issus, mais souvent un sot engendre un Philosophe, & un faquin doit sa naissance à un homme d'honneur.

LA POLIGAMIE ET LE DIVORCE.

Le mariage étant un contract qui suppose un consentement réciproque, & ayant pour but la propagation de l'espèce, il est clair que les conditions du mariage peuvent varier comme dans tous les autres contracts, où le consentement est requis pourvu qu'il n'y

entre rien de contraire au but de son institution.

Tout homme qui s'associe à une femme est liée par la teneur de son contract, lorsqu'il lui naît des enfans, les loix de la nature & de l'humanité l'obligent de pourvoir à leur subsistance & à leur éducation, quand il a rempli ces deux devoirs, il a satisfait à tout ce que la justice exigeoit de lui, & il est irréprochable.

Nous voyons que les conditions de cet important engagement varient en divers tems & en divers lieux, selon la variété des circonstances & des avantages que les loix y ont attachés. Au Tonquin, c'est la coutume des Marelots de se marier pour la saison dans les ports où leurs vaisseaux ont relâché, & quelque précaire que puisse paroître cet engagement, ils sont dit-on assurés de la fidélité de ces épouses passageres aussi bien que de la bonne administration de leurs affaires économiques.

La république d'Athènes ayant perdu par la guerre & par la peste, un grand nombre de ses Citoyens pour réparer cette perte au plutôt possible, donna la permission générale d'épou-

fer deux femmes. Le Poète Euripide eut le malheur d'être associé à deux démons incarnés, dont les jalousies & les querelles le tourmenterent à un tel point que dans la fuite, il devint l'ennemi le plus déclaré du sexe, & c'est le seul écrivain dramatique peut être le seul Poète qui ait eû une aversion aussi générale pour les femmes.

Dans cet agréable Roman appelé l'Histoire des Severambes, où l'on suppose un grand nombre d'hommes & un petit nombre de femmes qui font naufrages sur une côte, voici comment le Chef de la troupe termine les querelles, & comment il régle les mariages après avoir pris pour lui une femme aimable, il range ses Officiers deux à deux, & en assigne une pour chaque paire. Enfin il donne toujours à cinq hommes du premier rang, une femme en commun, le plus fameux Législateur eut il pû prendre un plus sage parti.

Les anciens Bretons se marioient d'une façon bien singulière, & dont il n'y a point d'exemple chez les autres peuples. Une dizaine ou une douzaine d'hommes formoient une société en-

tre eux, ce qui peut être dans ces tems barbares étoit nécessaire pour leur sûreté, pour resserrer d'autant plus ce lien, ils prenoient un grand nombre de femmes en commun, les enfans qui naissoient étoient censés, leur appartenir à tous, & entretenus aux dépens de la communauté.

La nature en Souverain Législateur a dicté elle-même les loix qui régulent les mariages des créatures qui sont au-dessous de l'homme, & a diversifié ces loix suivant les différentes circonstances où ces êtres sont placés, partout où elle fournit à l'animal nouveau né, une nourriture aisée & des armes pour se défendre, le mariage se termine d'abord après l'accouplement, & le soin des petits ne regarde que la femelle, si la nourriture est moins facile à acquérir, le mariage dure pendant une saison jusqu'à ce que les jeunes puissent se pourvoir eux-mêmes. Dès lors l'union cesse, & chacun des deux animaux a la liberté de former de nouveaux engagements pour la saison prochaine : la nature n'a pas si exactement réglé les articles de nos contrats de mariage, nous ayant doués de rai-

son, elle a laissé à notre prudence, le soin de les ajuster à nos diverses situations, & comme chaque individu en particulier n'a pas toujours assez de cette prudence, les loix municipales y suppléent, & en resserrant la liberté naturelle, ces loix assujettissent en même temps l'intérêt particulier à l'intérêt public.

Ceux qui plaident pour la polygamie, nous diront qu'elle est le seul remède efficace contre les fureurs & les désordres de l'amour, le seul moyen de délivrer les hommes de cet esclavage, où les a réduits la violence de leur passion pour le sexe. Par là nous reprenons le droit de souveraineté que nous avons perdu, nous rassurons notre appétit sans préjudicier à l'empire que la raison doit exercer sur notre esprit, ni par conséquent à l'autorité que nous devons exercer dans nos familles. L'homme est un Monarque foible qui ne peut se soutenir contre les manèges, & les intrigues de ses sujets, qu'en mettant les diverses factions aux prises, les uns avec les autres, il ne peut se rendre absolu qu'en excitant des jalousies entre les femmes, *divise & règne*

est une maxime universelle ; les Européens , en manquant de la pratiquer ont subi un esclavage plus dur & plus ignominieux que n'est celui des Turcs & des Persans sujets à la vérité d'un souverain éloigné d'eux , mais maîtres à leur tour dans leur domestique où ils gouvernent avec un pouvoir illimité , quelle ne seroit pas la surprise d'un honnête Musulman sortant de son serail où tout tremble devant lui de voir Silvie dans sa chambre de parade adorée de toute la belle jeunesse & de tous les petits Maîtres de la Ville , il la prendroit assurément pour une Reine Puissante & despotique entourée de sa garde , servie par ses esclaves & par ses eunuques.

Mais d'un autre côté l'on peut prétendre avec plus de raison , que ce despotisme des hommes est une véritable usurpation destructrice de cette proximité , pour ne pas dire égalité de rang que la nature a réglée entre les sexes , elle a ordonné que nous fussions les amans, les amis & les protecteurs des femmes ; voudrions-nous renoncer à des noms si chéris , & les échanger con-

tre les noms barbares de Maître & de Tiran ?

Comment gagneroit-on à des procédés inhumains , est-ce comme amant ou comme mari ? l'amant est anéanti lorsque les femmes ne peuvent pas disposer d'elles-mêmes , lorsqu'on les vend & les achette comme du bétail , personne ne se soucie de leur faire la cour , & la vie humaine y perd une de ses scènes les plus agréables : le mari gagne tout aussi peu , lorsqu'il a trouvé le beau secret de bannir de l'amour tout ce qu'il a de piquant , & de n'y laisser que la jalousie , il n'y a point de roses sans épines , mais celui qui extirpe les roses pour ne conserver que les épines doit avoir absorbé le bon sens.

Je ne voudrois pas faire l'éloge des mœurs Européennes dans les termes de Mehemet Effendi dernier Ambassadeur Turc en France : nous sommes bien fots nous autres Turcs , disoit-il , en comparaison des Chrétiens , nous nous causons du trouble & des dépenses pour former des sérails dans nos maisons , vous vous dispensez de cette peine là

& vous trouvez chacun votre sérail dans les maisons de vos amis. La vertu reconnüe de nos Angloises, nous met à couvert de ce reproche, & ce Turc lui-même s'il avoit voyagé parmi nous, eût été obligé de convenir que notre commerce libre avec le beau sexe, contribue plus que toute autre chose à embellir, à animer nos sociétés.

Mais si les mœurs asiatiques sont funestes à l'amour, elle ne le sont pas moins à l'amitié, la jalousie détruit toute amitié & même toute familiarité, personne n'ose introduire son ami dans sa maison, ni l'admettre à sa table de peur d'amener un galant à sa femme, de là vient que les familles vivent dans un état de séparation qui les fait ressembler à autant de Royaumes différents.

L'Espagnol est jaloux de la pensée même de ceux qui approchent de sa femme, il craint d'être deshonoré par leur imagination, témoin l'histoire suivante qui vient de fort bon lieu. La mere du dernier Roi d'Espagne étant sur la route de Madrid, passa par une petite Ville Espagnole renommée par ses Manufactures

Manufactures de gands & de bas, les honnêtes Magistrats de cette place pensoient ne pouvoir mieux marquer leur joie, & solemniser la réception de leur nouvelle Reine, qu'en lui présentant un échantillon des marchandises qui seules rendoient leur Ville fameuse, le Major-Dôme qui conduisoit la Reine, reçut les gands fort gracieusement, mais lorsque les bas furent présentés, il les jettâ avec beaucoup d'indignation, taxa les Magistrats d'indécence, & leur fit une sévère reprimande; sachez dit-il que les Reines d'Espagne n'ont point de jambes; la jeune Reine qui dans ce temps là n'entendoit guères la langue, & que l'on avoit souvent effrayée par des histoires relatives à la jalousie, espagnolle s'imagina qu'on alloit lui couper les jambes, elle jettâ les haut cris. Que l'on me ramène en Allemagne, disoit-elle, je ne pourrai jamais souffrir cette opération, on eût bien de la peine à l'appaiser, cet événement fut raconté à Philippe IV, & l'on assure que c'est la seule fois qu'on l'ait vu rire de bon cœur.

Voici comment raisonnent ceux qui sont pour le divorce, combien de fois n'arrive-t'il pas que le dégoût & l'aversion naissent du sein des maria-

ges, l'événement le plus ordinaire peut les exciter, souvent les humeurs sont incompatibles, & lorsqu'on en est venu aux offenses, le tems au lieu de fermer la playe, ne fait que la rendre incurable & l'entretient par des querelles & des reproches éternels, séparons deux cœurs qui ne sont pas faits pour s'aimer, peut être l'un & l'autre trouveront-ils mieux ailleurs, leur compte au moins est-ce le comble de la cruauté, de maintenir par force une union que l'amour avoit d'abord formé, mais que la haine dissout.

La permission du divorce, non-seulement est un remède contre les animosités & les querelles domestiques, mais encore un excellent préservatif qui les empêche de naître, & l'unique moyen d'entretenir l'amour qui a commencé l'union. Le cœur humain aime la liberté, l'idée de la contrainte répugne, déjà le choix qu'il auroit fait de lui-même, il ne se le laisse pas extorquer dès qu'on use de violence, l'inclination s'évanouit, & le desir se change en aversion, si l'intérêt public ne nous permet pas de nous accorder la Polygamie, au moins ne nous ôtez pas une liberté qui nous est si nécessaire,

envain vous me dites que j'étois libre de choisir la personne avec laquelle je voulois passer ma vie , il est vrai que je pouvois choisir ma prison , triste consolation ! en est-elle moins prison pour cela.

Tels sont les argumens qui militent pour le divorce , mais il y a contre eux trois objections qui me paroissent sans réplique ?

Lorsque les parens se séparent , que deviendront les enfans , faudrat-il les abandonner aux soins d'une belle mere , & aulieu de tendresses maternelles leur faire essuyer toute la dureté d'une étrangère , toute la haine d'une ennemie ?

Si l'amitié des époux est solide & sincère , elle ne peut qu'y gagner , & si elle est incertaine & chancelante , c'est le meilleur moyen de la fixer , il ne faut qu'une prudence médiocre pour oublier , je ne sçai combien de querelles & de dégouts frivoles , lorsque l'on se voit obligé de passer la vie ensemble , aulieu qu'on les pousseroit aux dernières extrémités , & qu'il en naîtroit des haines mortelles si l'on étoit libre de se séparer.

Fin de la troisieme Partie.

O ij



PENSÉES
CRITIQUES
ET LITTÉRAIRES.

QUATRIÈME PARTIE.
L'ÉTUDE DE L'HISTOIRE.

crois



L'ÉTUDE de l'histoire est le genre d'occupation que je  dois recommander avec le plus de soin, aux Dames qui liront cet ouvrage. elle est la plus convenable à leur sexe & à leur éducation infiniment plus instructive que ne le sont tous ces livres frivoles

qui servent d'ordinaire à leur amusement, & plus agréables en même tems que tous ces ouvrages sérieux qu'on ne manque guere de trouver dans leurs Cabinets.

Parmi plusieurs vérités importantes qu'elles pourroient puiser dans cette étude, il en est deux surtout qui contribueroient peut-être à leur repos & à leur tranquillité, la premiere c'est que notre sexe ainsi que le leur est très éloigné de ce degré de perfection qu'elles font si portées à lui supposer, la seconde que l'amour n'est pas la seule passion qui nous domine qu'au contraire l'avarice, l'ambition, la vanité & mille autres passions, prennent souvent le dessus dans notre cœur.

Je ne sçais si c'est aux fausses idées dont le beaux sexe est imbu à ces deux égards qu'il faut attribuer son penchant pour les contes & pour les fictions, mais j'avoüe que je ne sçauois lui voir sans chagrin, un goût si décidé pour le faux, & une aversion si forte pour la réalité.

On m'objectera peut-être que le beau sexe n'a point pour l'histoire, l'aversion dont je l'accuse, pourvu que

ce soit quelque histoire secrète qui contienne des aventures remarquables & propres à piquer sa curiosité, mais comme je ne trouve point que la vérité qui est le fondement de l'histoire, soit en aucune façon respectée dans ces anecdotes, je ne vois point non plus que la passion pour cette étude puisse être prouvée par le goût que l'on a pour les sortes d'ouvrages. Quoiqu'il en soit, je ne conçois pas pourquoi cette même curiosité qui porte les Dames à s'instruire des aventures de leurs Contemporains, ne pourroit pas étant mieux dirigée s'étendre aux personnes qui vivoient dans les siècles passés, qu'il importe à Cléore que Fulvie ait ou n'ait pas un commerce secret avec Philandre, ne s'amuseroit-elle pas autant en apprenant ce que quelques Historiens nous font entendre d'une amourette clandestine entre César & la sœur de Caton, & comment ~~qu~~ elle fit passer pour fils de son mari Marcus Brutus, qui en effet étoit fils de son amant? Ne trouveroit-on pas dans les amours de Messaline & dans ceux de Julie, des sujets de conversation

aussi intéressants que dans les plus célèbres intrigues que la Ville puisse fournir. *

Les avantages que l'on recueille de l'histoire , me semblent se réduire à trois chefs, elle charme l'esprit , elle perfectionne le jugement , elle nourrit la vertu.

Y a-t il en effet rien de plus amusant pour l'esprit , que de se transporter dans les siècles les plus reculés , afin d'y contempler la société humaine dans son enfance , faisant de foibles essais de ses forces & s'élevant avec lenteur aux arts & aux sciences , de voir la politique , la conversation & tout ce qui contribue à l'ornement & à la douceur de la vie , se raffiner par degrés & tendre à la perfection ; d'observer la naissance , les progrès , la décadence & la chute des plus florissans Empires , les vertus qui les ont agran-

(*) Je ne vois pas ce que les Dames gaigneroient à préférer la lecture des intrigues de Julie & des débordemens de Messaline à celle de l'honnête & intéressante Clarice & du vertueux Grandisson ; il me seroit facile de citer autant de traits scandaleux tirés dans l'histoire , que de leçons de sagesse prises

dis, & les vices qui les ont conduits à leur période fatal, de voir en un mot tous les hommes qui ont vécu depuis l'origine des tems, passer sous nos yeux revetus de leurs couleurs naturelles, & dépouillés de ce fard & de ces déguisemens qui pendant leur vie, mettoient en défaut le jugement & la pénétration des meilleurs Observateurs, où trouver ailleurs un spectacle aussi magnifique, aussi varié & aussi intéres-

dans des romans, mais je réserve cette discussion morale pour un ouvrage plus étendu, je dirai seulement que la lecture la plus utile pour les femmes comme pour les hommes, est celle qui leur élève l'ame, & leur inspire le plus d'attrait pour la vertu, ce que ne feront certainement pas les histoires de Phriné, de Marotte, de Frédégonde, d'Anne de Boulen &c. Ce que dit M. Hume est contraire à la Philosophie même, voyez ce qu'il dit de l'influence du rapport de contiguïté dans ses essais sur l'entendement humain. Essais 3. & 5. & demandés lui si le combat d'Actium l'intéresse autant que celui de la baye de Quiberon, & la prise de Jérusalem autant que celle de Quebec ? S'il n'a voulu que plaïanter, je crains qu'il n'ait pas réussi.

fant, où trouver un plaisir sensible ou un plaisir d'imagination comparable à celui-ci ? Lui préférons nous ? jugeons nous plus digne de l'homme, ces amusemens frivoles qui consomment une partie si considérable de son temps, qu'elle ne doit pas être la perversité du goût d'un homme capable, d'un aussi mauvais choix.

Les Poètes sçavent peindre la vertu des couleurs les plus agréables, mais comme pour l'ordinaire, ils ne parlent qu'aux passions, ils deviennent souvent les Avocats du vice. Les Philosophes mêmes sont sujets à s'embarrasser dans la subtilité de leurs spéculations, & nous avons vû quelques uns s'égarer au point de nier toute moralité. Mais voici une remarque bien digne de l'attention d'un Lecteur judicieux, c'est que les Historiens ont été presque tous amis de la vertu, ~~et~~ & l'ont toujours représentée sous ses véritables traits, lors même qu'ils se sont trompés dans leurs jugemens, à l'égard des personnes particulières, Machiavel lui-même paroît en avoir de vrais sentimens dans son

histoire de Florence , ce n'est que parlant en Politique & dans des raisonnemens généraux qu'il considère l'empoisonnement , l'assassinat & le parjure comme des actions que le pouvoir souverain rend légitimes. Mais voyez-le dans les narrations particulieres où il parle en Historien : il y montre une si vive indignation contre le vice , & un zèle si ardent pour la vertu , qu'on ne peut s'empêcher de lui appliquer le passage d'Horace , on a beau chasser la nature , elle revient toujours. *

DE LA TRAGÉDIE..

Il semble d'abord qu'il soit impossible de rendre raison du plaisir que goûtent les spectateurs d'une belle Tragédie : ce plaisir naît de passions qui , en elles-mêmes , sont désagréables , de la tristesse , de l'angoisse , de la terreur : plus nous sommes touchés , plus nous sommes émus ; plus le spectacle nous enchante ; & aussitôt que ces passions cessent de nous agiter , la pièce est finie. Dans le genre tragique , on ne

(*) *Naturam expellas furca tamen usque redibit.*

souffre tout au plus qu'une scene ou ré-
gne la joie pure ; encore faut-il que ce
soit la dernière : s'il y en a d'autres qui
offrent une foible lueur de plaisir ; elles
ne sont là que pour augmenter la dou-
leur par voie de contraste. Le Poëte
emploie tout son art à exciter & à
entretenir dans nos esprits l'indignation
& la pitié , la colère & la terreur : plus
il fait nous affliger , plus nous sommes
contens , & nous le sommes au plus haut
point , lorsque par des larmes , des cris ,
& des sanglots , nous pouvons soulager
nos cœurs opprimés de compassion &
d'attendrissement.

Un Phénomene aussi singulier n'a
point échappé à ce petit nombre de
critiques qui ont eu quelque teinture de
Philosophie ; ils ont taché d'en décou-
vrir les causes & de les expliquer.

L'Abbé *Dubos* , dans ses réflexions
sur la Poësie & la Peinture , pose pour
base que rien n'est plus désagréable à
l'esprit , que cette langueur , ce désœu-
rement , cette indifférence où il tombe ,
lorsqu'il est vuide de passions. Pour for-
tir d'un état qui lui pèse si fort , il a
recours à tout ce qu'il croit pouvoir
l'amuser ou le distraire , au travail ; au

jeu , aux spectacles les plus sanglans , comme sont , par exemple , les exécutions , pourvu qu'en lui donnant des passions , ils puissent détourner son attention de lui-même ; & il ne lui importe quelles passions , qu'elles soient désagréables, tristes, mélancholiques, déréglées ; il les préfère toujours à cette langueur insipide qui naît du repos & de la tranquillité.

On ne sauroit nier qu'il n'y ait bien des choses satisfaisantes dans cette explication. Dans une salle où il y a plusieurs tables de joueurs , la compagnie s'attroupe au tour de celle où l'on joue le plus gros jeu , quand même on y joueroit avec moins d'intelligence qu'aux autres , c'est qu'on y voit , ou que du moins on s'imagine d'y voir des passions proportionnées à la grandeur du gain ou de la perte : & l'intérêt que l'on y prend , faisant en quelque manière ressentir le contre coup de ces passions , sert à nous amuser pendant quelques momens : le temps passe plus vite , & nous nous trouvons soulagés de l'ennui qui nous accable dans la solitude.

Les menteurs de profession outrent tout , les événemens sinistres aussi bien

que les événemens heureux : toutes sortes de périls, de souffrance, de misère, de maladie, de mort, d'assassinat, de cruauté, de même que la joie, la beauté, la bonne humeur, la magnificence, tout cela dis-je, grossit dans leurs récits & devient en passant par leur bouche, plus important qu'il n'étoit en effet. Par ce secret quelque absurde qu'il soit, ils brillent dans les cercles; ils fixent l'attention des assistans; le merveilleux dont ils brodent leurs contes, attache ceux qui les écoutent, en communiquent à leurs ames les passions ou les mouvemens qu'il est en droit de produire.

Cette solution est donc très-ingénieuse : cependant elle laisse quelque chose à désirer : on ne peut l'appliquer dans toute son étendue au sujet que nous traitons : voici en quoi consiste la difficulté. Les malheurs dont la représentation nous charme dans la Tragédie, s'ils arrivoient en effet sous nos yeux, nous causeroient une affliction vraie & très-sensible. Cependant c'est alors qu'ils sembleroient devoir être le remède le plus efficace contre l'indolence & la langueur. Il paroît que M. de Fontenelle a senti cette difficulté; il

s'y prend d'une autre façon pour expliquer ce Phénomène ou du moins il ajoute à la Théorie de l'Abbé Dubos ce qu'il croit nécessaire pour la perfectionner.

» Le plaisir & la douleur, dit-il, qui
» sont deux sentimens si différens, ne
» different pas beaucoup dans leur cause. Il paroît par l'exemple, du chatouil-
» lement, que le mouvement du plaisir
» poussé un peu trop loin, devient
» douleur, & que le mouvement de
» la douleur un peu modéré, devient
» plaisir. Delà vient encore qu'il y a
» une tristesse douce & agréable, c'est
» une douleur affoiblie & diminuée. Le
» cœur aime naturellement à être remué,
» ainsi les objets tristes lui conviennent,
» & même les objets douloureux, pourvu que quelque chose les
» adoucisse. Il est certain qu'au Théâtre,
» la représentation fait presque
» l'effet de la réalité : mais enfin elle ne
» le fait pas entièrement : quelqu'entraî-
» né que l'on soit par la force du spectacle,
» quelque empire que l'imagination & les sens prennent sur la raison,
» il reste toujours au fond de l'esprit,
» je ne fais quelle idée de la fausseté de

» ce qu'on voit. Cette idée quoique foible
 » & enveloppée suffit pour diminuer la
 » douleur de voir souffrir quelqu'un
 » que l'on aime, & pour réduire cette
 » douleur au degré où elle commence
 » à se changer en plaisir. On pleure les
 » malheurs d'un héros à qui l'on s'est
 » affectionné, & dans le même moment
 » on s'en console, parce qu'on fait que
 » c'est une fiction ; & c'est justement de
 » ce mélange de sentimens que se com-
 » pose une douleur agréable & des lar-
 » mes qui font plaisir. De plus comme
 » cette affliction qui est causée par l'im-
 » pression des objets sensibles & exté-
 » rieurs, est plus forte que la consola-
 » tion qui ne part que d'une réflexion
 » intérieure, ce sont les effets & les
 » marques de la douleur qui doivent
 » dominer dans ce composé. *

* Cette réflexion ne paroîtra pas aussi satisfai-
 sante à tout le monde, qu'à M. Hume. Le sen-
 timent qu'éprouvent les enfans lorsqu'ils écou-
 tent avec avidité, des contes qui les effrayent &
 qu'ils croient très-vrais, est le même que celui
 que nous éprouvons dans la Tragédie. Dans l'un
 & dans l'autre il faut chercher la source de ce
 Phénomène dans l'imagination, qui court au

Cette solution paroît juste & convaincante; & avec tout cela il lui manque peut-être encore quelque chose pour épuiser le Phénomène. Les passions que l'éloquence excite, tout comme celles qui naissent de la peinture & de la représentation Théâtrale, ont un agrément infini : les Epilogues de Ciceron sur tout, font les délices de tout lecteur qui a du goût & de l'intelligence, il y en a qu'on ne lira gueres sans se sentir ému jusqu'au fond du cœur : le succès de cet Orateur dans cette partie de ses harrangues fait assurément son principal mérite : jamais les juges ou ceux qui composoient son auditoire ne goûtoient plus de plaisir que lorsque les larmes couloient de tous les yeux : & jamais l'Orateur n'étoit plus applaudi que lorsqu'il les faisoit couler. La description pathétique du massacre des Ca-

devant de tout ce qui peut fournir des alimens à son activité & de tout ce qui peut l'exercer. Elle aime à s'appesantir sur les objets qui la piquent. Ceux qu'elle se feint sont toujours plus attrayants pour elle, que ceux qui frappent nos yeux. La réalité ne lui laisseroit plus la faculté de se former de nouvelles images.

pitaines de Sicile , ordonné par Verrés , est un chef-d'œuvre dans ce genre ; mais personne penseroit-il qu'il eut pris plaisir à assister à une scène aussi horrible ? cependant on ne sauroit dire que la tristesse soit ici adoucie par la fiction : tous les Auditeurs étoient convaincus de l'exacte vérité de l'événement , avec toutes les circonstances. Qu'est - ce donc qui tire ici , pour ainsi parler , le plaisir du sein même de la douleur ? & quel plaisir ? un plaisir qui conserve tous les traits & tous les symptômes de la plus profonde affliction.

Je répons que cet effet qui paroît si extraordinaire , est dû à l'éloquence même qui peint , avec tant de vérité , cette scène d'horreur : Le génie qui fait animer un pareil tableau , l'art qui rassemble tous les traits touchans , le jugement qui les met chacun à sa place , l'exercice , dis je , de tous ces sublimes talens , joint à la force de l'expression , & à la cadence harmonieuse des nombres oratoire , voila ce qui charme les auditeurs , & les pénètre des sentimens les plus délicieux : non-seulement les passions tristes sont effacées & détruites par des passions contraires ; elles de-

viennent elles-mêmes agréables & concourent à grossir, pour ainsi-dire, la masse du plaisir que l'éloquence fait naître. La même énergie déployée dans un sujet qui n'intéresse point, ne plairoit pas la moitié autant, ou plutôt paroîtroit ridicule; notre ame demeurant dans le calme de l'indifférence, ne trouveroit plus de goût aux beautés de ces images & de ces expressions qui soutenues de quelque passion, nous procurent un plaisir si exquis. Le sentiment du beau donne une nouvelle direction aux mouvemens impétueux de la tristesse, de la pitié & de la colere: il s'empare de toute la capacité de l'ame, il domine sur toutes les émotions, il les convertit en sa propre nature, ou du moins leur en donne une teinte assez forte pour changer entierement la leur. L'ame étant tout à la fois agitée par la passion & transportée par l'éloquence, ces deux impressions se confondent en une qui est délicieuse.

Le même principe a lieu dans la Tragédie: à quoi nous pouvons ajouter que la Tragédie est une imitation & que toute imitation plaît par elle-même. Cela contribue sans doute à ôter aux

passions ce qu'elles ont de tristesse, en sorte que sur le tout, il ne reste qu'un sentiment uniforme, une jouissance agréable. Les objets les plus tristes, & les plus terribles nous plaisent sur la toile ; & même davantage que les plus beaux objets qui n'ont rien d'intéressant. Le mouvement que la passion imprime à l'ame, lui communique un feu, une activité, une véhémence extraordinaire ; enfin par la force de l'impression dominante, tout cela se transforme en plaisir. Ce n'est donc pas simplement en diminuant & en affoiblissant la tristesse, que les fictions tragiques tempèrent les passions ; cela se fait plutôt par l'insufusion d'un nouveau sentiment, si l'on me permet cette façon de parler.

On peut affoiblir par degrés une douleur réelle jusques à la faire cesser, cependant dans aucune de ses dégradations, vous ne sentirez du plaisir à moins que ce ne soit par accident, comme il arriveroit, par exemple, à un homme plongé dans une léthargique indolence, lorsqu'il viendrait à sortir de cet état.

La nouveauté nous attire, & nous rend attentifs : les mouvemens qu'elle

excite se changent toujours en une passion relative à l'objet qui est nouveau , & transmettent à cet objet toute leur activité. Qu'un événement fasse naître la joye ou la tristesse , l'orgueil ou la honte , la bienveillance ou le ressentiment : Ces émotions seront toujours d'autant plus vives que cet événement sera plus nouveau ou plus rare : & quoique la nouveauté soit agréable par elle-même , l'on voit pourtant qu'elle augmente nos peines aussi bien que nos plaisirs.

Votre dessein est-il de m'émouvoir par le récit de quelque'aventure ? n'allez pas d'abord m'en montrer le dénouement : attendez que ma curiosité soit piquée ; impatientez moi pendant quelque temps. C'est l'artifice dont se sert *Jago* dans la fameuse scène du *Maure de Venise*. On ne sauroit voir ce spectacle sans remarquer combien l'impatience d'*Othello* augmente sa jalousie : on y voit pour ainsi dire , à l'œil , la passion subalterne se transformer dans la passion principale.

Les obstacles irritent nos passions , c'est qu'ils attirent notre attention , font mouvoir nos forces actives , & par là

produisent des efforts qui favorisent le jeu de la passion dominante. De la prédilection qu'ont les peres & meres pour celui de leurs enfans dont le tempéramment foible & les infirmités leur ont rendu son éducation plus pénible. L'amour est rendu plus piquant par l'absence & par la jalousie. *Les derniers ouvrages des Artistes célèbres que la mort les a empêchez de finir, sont comme le remarque Pline, ceux dont on fait le plus de cas. On étudie soigneusement les traits ébauchés & les idées à demi exécutées ; enfin ce qui ajoute au plaisir c'est le regret même que nous donnons à ces mains habiles, que la mort a flétries, dans le temps qu'elles travailloient à ces chefs-d'œuvres.*

Ces exemples dont on pourroit considérablement augmenter le nombre nous donnent quelques notions des analogies que la nature observe. Nous voyons à présent que ce que nous avons pris d'abord pour un grand paradoxe, ne l'est point ; & qu'il n'y a rien de si extraordinaire dans cette espèce de plaisir que la Poésie, l'Éloquence & la Musique savent tirer de la douleur, de la tristesse, de l'indignation & de la pitié. Les images fortes, les expres-

sions énergiques , un discours bien cadencé , une belle imitation , chacune de ces choses a son agrément propre : lorsque tous ces agrémens se réunissent dans un objet qui tient à quelque passion subordonnée , ils l'absorbent , la forcent à changer de nature & à grossir la somme totale du plaisir. Cette passion seroit peut-être douloureuse , si elle naissoit toute seule ; mais ici le charme des beaux arts , en a émouffé la pointe ; ce n'est plus que mollesse , douceur , volupté.

Pour mieux s'en convaincre , on n'a qu'à remarquer les cas où le mouvement des passions domine sur celui de l'imagination ; on verra qu'il arrive précisément le contraire : le second de ces mouvemens , étant alors subordonné au premier , se change en sa nature , & concourt à augmenter la peine & l'affliction que celui ci a fait naître.

Croiroit-on que ce fut un bon moyen de consoler un pere affligé de la mort d'un fils tendrement aimé , que de lui exagérer avec beaucoup d'éloquence , la grandeur de sa perte ? Tout au contraire plus vous mettez de l'imagination

& du pathétique dans votre discours ; plus vous augmentés sa douleur & son désespoir.

L'action qui fait le sujet d'une tragédie , peut-être trop sanglante & trop atroce , peut inspirer un telle horreur qu'il ne sera plus possible de la transformer en un sentiment agréable : alors la force de la diction , & la vivacité du coloris ne servent qu'à augmenter le désagrément.

Il n'y a pas jusques aux sentimens les plus communs de pitié , qui pour donner une satisfaction complète , ne demandent à être tempérés par quelque affection agréable. Les plaintes & les gémissemens de la vertu opprimée , le triomphe de la tyrannie & du vice forment un spectacle qui déplaît , & que tous les Grands Maîtres de l'art dramatique ont soin d'éviter. Pour renvoyer les Spectateurs satisfaits , il faut ou que la vertu se change en un noble désespoir , ou que le vice soit puni.

Ce n'est pas seulement dans la Poësie & dans l'art oratoire , que se découvrent ces effets de l'inversion de notre principe ; l'on en voit des traces dans

la vie ordinaire des hommes. Partout où la passion subordonnée vient à se changer en passion dominante, elle engloutit le sentiment qu'elle nourrissoit & fortifioit. Trop de jalousie étouffe l'amour : trop de difficulté nous refroidit : trop d'infirmité & de maladie dans un enfant dégoûte ses parens, sur-tout s'ils ont plus d'amour propre que de tendresse.

Qu'y a-t-il de plus déplaisant que ces contes sombres, funestes, & désastreux dont les personnes mélancoliques entretiennent sans cesse ceux qui les approchent ? La passion désagréable se trouvant ici toute seule, sans être mitigée ni par l'esprit, ni par le génie, ni par l'éloquence, il n'en résulte qu'un déplaisir tout pur que rien n'est capable de tourner en satisfaction.

§ II.

Sur la Regle du gout.

Il n'y a pas d'esprit si borné qui ne remarque dans le cercle étroit de ses liaisons, la différence qu'il y a entre les goûts & les opinions. Ceux qui sont
en

en état d'étendre la vûe jusqu'aux tems passés, & aux nations reculées, sont encore bien plus frappés de ce contraste. Nous donnons le nom de barbare à tout ce qui s'éloigne de notre gout & de notre façon de penser ; mais on nous le renvoye. Il n'y a point d'esprit si suffisant qu'une suffisance égale à la sienne, ne puisse démontrer, & qui en voyant tant de sentimens opposés les uns aux autres, ne pense au moins quelque fois que le tort pourroit bien être de son côté.

Cette variété de gouts se fait remarquer de ceux qui se donnent la peine de l'approfondir. Dans les discussions sur la beauté & la laideur, il arrive souvent que l'on se sert des mêmes expressions générales sans être du même sentiment. Il y a dans chaque langue certains termes d'approbation & de blâme, dont tous ceux qui la parlent doivent se servir dans le même sens. S'agit-il de savoir en quoi consiste la beauté d'une comparaison ? Tout le monde s'accorde à louer l'élégance, l'usage des mots propres, la simplicité de style & les pensées spirituelles ; les phrases ampoulées, l'affectation,

la froideur & le faux brillant sont généralement blâmés. En vient-on aux détails ? Cette uniformité apparente s'évanouit, il se trouve qu'on n'avoit pas attaché la même signification aux mêmes termes. Dans les matieres de science, & dans toutes celles qui sont du ressort de l'opinion, c'est précisément le contraire; le fond de la controverse est plutôt dans les propositions générales que dans les particulières; & la différence est le plus souvent imaginaire. Aussitôt qu'on s'explique, la dispute finit & l'on s'étonne que l'on ait pu se quereller dans des sujets sur lesquels on pensoit la même chose.

Ceux qui placent le fondement de la morale dans le sentiment plutôt que dans la raison, croient que sur toutes les questions qui regardent la conduite & les mœurs, les hommes sont en effet plus partagés qu'ils ne le paroissent. Il est vrai que les écrivains de tous les tems & de toutes les nations, s'accordent à faire l'éloge de la justice, de l'humanité, de la grandeur d'ame, de la prudence & de l'attachement à la vérité; les Poètes & les Auteurs agréables ne font point ici d'exception;

depuis Homere jusqu'à l'Archevêque de Cambrai, ils débitent tous les mêmes maximes, ils recommandent les mêmes vertus. On attribue pour l'ordinaire ce consentement universel à la raison qui dicte les mêmes préceptes à tous les hommes. Mais ce consentement a-t'il lieu en effet, & le langage ne nous fait-il pas des illusions ? Dans toutes les langues une idée honorable est attachée au mot de vertu, & à ses synonymes, & une idée de blâme à celui de vice. On ne sauroit sans une impropriété revoltante, employer comme une louange, une expression que l'Idiome a destiné pour dénoter un reproche, ni pour reprocher un terme destiné à exprimer une louange. Quand Homere débite des préceptes généraux, tout le monde est d'accord de leur vérité ; il n'en est pas de même, lorsqu'il peint des mœurs personnelles : il y a dans le courage d'Achille une férocité, dans la prudence d'Ulysse, une duplicité qu'assurément Fenelon n'auroit jamais attribuées à son héros.

Les mots d'équité, de justice, de tempérance, de douceur, de charité employés dans l'Alcoran, sont naturels

à être toujours employés dans un bon sens ; mais voulés vous savoir si les principes du prétendu Prophète ont été justes & conformes à la saine morale ? Suivés le dans sa narration : vous le verrés décorer des plus grands éloges , des traits d'inhumanité , de trahison , de cruauté , de vengeance qui ne sauroient être tolérés dans aucune société pour peu qu'elle soit policée.

Il est bien naturel de chercher la règle du gout , je dis une règle au moyen de laquelle nous puissions concilier les divers sentimens des hommes , ou du moins décider entre ces sentimens , & savoir lequel il faut admettre , lequel il faut condamner.

Il est une Philosophie qui nous ôte toute espérance de réussir dans cette recherche , & qui range la *règle du gout* dans la classe des découvertes impossibles. Il y a une énorme différence, vous diront ces Philosophes, entre le jugement & la sensation : toute sensation est telle qu'elle doit être ; ne se rapportant qu'à elle même , elle a toujours la réalité que nous appercevons : il n'en est pas de même des déterminations de l'entendement ; il s'en faut bien qu'elles

ne soient toutes ce qu'elles devroient être : comme elles sont relatives aux choses de dehors , je veux dire à des choses réelles , à des choses de fait , il arrive souvent qu'elles ne répondent pas à leur Archétype. De mille opinions que l'on forme sur le sujet , il ne peut y en avoir qu'une qui soit vraie , la difficulté est de la trouver , mais quand un même objet exciteroit mille sensations diverses , elles seroient toujours exactement ce qu'il faudroit qu'elles fussent : la sensation ne représente jamais ce qui existe réellement dans l'objet ; elle ne marque qu'un rapport entre l'objet & nos organes ou nos facultés ; & ce rapport a indubitablement lieu , puisque s'il n'avoit pas lieu , la sensation n'existeroit pas. La beauté n'est pas une qualité inhérente dans les choses ; elle n'est que dans l'ame qui la contemple ; & chaque ame voit une beauté différente ; il se peut même que ce que l'un trouve beau , l'autre le trouve laid ; & à cet égard nous devons tous nous en tenir à notre façon de sentir , sans prétendre que les autres sentent comme nous. Il n'est pas plus raisonnable de chercher la beauté ou

la laideur réelle , que de chercher le doux ou l'amer , & rien n'est plus vrai que le proverbe qui dit que l'on ne doit point disputer des goûts : ainsi une fois au moins , le sens commun s'accorde avec la Philosophie & même avec la Philosophie Sceptique , avec laquelle il est souvent en contraste.

Aucune des loix que l'on observe dans la composition n'a pu être découverte en raisonnant *à Priori*. Ces loix ne sont point de ces conséquences abstraites que l'entendement tire des rapports éternels & immuables des idées : leur fondement est le même que celui de toutes les sciences pratiques , *l'expérience* ; ce ne sont que des observations générales sur ce qui a plu dans tous les siècles & dans tous les pays. Plusieurs des beautés de la Poësie & de l'Eloquence, empruntent leur éclat de la fiction , de l'hyperbole , de la métaphore , de phrases détournées de leur signification naturelle : gardés vous bien de réprimer ces saillies de l'imagination en réduisant chaque terme à la vérité & à l'exactitude , qui règnent dans les livres des Géomètres ; ce seroit pécher contre les premiers préceptes de l'art

critique, ces fortes d'ouvrages sont universellement sifflés comme maussades & insipides. Mais quoique la Poésie ne puisse s'assujettir à la vérité vigoureuse, elle a pourtant ses règles, que le génie découvre, ou que l'observation enseigne : si des Ecrivains qui les négligent, ont su plaire, ce n'est pas à cause de leur négligence, ils la rachetoient par d'autres beautés, plus conformes aux règles de l'art, & qui donnant un plaisir supérieur aux dégoûts que les défauts pouvoient faire naître, les effaçoient, pour ainsi dire, & les faisoient évanouir. Si ~~Arioste~~ nous charme, *C. Arioste* ce n'est ni par ses fables monstrueuses, & dénuées de toute vraisemblance, ni par le mélange bizarre du style sérieux avec le style comique, ni par ses contes décousus, ni par ses perpétuelles interruptions; c'est par la force & par la clarté du style, par la variété des images, par la peinture naturelle des passions, surtout des passions gayes, de celle de l'amour : si les fautes où il tombe, nous ôtent un peu le plaisir de cette lecture, elles ne sauroient le détruire. Mais dut ce plaisir résulter des parties de son Poème que nous jugeons

défectueuses ; cela ne feroit pas une objection contre la critique en général , mais seulement contre ces règles particulières qui nous feroient regarder comme vicieux ce qui ne l'est pas : si ces endroits nous plaisent , ils ne sauroient être vicieux ; ils ne le seroient pas même en supposant que la satisfaction qu'ils nous donnent, fut tout à fait inattendue , & que l'on fut hors d'état de dire pourquoi ils plaisent.

Si je dis que toutes les règles générales sont fondées dans l'expérience & dans les observations qui ont été faites sur les sentimens communs aux hommes , & affectés à la nature humaine ; ce n'est pas qu'il faille s'imaginer que le sentiment de tous les hommes doive dans tous les cas , s'accorder avec les règles. Ces sortes d'émotions de l'esprit se font d'une manière bien subtile & bien délicate ; pour les faire naître & agir avec facilité , avec précision & d'une manière conforme aux principes généraux , il faut un concours de plusieurs circonstances favorables ; le moindre obstacle au dehors , le moindre désordre au dedans , dérange ces petits ressorts & trouble le mouvement de la

machine entiere. Si nous voulions faire une expérience de ce genre, si nous voulions, dis-je, éprouver dans un cas particulier, le pouvoir qu'auroit sur nous la beauté ou la laideur, il faudroit avoir grand soin de choisir le temps & le lieu propres, & de monter l'imagination sur un ton convenable : la parfaite sérénité d'esprit, le recueillement, l'attention ; si un seul de ces points nous manque, l'expérience est trompeuse, & nous ne portons que de faux jugemens sur la beauté universelle ; au moins la relation que la nature a établie entre la forme des objets & le sentiment, devient plus obscure, & pour être discernée demande une discussion plus exacte : si nous en observons encore l'influence, ce n'est pas que chaque beau trait produise en nous un effet distinctement marqué ; nous sommes alors entraînés par l'admiration générale & constante accordée à ces ouvrages, que nous voyons survivre aux caprices de la mode, & triompher de tous les efforts de l'ignorance & de l'envie.

Le même Homère qui charma, il y a deux mille ans Athènes & Rome, est encore admiré à Londres & à Pa-

ris ; les changemens de climats , de gouvernemens , de religion & de langage , n'ont pu ternir sa gloire. La cabale ou le préjugé peut pendant un temps , mettre en vogue un mauvais Poëte , ou un mauvais Orateur ; mais sa réputation ne sera ni universelle ni durable ; l'œil critique de la postérité ou même de ses contemporains , qui sont d'une autre Nation , éclairera ses ouvrages ; aussitôt l'enchantement se dissipe ; ses défauts paroissent dans tout leur jour. Les productions d'un vrai génie ont un sort tout opposé : plus elles durent , plus elles sont répandues , plus aussi elles sont sincèrement admirées. L'envie & la jalousie dominent dans les cercles étroits ; la familiarité même dans laquelle nous vivons avec un Auteur , peut diminuer l'estime que nous devons à ses ouvrages ; mais ces obstacles n'ont pas plutôt disparu que les beautés dont ils brillent , reprennent leur ascendant sur tous les esprits , & le maintiennent dans tous les siècles.

Il paroît donc que , malgré toutes les variations & tous les caprices du goût , il y a des principes certains d'approbation & de blâme , dont un

esprit curieux & attentif peut suivre les opérations. Certaines formes, certaines qualités sont faites pour plaire ou pour déplaire, en vertu de leur nature & de ce qui les constitue; s'il arrive qu'elles manquent leur effet, cela ne vient que de l'imperfection de l'organe qui en reçoit l'impression: un homme qui a la fièvre, ne prétendra pas que pour juger des saveurs, on s'en rapporte à son palais; celui qui a la jaunisse ne s'arrogera point de décider des couleurs. Il y a pour toutes les créatures un état de santé, & un état malade, & la règle du goût ne regarde que le premier. Le consentement unanime des hommes, dont les organes sont en bon état, nous fournit l'idée de la beauté parfaite & universelle: c'est ainsi que nous nommons la vraie couleur, ou la couleur réelle d'un objet; celle qu'une vue bien constituée apperçoit dans cet objet exposé au grand jour: quoique nous n'ignorions pas que les couleurs ne sont que des apparences & des phénomènes sensibles.

Les organes intérieurs sont sujets à bien des défauts qui détournent, ou du moins qui affoiblissent l'influence de

ces principes généraux dont dépendent les sentimens du beau & du difforme. S'il y a des objets qui, en vertu de la constitution de notre esprit, sont destinés à nous affecter agréablement; ce n'est pas à dire que chaque individu en sera affecté de cette maniere; il y a des situations dans lesquelles ces objets renvoyent une fausse lueur, ou bien ne portent pas dans l'imagination, l'impression qu'ils doivent y porter.

Tout le monde prétend avoir cette délicatesse qui seule peut nous rendre sensibles aux plus subriles emotions; chacun voudroit ériger son goût particulier en regle de goût; mais pour ne pas recourir aux lumieres de l'entendement, pour éclaircir cette matiere, il est nécessaire de chercher une définition plus exacte de la délicatesse; qu'on n'en a donné jusqu'ici. Pour ne pas puiser dans des sources trop profondes, nous aurons recours à un événement très connu, tiré des aventures de Don-Quichotte.

Ce n'est pas à tort, dit Sancho à l'Ecuyer au grand nez; que je prétends me connoître en vin; ce talent est héréditaire dans ma famille. Un jour deux

de mes parens furent requis de dire leur sentiment sur une barrique de vin : ce vin étant vieux & d'une bonne année, devoit être exquis. Le premier le goûte, le considère, & après mûre reflexion, prononce que le vin est très-bon, à cela près qu'il lui trouve un petit goût de cuir. Le second, après avoir usé des mêmes précautions, décide aussi en faveur du vin, à la réserve d'un goût de fer qui lui paroît très-sensible. Vous ne croiriez jamais combien on se moqua d'eux : la barrique étant vidée, on trouve au fond une vieille clef attachée à une courroye.

Si l'on réfléchit sur la grande ressemblance qu'il y a entre le goût spirituel & le goût corporel, il sera facile de faire l'application de ce conte. Quoiqu'il soit certain que le beau & le laid n'existent pas d'avantage dans les objets, que le doux & l'amer ; & que toutes ces qualités n'ont également leur existence que dans le sentiment interne ou externe ; il faut pourtant qu'il y ait dans les objets des choses propres à produire tel ou tel sentiment ; ou comme les choses peuvent s'y trouver en petite quantité, ou bien être mêlées,

ou comme delayées les unes dans les autres ; il arrive souvent que des ingrédiens aussi subtils , ne frappent point le sentiment , & que l'on n'est point affecté de chaque goût particulier mêlé & confondu avec le gout total. Lorsqu'un homme a les organes d'une finesse à qui rien n'échappe , & d'une précision qui saisit tout ce qui entre dans le composé , nous disons qu'il a le goût délicat ; soit que nous employons ces termes dans un sens naturel ; soit que nous les employons dans un sens métaphorique. Ici donc , les règles générales qui déterminent la beauté , sont d'un grand usage : ces règles se fondent en partie sur des modèles , en partie sur l'observation des choses qui plaisent ou déplaisent très-fortement , lorsqu'on les considère à part ; si les mêmes choses fondues dans un mélange où elles sont en moindre quantité , ne causent pas un plaisir ou un déplaisir sensible , nous l'attribuons à un manque de délicatesse. Fixer ces règles générales ou ces modèles indisputables , c'est trouver cette clef & cette courroye qui justifierent les parens de Sancho , & confondirent les prétendus juges qui les condamnoient : quand on n'auroit ja-

mais vidé la barrique, le goût des premiers eût été également fin, & celui des autres également grossier; mais il eût été plus difficile de le prouver aux assistans. Il en est de même de l'art d'écrire: quand cet art ne seroit point connu; quand on n'auroit ni méthode, ni principes, ni modeles pour juger des beautés de cette espèce; cela n'empêcheroit pas qu'il n'y eût des goûts plus ou moins raffinés, & que l'on ne dût préférer les uns aux autres.

La perfection de nos sens & de nos facultés consiste à saisir jusqu'aux plus legeres nuances, & à ne rien laisser échapper. L'excellence de l'organe du goût ne se mesure pas par la force des saveurs qu'il peut supporter; mais par cette sensibilité qui distingue jusqu'aux ingrediens les plus minces, qui sépare, pour ainsi-dire, les parties les plus déliées du tout où elles sont en confusion: c'est ainsi que la perception vive de la beauté & de la difformité, fait la perfection du goût spirituel: l'homme de goût est mécontent de lui-même, tant qu'il soupçonne qu'il peut rester dans un ouvrage, quelque beauté ou quelque défaut auquel il n'ait pas pris garde;

en intéressant la perfection de son sentiment, cela intéresse sa perfection personnelle, & ces deux intérêts n'en font qu'un. Un palais trop friand fait souvent notre suplice & celui de nos amis; au lieu qu'un goût délicat en fait d'esprit ou de beauté, est toujours un bien, une qualité désirable, la source des plaisirs les plus exquis & les plus innocens dont nous puissions jouir. Tout le monde en convient: partout où la délicatesse du goût est reconnue, elle emporte tous les suffrages; & pour la faire reconnoître, il n'a pas de plus sûr moyen que d'en appeler à ces modèles & à ces principes qui sont consacrés par l'approbation universelle de tous les peuples & de tous les tems.

Quelle que soit la différence que la nature a mis dans les degrés de délicatesse des esprits; il est certain que dans chaque art, dans chaque genre du beau, ce talent se perfectionne par l'usage, par l'étude & par la contemplation assidue du modèle. Lorsqu'un objet se présente pour la première fois à l'œil ou à l'imagination, il n'excite qu'un sentiment obscur & confus, & l'esprit n'est guères capable de juger de ses mérites

ou de ses défauts; il n'en apperçoit pas encore les diverses beautés; encore moins distingue-t-il le caractère propre, la qualité, & le degré de chacune d'elles, il fait tout au plus que l'ensemble est beau ou difforme : & ce jugement même il ne le porte qu'en doutant & en hésitant, parce qu'il craint d'être la dupe de son peu d'expérience. Laissez-lui le tems d'en acquérir : son goût se raffinera : non-seulement il connoîtra les beautés & les défauts des parties; mais il indiquera les marques caractéristiques de chaque qualité, & saura l'apprécier à sa juste valeur : chaque objet excitera en lui un sentiment clair & développé; il discernera jusqu'au genre & au degré de plaisir ou de déplaisir que chaque partie est propre à produire; & cette adresse & cette dextérité que l'exercice donne à l'ouvrier; il la donne encore à celui qui juge de l'ouvrage.

Telle est la prérogative de la routine, qu'on ne sauroit juger d'un écrit qui est de quelque importance sans l'avoir lu plus d'une fois, sans l'avoir envisagé sous différens points de vue, & sans y avoir murement réfléchi. Une première lecture ne se fait jamais de sens rassis.

on se précipite, on ne voit pas ce qui est véritablement beau, on ne saisit pas les proportions & les rapports des parties; on ne remarque pas le caractère du stile; les perfections & les défauts, enveloppés d'une espèce de nuage, se présentent d'une manière peu distincte à l'imagination.

On ne sauroit s'exercer long-temps dans la contemplation des belles choses sans être obligé de faire des comparaisons entre les divers genres & les différens degrés de beauté, & sans faire l'estimation de leur valeur respective. Ce n'est qu'en comparant les objets qu'on apprend quel cas on en doit faire, & quel degré d'estime on doit leur accorder. Ce qui est moins beau jusqu'à un certain point, paroît désagréable, & par conséquent laid à ceux qui se sont familiarisés avec les grands modèles; & d'un autre côté l'objet le plus parfait que nous connoissons nous semble avoir atteint le sommet de la perfection, & mériter les plus grands éloges. Pour être en état d'apprécier un ouvrage, & de lui assigner son rang parmi les fruits du génie; il faut avoir lui, examiné, pesé les productions du

même genre , qui ont été admirées dans différens temps & chez différentes Nations.

Pour réussir encore mieux dans cette entreprise , il faut que l'esprit , vuide de préjugés & de toute vue étrangère , ne s'attache qu'à l'examen du sujet qui lui est proposé. L'Orateur qui néglige d'avoir égard au génie , aux intérêts , aux opinions , aux passions & aux préjugés qui régissent dans son auditoire , se flatte en vain de persuader & d'enflâmer les passions ; si ses auditeurs ont des préventions contre lui , quelques déraisonnables qu'elles puissent être , il doit , avant d'entamer , tâcher de les en faire revenir , en captivant leur affection , & en s'insinuant dans leur bienveillance. Un critique qui , dans d'autres temps , ou dans d'autres pays , fait l'examen du discours de cet Orateur , doit avoir toutes les circonstances devant les yeux : son jugement n'est solide qu'autant qu'il a pris ces précautions.

Ceux que le préjugé gouverne ne se plient pas à cette condition ; vous les voyez fermes & obstinés dans leur façon de penser ; ils ne prendront ja-

mais le tour d'esprit que la situation exige : s'ils jugent d'un écrit composé dans des temps passés, ou pour d'autres Nations, ils ne tiendront aucun compte des opinions & des usages ; pleins des mœurs de leur siècle, ils condamneront péremptoirement des choses qui ont été reçues avec les plus grands applaudissemens de ceux pour qui elles étoient destinées : s'ils jugent d'un écrit moderne, l'ami ou l'ennemi, le rival, le commentateur, l'homme intéressé, en un mot, perce toujours à travers leurs décisions. Par ce moyen on parvient à se gâter le goût : les mêmes beautés & les mêmes défauts ne font plus les impressions qu'ils auroient faites, si l'on avoit su plier son imagination, & s'oublier pour un moment soi même. Ici le goût s'écarte de la règle & n'est d'aucun poids.

Dans toutes les questions qui sont du ressort de l'entendement, le préjugé nous égare & pervertit les opérations des facultés intellectuelles, il n'est pas moins funeste au bon goût, il corrompt la faculté de sentir le beau ; dans l'un & l'autre cas, le bon sens doit le corriger & en prévenir l'influence ; & à

cet égard aussi bien qu'à d'autres, la raison, si elle n'est pas une partie essentielle du goût, est au moins requise pour en diriger les opérations. Dans tous les ouvrages où le génie brille, il y a un rapport, une convenance de parties : & si l'on n'a pas assez d'étendue d'esprit pour embrasser toutes ces parties, pour les comparer, & pour appercevoir la consistance & l'uniformité du tout; on est hors d'état d'en connoître les beautés & les vices. Ce n'est pas assez. Les productions de l'art ont chacune leur but, une fin où elles tendent; elles sont plus ou moins parfaites à mesure qu'elles sont mieux, ou moins bien ajustées à cette fin. L'éloquence doit persuader, l'histoire doit instruire, la poésie doit plaire par les images qu'elle présente, par les passions qu'elle fait naître. Il ne faut jamais perdre ces fins de vues en lisant les écrits des Orateurs, des Historiens, des Poètes, & il faut voir s'ils ont employé les moyens convenables pour y arriver. Enfin il n'y a pas d'ouvrage qui ne soit une chaîne de propositions & de raisonnemens; je n'excepte pas même ceux des Poètes. Les personnages qui paroissent dans

les Tragédies & dans les Poèmes épiques, raisonnent pensent, concluent, agissent conformément à leur caractère & à leur situation. Pour réussir dans une tâche aussi délicate, il ne suffit pas que le Poète ait du goût & de l'invention, il faut du jugement.

Quoique les principes du goût soient universels, & à peu près les mêmes chez tous les hommes, il n'y en a pourtant qu'un petit nombre qui soient capables d'apprécier les productions des arts & dont le sentiment puisse passer pour la règle du beau. Les organes intérieurs tantôt assujétis à un vice radical, tantôt à un désordre accidentel, n'ont que très rarement assez de perfection pour donner pleine carrière aux principes généraux, & pour exciter des sensations conformes à ces principes : d'où il ne peut résulter que de fausses sensations. Si le critique n'a point de délicatesse dans l'esprit, il juge sans discernement ; n'étant affecté que des qualités grossières & palpables, les touches fines lui échappent : s'il n'a point d'exercice, ses décisions sont confuses & mêlées de doutes ; s'il ne fait point comparer, il admire les beautés les plus frivoles, ou plutôt

il prend pour beauté ce qui est défaut ; si le préjugé le domine , il n'a plus de sentiment naturel : s'il manque de bon sens , il ne voit pas la beauté du dessein , cette beauté raisonnée qui est la principale. Il y a peu de personnes exemptes de toutes ces perfections , & voila pourquoi dans les siècles , même les plus polis , les vrais connoisseurs sont si rares. Un sentiment vif & délicat , joint à l'exercice , perfectionné par l'habitude de comparer , libre de tout préjugé , constitue le vrai juge ; & la décision de ces sortes de juges , par tout où on la rencontre , forme ce que nous appellons la règle du beau ou le principe du goût.

Mais où trouver de tels juges , à quelle marque les reconnoître ? cette question n'est pas si embarrassante qu'elle le paroît. Lorsque l'on s'en tient à la spéculation , on croit communément qu'il y a un *Criterion* pour les sciences , tandis qu'il n'y en a point pour les matieres qui relèvent du sentiment : en vient-on à l'application ? c'est tout le contraire ; on a bien plus de peine à trouver des règles sûres pour les doctrines scientifiques que pour les

choses de gout. Les Théories abstraites des Philosophes, n'ont qu'un tems, leur règne subsiste pendant un certain période ; le période suivant les détruit, on en découvre les absurdités ; d'autres Théories & d'autres systèmes en prennent la place, & passent à leur tour ; l'expérience prouve que rien n'est plus sujet au hazard & aux révolutions de la mode que ces prétendues décisions scientifiques. Il en est tout autrement des beautés de l'éloquence & de la Poësie. Les ouvrages où la nature & les passions sont bien peintes prennent en peu de tems, un ascendant universel sur les esprits, & le conservent pour toujours ; tandis qu'Aristote, Platon, Epicure, Descartes règnent tour à tour, Terence & Virgile font le charme de tous les siècles, & personne ne leur dispute cet honneur. La Philosophie de Cicéron n'est plus en vogue ; nous admirons encore son éloquence.

Quelque rares que soient les personnes qui ont le gout délicat ; on les distingue aisément dans la société aux jugemens solides qui sortent de leur bouche, & à la supériorité qu'on leur remarque : ils prennent bientôt l'as-
cendant

cendant sur les autres hommes : le ton vif & animé avec lequel ils s'expriment, donne une vogue générale aux ouvrages de génie qu'ils approuvent. Le préjugé peut pour un tems offusquer le vrai génie ; mais on ne voit pourtant jamais les suffrages réunis en faveur du faux génie ; & le préjugé même doit à la fin céder à la force du sentiment que la belle nature excite. Une nation civilisée peut se méprendre dans le choix du Philosophe qu'elle met au premier rang ; mais elle ne se trompera pas longtems sur le Poëte Tragique ou Epique , à qui cet honneur appartient.

Cependant quelques efforts que nous fassions pour fixer la règle du gout , & pour y ramener les diverses opinions des hommes , il reste toujours deux sources de variété , qui , à la vérité ne vont pas jusqu'à faire confondre les limites du beau & du laid , mais qui pourtant font naître de la différence dans les degrés d'approbation & de blâme : la première consiste dans l'humeur , qui n'est pas la même chez tous les hommes ; la seconde dans les mœurs & dans les opinions , particulièrement af-

362. PENSÉES CRITIQUES
fectées à chaque tems & à chaque nation.

Les principes généraux du gout que la nature a gravés dans les esprits , sont uniformes : partout où les jugemens varient , on découvre quelque défaut , ou quelque corruption des facultés naturelles , provenant soit du préjugé , soit de l'inexpérience , soit d'un manque de délicatesse ; & l'on trouve toujours de bonnes raisons d'approuver le gout des uns & de condamner celui des autres. Il n'en est pas de même , lorsque la diversité provient , soit d'une constitution interne , soit d'une situation externe qui ne peuvent passer pour des fautes de part ni d'autre , & qui par conséquent ne nous permettent pas de préférer une opinion à l'autre. En ce cas , dis-je , la contrariété des sentimens est inévitable , & c'est envain que nous cherchons une règle pour la concilier.

Les images tendres , les peintures de l'amour font impression sur un jeune homme qui a les passions vives , un homme plus avancé en âge , se plaira aux livres des sages & des Philosophes , qui enseignent à régler les mœurs , &

à subjuguier les passions : à vingt ans Ovide sera notre Auteur favori, Horace à quarante , & peut-être Tacite à cinquante. Nous choisissons notre Auteur comme nous choisissons nos amis , c'est-à-dire que la conformiré d'humeur & de disposition décide notre choix. Celui-ci aime le sublime , celui-là le passionné , un troisieme le plaisant : l'un sensible aux moindres fautes , veut de l'exactitude partout , l'autre plus touché du beau , pardonne vingt absurdités , en faveur d'un trait élevé ou pathétique. Il y en a dont l'oreille demande de la briéveté & de la force : d'autres préfèrent les expressions riches & harmonieuses ; un tel affecte la simplicité ; un tel recherche l'élégance. La Tragédie , la Comédie , la Satire , l'Ode , chacun de ces genres à ses partisans qui le mettent au dessus de tous les autres ; un critique qui n'en approuveroit qu'un , & condamneroit le reste , seroit dans l'erreur ; cependant on n'est pas le maître de n'avoir pas de la prédilection pour ce qui s'accorde avec notre tour d'esprit particulier ; ce sont là de ces préférences innocentes dont nous ne saurions nous dispenser , &

qui, entre des hommes raisonnables, ne sçauroient fournir matière à dispute, parce qu'il n'y a point de règle pour en décider.

C'est pour cette raison qu'une représentation nous plait d'autant plus que les caractères ressemblent d'avantage à ceux que nous voyons de nos jours & dans notre pays. Il faut des efforts pour se faire à la simplicité des anciennes mœurs, pour voir les Princesses puiser de l'eau dans la fontaine & les Rois & les Héros s'apprêter eux-mêmes leur manger. Nous conviendrons que ce ne sont pas des défauts dont l'Auteur soit responsable ; mais l'ouvrage fera moins d'impression sur nous. Voilà encore pourquoi il est si difficile de transporter les Comédies d'un siècle, ou d'une nation dans l'autre. Dans *l'Andrienne* de Térence, & dans la *Clitie* de Machiavel, la beauté sur qui roule l'action, ne paroît jamais sur la scène. Cela est conforme à la réserve des Grecs & des Italiens ; en Angleterre ce seroit un défaut.

Lorsqu'on nous présente une singularité de mœurs qui n'a rien que d'innocent, comme sont les exemples

qu'on vient de voir , nous aurions tort assurément d'y trouver à redire. Si l'on vouloit ne rien donner aux révolutions continuelles qui se font dans les mœurs & dans les usages , ne rien admettre qui ne soit selon nos modes ; les monumens des Poètes tomberoient bientôt en poussière comme de la mauvaise argile. Faudra-t-il donc jetter les portraits de nos ancêtres , à cause des fraises & des Vertugadins dont nous les voyons ornés ? Il en est tout autrement , lorsqu'il s'agit d'idées qui regardent la morale , & que ces idées diffèrent d'un siècle à l'autre : partout où le vice est dépeint sans qu'on lui attache une marque de blâme ou d'infamie , c'est une tache réelle , & qui incontestablement défigure un Poëme : je ne puis ni ne dois me plaire à de pareils sentimens : j'excuserai le Poëte sur les usages de son tems ; mais je ne saurois goûter le morceau qui représente ces usages. Les traits d'inhumanité & d'indécence repandus si ouvertement dans les caractères tracés par plusieurs Poètes de l'antiquité sans en excepter Homère & les tragiques Grecs, ces traits dis-je , diminuent considéra-

blement le prix de ces productions , d'ailleurs si excellentes ; & à cet égard les modernes ont un grand avantage sur les anciens. Quelque indulgence que nous puissions avoir pour les préjugés d'un Ecrivain , nous ne saurions prendre sur nous d'applaudir à des sentimens & à des mœurs aussi reprehensibles.

Il faut faire ici une grande différence entre les principes de morale & les opinions spéculatives : ces dernières sont dans un flux perpétuel ; le système du pere n'est pas celui du fils. Les erreurs de spéculation n'otent que fort peu de chose au mérite d'un Ecrivain ; l'imagination du Lecteur s'y fait aisément & n'en goute pas moins les beautés qui y tiennent. Mais il faudroit un effort bien violent pour changer le jugement que nous portons des mœurs , & pour faire tomber l'approbation ou le blâme , la haine ou l'amour sur d'autres objets que sur ceux auxquels une longue habitude nous a appris à attacher ces sentimens. Un homme intimement persuadé de la rectitude de la morale qui régle ses décisions , à raison d'en être jaloux , & de ne jamais trahir ,

ne fut-ce que pour un instant , les mouvemens de son cœur par complaisance pour un Auteur.

LA DÉLICATESSE DU GOUT , ET LA
VIVACITÉ DES PASSIONS.

Il n'y a pas de doute que le plaisir & la douleur ne fassent sur les personnes qui ont les passions extrêmement vives , de plus fortes impressions que sur les tempéramens froids & phlegmatiques. C'est sur les esprits sensibles que le malheur frappe ses plus rudes coups : il s'empare de toutes leurs facultés , émousse jusques au gout pour ces biens communs , dont la jouissance bien réglée fait la partie la plus essentielle du bonheur. Comme les plaisirs vifs sont de beaucoup plus rares que les grandes peines , les esprits sensibles en ont d'autant plus d'épreuves à soutenir.

Il y a une délicatesse de gout qui ressemble beaucoup à cette délicatesse des passions , & qui nous rend sensibles à la beauté & à la laideur , comme l'autre à la prospérité & à l'adversité , aux bons offices & anx

injuries. Que l'on représente à un homme de gout un Poëme ou un tableau, il sentira, pour ainsi dire dans chaque partie de cet ouvrage, si les coups de maître qu'il y remarque, le ravissent & le transportent, rien n'égale le désagrément & le dégoût que lui causent les endroits négligés ou maltraités. En un mot la délicatesse du gout & la vivacité des passions produisent les mêmes effets; elles élargissent toutes deux la sphère des biens & des maux, & nous donnent toutes deux des peines & des plaisirs inconnus au reste des hommes.

Il seroit difficile de déterminer, qu'elle est dans la constitution primitive de l'esprit, la liaison entre la vivacité de ces passions & la délicatesse du gout; mais il me paroît qu'il y en a une très étroite. Les femmes qui ont les passions plus vives que nous, ont aussi plus de gout pour tout ce qui sert à embellir.

Quoiqu'il en soit de cette liaison, je suis persuadé que rien n'est si propre à réprimer l'effervescence des passions que la culture du gout. Je dis de ce gout fin & sublime, qui nous met

en état d'apprécier le caractère des hommes, les ouvrages de génie, & les productions des beaux arts. Le gout pour ces beautés communes qui frappent les sens, est toujours proportionné aux degrés de sensibilité du temperament : au lieu que dans les sciences & dans les arts libéraux, la délicatesse du gout n'est en effet autre chose que la force du bon sens, ou du moins en est inséparable. Pour juger d'un ouvrage de génie, il y a tant de vues à combiner, tant de circonstances à confronter, il faut une si profonde connoissance de la nature humaine, qu'à moins d'avoir un entendement bien exquis, on ne fera jamais rien de passable dans ce genre. Et c'est une nouvelle raison pour nous engager à cultiver les beaux arts. Notre jugement se fortifiera par cet exercice : nous nous formerons des idées plus justes de la vie humaine : plusieurs choses qui contristent ou réjouissent les autres, nous paroîtront trop frivoles pour y faire attention, & nous perdrons peu à peu cette excessive sensibilité, cette grande vivacité qui nous est si fort à charge.

Quand je dis que le gout des arts éteint les passions, je ne parle que des passions grossières & ferores ; car il augmente au contraire notre sensibilité pour les passions douces & agréables.

Emollit mores nec finit esse feros.

L'étude des beautés soit de la Poësie, soit de l'éloquence, soit de la musique, soit de la peinture, donne au sentiment une certaine élégance, que sans elle personne ne sauroit acquérir : ces arts excitent de douces & de tendres émotions ; ils retirent l'esprit du trouble des affaires, lui inspire le défintéressement, répandent des charmes sur la méditation, nous font aimer la vie tranquille, & nous plongent dans cette douce mélancholie qui de toutes les dispositions d'esprit est la plus favorable à la naissance de l'amour & de l'amitié.

La délicatesse du gout contribue à l'amour & à l'amitié, en bornant notre commerce à un nombre choisi de personnes, & en nous rendant indifférens pour les grandes sociétés. Un homme qui a bien digéré ses connois-

fances acquises dans la lecture & dans le monde , sent trop combien le reste des hommes répond peu aux idées qu'il s'en étoit formées. Ainsi ses affections étant compassées dans un espace plus étroit , faut-il s'étonner qu'elles agissent plus fortement que si elles étoient plus générales & plus répandues ?

§ III.

De l'origine & des progrès des arts & des sciences.

L'histoire des arts & des sciences est de tous les sujets, celui qui doit être traité avec le plus de précaution : sans quoi on supposera des causes qui n'ont jamais existé , & l'on tombera dans l'abus de vouloir réduire à des principes stables & universels , les événemens les plus contingens. Dans quelque pays que ce soit , il n'y a toujours qu'un petit nombre de personnes qui s'appliquent aux sciences : la passion qui les anime à ses bornes , leur goût & leur jugement sont sujets à se gâter : le moindre incident trouble leur application. D'où il s'ensuit , que le ha-

zard ou des causes secrètes & inconnues ont toujours beaucoup d'influence sur la naissance & les progrès de tous les arts qui demandent un certain degré de raffinement.

Cependant je ne saurois croire que ce soit là entièrement l'ouvrage du hazard. Il est vrai que dans tous les tems & dans toutes les nations , il n'y a toujours que peu d'hommes qui cultivent les sciences avec assés de succès pour se faire admirer de la postérité ; mais ceux là même n'existeroient point , si dès leur plus tendre enfance , ils n'avoient trouvé des circonstances propres à développer , à former & à nourrir leur goût & leur jugement : il faut donc aumoins qu'avant que ces excellens Ecrivains paroissent , une portion du même esprit & du même génie ait été répandue dans les pays qui les ont produits : il n'est pas possible que des esprits aussi exquis aient été extraits d'une masse tout-à-fait insipide. Ovide s'écrie , *est Deus in nobis* &c.

Il est en nous un Dieu , dont le feu meut nos ames.

Le feu Poétique n'a cependant *rien*

de furnaturel ; il ne descend pas du ciel ; mais il parcourt la terre : il passe d'un esprit dans l'autre , & il excite les flammes les plus vives en ceux où il trouve les matériaux les plus propres. Ainsi la question sur l'origine & les progrès des arts & des sciences ne se réduit pas uniquement , au génie & à l'esprit de quelques particuliers ; elle regarde plutôt des nations entières , on peut jusques à un certain point , la résoudre par des causes universelles , & par des principes généraux. Rechercher pourquoi tel Poëte , Homère par exemple , est né dans un siècle plutôt que dans un autre , seroit une entreprise chimérique ; aulieu que souvent on peut fort bien indiquer les causes qui font que dans tel ou tel tems , il y a eu chez une nation plus de politesse & de savoir que chés les nations Voisines. Au moins ce sujet est-il assés curieux , pour essayer de l'assujétir au raisonnement , & de le réduire à ces principes ; c'est ce qui m'engage à proposer trois observations que je soumets à l'examen & à la censure des connoisseurs.

Premiere observation. *Il est impossible que les arts & les sciences ayent*

374 PENSÉES CRITIQUES
*pris leur origine dans un pays qui ne
jouissoit pas de sa liberté. **

Dans l'enfance du monde, les seules précautions que prennent les hommes ignorans & barbares contre les violences & les injustices, c'est de choisir un ou plusieurs Chefs, auxquels ils se confient aveuglément, sans songer à ce munir de loix ou d'institutions politiques, qui puissent les mettre en sûreté contre leurs attentats; lorsque l'autorité est concentrée en une seule personne, & que le peuple devient fort nombreux, le Monarque ne pouvant suffire à tout & se trouver par tout, est obligé de déléguer son pouvoir à des Ministres subalternes; & comme l'expérience & l'éducation n'ont pas encore formé l'esprit humain, le Prince qui jouit d'un pouvoir sans bornes, ne songe pas à borner ses Ministres; chacun d'entr'eux exerce une pleine autorité dans le département qui lui est confié. Il n'y a point de

* Le Lecteur doit être prévenu qu'on a pris la liberté de changer quelques expressions de M. Hume, dans ce qui regarde la politique.

loix générales qui n'ayent leurs inconvéniens , lorsqu'il s'agit de les appliquer à des cas particuliers : il faut une grande expérience & une grande pénétration pour sentir que ces inconvéniens sont moindres que ceux qui résultent du pouvoir arbitraire des subalternes.

Un Monarque barbare ne peut donc jamais devenir législateur. Jouissant d'un pouvoir sans bornes , & n'ayant pas assez de lumières pour en diriger l'exercice , il ne songera pas même à imiter celui des *Bassas* ou des *Cadis*, il les laissera tyranniser à leur aise les Provinces & les Villages. Le dernier Czar étoit sans doute un génie supérieur : Il étoit pénétré d'amour & d'admiration pour les arts de l'Europe ; mais cela n'empêchoit point qu'il ne fit beaucoup de cas de la politique Ottomane. Il ne sentoit pas combien elle étoit contraire au projet qu'il avoit formé de polir sa nation. Le despotisme tend toujours à opprimer les peuples & à dégrader les esprits ; mais il n'est jamais plus funeste que lorsque le despote sait que sa domination doit finir , & que le tems de sa durée

est incertain. Alors il dispose de ses sujets avec une autorité aussi absolue, que s'ils lui appartenoint en propre ; & d'un autre côté il les néglige, ou les tyrannise comme s'ils appartenoint à un autre, & que leur sort ne dut en aucune façon l'intéresser. Les peuples sous une telle domination sont des esclaves dans toute la rigueur du terme, & ne peuvent aspirer ni à polir leur goût, ni à perfectionner leur entendement, trop heureux encore s'ils pouvoient jouir en paix du nécessaire.

S'il étoit possible qu'avant que les Sciences parussent dans le monde, il y eût un Monarque assez sage pour s'ériger en Législateur, & que le Peuple gouverné selon les Loix, ne dépendît jamais de la volonté arbitraire des subalternes, dans cette sorte d'Etat, les Sciences & les Arts pourroient commencer ; mais cette supposition est manifestement contradictoire.

Il peut arriver que dans son enfance, une République n'ait pas plus de Loix qu'une Monarchie barbare, & que l'autorité, dont ses Magistrats jouissent, ne soit pas moins absolue ; mais outre que cette autorité est considérablement

réfrénée par les fréquentes élections où le peuple donne son suffrage, il est impossible qu'on ne sente avec le tems la nécessité de la réfréner, & dès lors on aura des loix & des statuts. Il y eut un tems où les Consuls de Rome jugeoient de toutes les causes en dernier ressort, & sans'être astreints à des loix positives : mais à la fin le peuple, à qui le joug pesoit, créa les Decemvirs : ceux-ci publièrent les *douze tables*. Ce Corps de loix avoit peut-être moins de volume qu'un seul acte du Parlement d'Angleterre; & ce furent, pendant quelques générations, les seules loix écrites; les seules par lesquelles cette célèbre République regloit le droit de propriété, & la nature des châtimens; mais elles suffisoient pour assurer à chacun sa vie & ses biens, pour empêcher que les uns ne fussent foulés par les autres. Dans cette situation, les Sciences peuvent se pousser & fleurir; mais il n'est pas possible que cela arrive au milieu d'une scene qui ne présente qu'oppression d'une part & esclavage de l'autre; & cette scene est le résultat du despotisme. De l'établissement des Loix, résulte la sécurité, la sécurité engendre la curiosité, & la

curiosité est la mere de la Science.....
 Sous un Prince absolu, plongé dans
 la barbarie, tous les Ministres, tous
 les Magistrats sont aussi absolus que lui-
 même; & il n'en faut pas davantage
 pour étouffer à jamais l'industrie, la cu-
 riosité & la science.

Seconde Observation. *Rien ne favo-
 rise autant la naissance de la politesse & du
 savoir, qu'un nombre d'Etats voisins in-
 dépendants, entre lesquels le Commerce &
 la Politique ont formé des liaisons.* L'é-
 mulation d'abord qui ne sauroit man-
 quer de regner entre ces Etats, tend
 manifestement à les perfectionner. Mais
 une raison principale, c'est que dans des
 territoires ainsi limités, le pouvoir &
 l'autorité le sont aussi. Lorsqu'ils se com-
 muniquent par la voie des Arts & du
 Commerce, la jalousie commence à
 naître: aucun de ces Etats ne veut,
 en matiere de goût & de raisonnement,
 recevoir des loix d'une autre Nation:
 les productions de l'Art sont examinées
 avec soin & d'un œil critique. Les opi-
 nions populaires ne passent pas si aisé-
 ment d'un pays dans l'autre, & sont
 moins contagieuses: on les rejette d'a-
 bord pour peu qu'elles heurtent les pré-
 jugés nationaux.

La Grèce fut d'abord un amas de petites Principautés qui bientôt devinrent des Républiques : unies déjà par un proche voisinage , parlant la même langue , ayant les mêmes intérêts , ces Provinces resserrèrent leur lien en se communiquant leur Commerce & leurs connoissances. La beauté du climat , la fertilité du terroir , l'harmonie & la force du langage , toutes les circonstances , dis-je , sembloient concourir pour faire naître les Arts & les Sciences. Chaque Ville eût ses Artistes & ses Philosophes , qui dispuetoient la palme à ceux des peuples voisins : ces disputes aiguisoient les esprits : pendant que chacun se revendiquoit la préférence , les objets sur lesquels le jugement peut s'exercer se multiplioient : & les Sciences firent éclore , de leur sein , ces chefs-d'œuvres qui sont encore aujourd'hui le sujet de notre admiration. L'Europe moderne est en grand , ce que la Grèce avoit été en miniature. Qu'est-ce qui arrêta le succès de la Philosophie Cartésienne , pour laquelle , vers la fin du siècle passé , la Nation Françoisse eut un si fort attachement ? Ce n'est que l'opposition des autres Peuples de l'Europe qui ne

tarderent pas à découvrir le foible de cette Philosophie. Ce ne sont pas les compatriotes de Newton ; ce sont les étrangers qui ont fait subir à sa théorie l'épreuve la plus rigoureuse , & si cette théorie peut vaincre les obstacles qu'elle rencontre actuellement dans toute l'Europe, il y a beaucoup d'apparence qu'elle passera triomphante jusqu'à la postérité la plus reculée. La décence & la bonne morale qui regnent sur le Théâtre François, nous ont fait remarquer la scandaleuse licence du nôtre. Les François à leur tour, se sont convaincus que l'amour & la galanterie ont rendu leur Théâtre trop efféminé, & commencent à approuver le goût plus mâle de quelques uns de leurs voisins.

Il n'y a aucune des quatre parties du monde qui soit autant coupée par des lacs, des rivières & des montagnes que l'Europe ; & de toutes les contrées de l'Europe, il n'y en a aucune qui le soit autant que la Grèce. De là vient que ces régions sont séparées en plusieurs États, & la nature elle-même semble avoir fait cette séparation. Aussi la Grèce a-t-elle été le berceau des Sciences, & l'Europe leur domicile le plus constant.

Troisième Observation. Quoique les Gouvernemens libres soient le terroir le plus propre pour les Arts & les Sciences, cela n'empêche pourtant pas qu'on ne les puisse transplanter dans toutes sortes d'Etats ; les Républiques favorisent davantage le progrès des Sciences, & les Monarchies civilisées, celui des beaux Arts,

Quoique, par rapport à la jouissance des biens, la sûreté soit égale dans les Monarchies civilisées & dans les Républiques, il est à considérer que dans l'un & dans l'autre de ces Gouvernemens, ceux qui sont au timon des affaires, disposent de plusieurs charges honorables & lucratives qui éveillent l'ambition & l'avarice, Il n'y a que cette différence que dans les Républiques, ceux qui aspirent aux places doivent baisser les yeux vers le peuple, & tâcher de gagner ses suffrages ; au lieu que dans les Monarchies ils doivent les hausser vers les Grands, s'insinuer dans leur faveur & captiver leur bienveillance. Pour réussir dans le premier de ces Etats, il faut se rendre utile soit par son industrie, soit par sa capacité, soit par ses connoissances ; pour prospérer dans le second, il faut se rendre agréable par son

esprit, par sa complaisance & par sa politesse. Dans les Républiques, les succès sont pour le génie, dans les Monarchies pour le goût : & par-là les unes sont plus propres pour les Sciences, les autres pour les beaux Arts.

Il y a une liaison étroite entre tous les Arts agréables, & le même goût qui perfectionne les uns, ne souffrira pas que les autres demeurent en friche. Parmi les Arts qui embelissent la conversation, le plus aimable sans doute, c'est cette déférence mutuelle, cette civilité qui nous fait sacrifier nos inclinations à celles de la compagnie, qui nous fait surmonter ou du moins cacher ces présomptions arrogantes, si naturelles à l'esprit humain. Dans les Républiques où le pouvoir va en montant depuis le Peuple jusqu'aux Grands, on ne raffine guères sur la politesse, parce que tous les ordres de l'Etat sont presque au niveau, & que les Citoyens dépendent fort peu les uns des autres ; le Peuple influe par l'autorité des suffrages, les Grands par la dignité des charges dont ils sont revêtus. Dans une Monarchie civilisée au contraire, on voit une longue chaîne de personnes qui dépendent les unes des

autres, & qui s'étend depuis le Souverain jusqu'au dernier des sujets; cette dépendance suffit pour inspirer au Peuple le desir de plaire à ses supérieurs & de se former sur les modeles les plus goûtés des gens de conditions & de ceux qui ont reçu une éducation distinguée, de là vient que la politesse des mœurs prend naturellement son origine dans les Monarchies & dans les Cours; & là où elle fleurit, il est impossible que les beaux Arts soient entierement négligés ou mésestimés.

Les Républiques de l'Europe sont décriées pour le manque de politesse. *La Politesse d'un Suisse en Hollande civilisé* (comme dit le Poëte Rousseau) est chez les François une expression synonyme à celle de rusticité. Les Anglois malgré leur génie & leur savoir, sont sujets au même reproche; & si les Vénitiens font une exception à cette maxime; ils le doivent à leur Commerce avec les autres Peuples d'Italie, dont les Gouvernemens, pour la plûpart, produisent une dépendance plus que suffisante pour les civiliser.

Il est difficile de juger quel étoit à cet égard le raffinement des Républiques de

l'antiquité ; mais je soupçonne que la conversation n'y étoit pas autant perfectionnée que la composition & le style. On trouve dans les Anciens plusieurs traits d'une scurilité choquante , & qui passe toute imagination : leur vanité ne l'est pas moins , & leurs écrits en général respirent la licence & l'immodestie.

Je dirai donc hardiment que les Anciens avoient peu de manieres, & ne connoissoient guères cette déférence polie & respectueuse que la civilité nous oblige d'exprimer , ou du moins de contrefaire dans la conversation. Cicéron étoit certainement un des hommes le plus poli de son tems , & cependant on est outré du triste rôle qu'il fait jouer à Atticus , ce savant & vertueux Citoyen égal en dignité à tout ce que Rome avoit de plus illustre , dans ces dialogues où Cicéron est lui-même un des interlocuteurs. Caton même est traité assez cavalièrement dans les dialogues de *finibus*.

Dans le dialogue réel que nous a conservé Polybe entre Philippe Roi de Macédoine , & Titus Flaminius un des Romains les plus civilisés , l'Ambassadeur des Etoliens , l'un de ceux de toute la Grèce qui accompagnoient ce dernier ,
dit

dit au Roi qu'il parle comme un fou, ou comme un homme en délire, à quoi le Roi réplique, ce que vous dites est si clair que les aveugles mêmes ne feroient s'y tromper; raillerie qui faisoit allusion à la foiblesse de la vue de l'Ambassadeur. Flaminius, vers la fin de la conversation, dit à Philippe, qui demandoit du tems pour consulter avec ses amis qui étoient absens, que peut-être la raison de l'absence de ses amis, c'étoit parce qu'il les avoit tous massacrés, ce qui en effet étoit vrai & d'autant plus brutal. Cependant l'Historien ne condamne pas cette grossiereté, & Philippe n'y répond que par un rire sardonien. Si vous lisez mon ouvrage, dit Phedre à son patron Eutychus: j'en serai bien aise. Sinon, il aura au moins l'avantage de charmer la postérité. Quelque politesse qu'il y eût à la Cour d'Auguste, il paroît qu'elle n'avoit pas encore usé les mœurs Républicaines.

Quelle est la raison de la supériorité & de la politesse moderne sur l'ancienne? On la cherchera probablement dans deux notions modernes, la galanterie & l'honneur. Les partisans de l'antiquité disent

que ce sont des inventions sottes & ridicules, l'approuve plutôt que la gloire de nos jours.

La nature a établi une affection mutuelle entre les deux sexes, & dans les animaux même les plus sauvages & les plus carnaciers, cette affection ne se borne pas à l'appetit corporel; elle produit une amitié & une sympathie qui ne finit que par la mort; rien n'est donc moins affecté que la passion de la galanterie, elle est toute naturelle: l'art & l'éducation qui regnent dans les Cours les plus polies, n'y font pas plus de changement que dans les autres passions louables.

La galanterie est un de ces raffinemens de générosité. Comme la nature a donné la supériorité à l'homme, en lui conférant une plus grande force de corps & d'esprit; c'est à lui à compenser cet avantage, autant qu'il lui est possible, par une conduite généreuse, par des égards, par une complaisance étudiée pour les penchans & pour les opinions du beau sexe. Les Peuples barbares se servent de cette supériorité pour réduire les femmes à l'esclavage le plus rempant;

ils les enferment, ils les batent, ils en trafiquent, ils les font mourir. Chez les Nations policées, cette autorité se manifeste d'une maniere plus noble, quoique toute aussi marquée par la politesse, par le respect, par la complaisance, en un mot, par la galanterie.

Elle ne s'accorde pas moins avec la sagesse & avec la prudence qu'avec la nature & avec la générosité, & lorsqu'elle se renferme dans de justes bornes, elle contribue, plus que toute autre chose, à former la jeunesse des deux sexes. Dans tous les végétaux on remarque une liaison constante entre la fleur & le germe; & dans le regne animal, la nature a voulu que l'amour fît le plaisir le plus doux des individus de l'une & de l'autre espèce; mais la jouissance corporelle n'est pas la seule qu'on doive rechercher: il n'y a pas jusqu'aux bêtes brutes qui ne jouent & folâtrent, & ces expressions de leurs tendres folies, sont leur plus grand plaisir. On ne sauroit nier que l'esprit ne doive avoir beaucoup de part aux divertissemens des êtres raisonnables; & si l'on retranche de l'amour, le sel de la raison, de la conversation, de la

sympathie , de l'amitié & de la bonne humeur , il restera à peine de quoi piquer le goût d'un honnête homme.

La meilleure école des mœurs est une société de femmes vertueuses. Je préférerois une société d'amis choisis , avec lesquels je pourrois me livrer paisiblement aux charmes de la raison ; mais comme on ne rencontre pas tous les jours des compagnies aussi délicieuses , les compagnies mêlées où il n'y a point de femmes , me paroissent le plus insipide des amusemens.

Il y a une partie de l'honneur moderne qui est en même-tems une partie essentielle de la morale : elle consiste dans l'exactitude à tenir sa parole & ses promesses , & à dire toujours la vérité.

Quatrieme Observation. *Du moment où les Arts & les Sciences ont atteint , dans un Etat , leur dernier degré de perfection , ils commencent à décliner : cette décadence est naturelle ou plutôt nécessaire, & il n'arrive jamais , ou du moins il est bien rare que les Arts & les Sciences renaissent dans les pays qui autrefois les avoient vu fleurir.*

Cette maxime , quoique conforme à

l'expérience, doit paroître peu raisonnable au premier abord. Si le génie naturel des hommes est à-peu-près le même dans tous les tems & dans toutes les contrées, qu'y a-t-il de plus propre à cultiver & à perfectionner ce génie, que d'avoir sans cesse devant les yeux des modeles exquis propres à former le goût, & à fixer les objets les plus dignes d'être imités? N'est-ce pas aux modeles qui sont restés de l'antiquité que nous devons la renaissance des Arts arrivée il y a deux siècles, & les progrès qu'ils ont faits depuis par toute l'Europe? Et pourquoi sous le regne de Trajan & de ses successeurs, lorsqu'ils étoient encore en entier, lorsque tout l'Univers les admiroit & les étudioit, n'ont-ils pas produit les mêmes effets? Du tems de l'Empereur Justinien, Homère passoit encore parmi les Grecs pour le Poëte par excellence, comme Virgile parmi les Romains.

Après l'émulation, le plus puissant ressort pour parvenir au grand, c'est la gloire. Un écrivain qui entend retentir au tour de lui les éloges qu'on donne à ses premières productions, se sent de nou-

velles forces ; aiguillonné par ce motif, il atteint souvent un degré de perfection qui étonne ses lecteurs & qui le surprend lui-même ; mais lorsque toutes les places honorables sont prises , les nouvelles tentatives comparées aux ouvrages les plus excellens en eux mêmes , & dont la réputation est déjà faite ; ne sont que froidement reçues. Si Molière & Corneille portoient aujourd'hui sur le Théâtre les productions de leur jeunesse, estimées dans leurs tems , ils seroient découragés pour jamais par l'indifférence & le dédain du Public.

Il n'est peut-être pas avantageux pour une nation de recevoir des arts trop perfectionnés de ses voisins. L'émulation s'éteint , & le feu de la jeunesse s'évapore. Tant d'ouvrages finis de Peintres Italiens transportés en Angleterre , au lieu d'encourager nos Artistes , sont la véritable cause du peu de progrès que le noble art de la Peinture a fait parmi nous. Il paroît qu'il en fut de même à Rome , lorsqu'elle reçut les arts de la Grèce. Le grand nombre de belles productions qui ont paru en France , répandues dans toute



L'Allemagne & dans le Nord, empêchent ces peuples de cultiver leurs propres langues, & les rendent esclaves de leurs voisins, dans tout ce qui regarde les connoissances agréables. *

Outre que les modeles admirables des anciens ont paru dans des langues qui ne sont entendues que des savans, les beaux esprits modernes ne sont pas absolument comparables à ceux qui vivoient dans ces tems reculés. Si Waller étoit né à Rome sous le règne de Tibere, ses premières productions vues à côté des Odes si finies d'Horace, eussent été sifflées: au lieu qu'en Angleterre la supériorité du Poète Latin, n'a

* Ces assertions sont plus spécieuses que vraies. Lorsque les arts de la Grèce furent portés à Rome; les circonstances étoient peu favorables aux progrès des arts; lorsque les tems furent arrivés, Rome devint la rivale d'Athènes. Le génie n'atteint pas la perfection du premier vol; mais il ne se décourage pas, il sent ses forces & il attend les circonstances. Alors les grands modeles ne s'effrayent point; Corneille ne découragea point Racine, il n'y a que Moliere qui ait forcé ses successeurs à prendre une autre route que la sienne, il se sont égarés, & ont perdu la Comédie avec eux.

fait aucun tort à la réputation de son Poète ; trop heureux que son climat & son langage ayent pu produire cette foible copie d'un si excellent original. En un mot les arts & les sciences , semblables à certaines plantes , exigent un terroir frais , & quand il est épuisé , ni l'art , ni l'industrie ne peuvent lui faire rien produire d'exquis & de parfait.

§. IV.

*De l'Eloquence. **

Nous sommes meilleurs Philosophes que les anciens ; mais il s'en faut bien que nous soyons aussi bons Orateurs ; malgré tous nos raffinemens , leur éloquence l'emporte de beaucoup sur la nôtre.

Ils pensoient que les harangues publiques étoient de toutes les productions du génie , celles qui demandoient les plus grands talens & la plus haute

* Le lecteur ne doit point oublier que Monsieur Hume parle de l'éloquence relativement aux Orateurs Anglois.

capacité. Des Auteurs illustres ont élevé ce talent au-dessus de celui de la Poésie & même de celui de la Philosophie. La Grèce & Rome n'ont produit chacune qu'un seul Orateur accompli. Les anciens critiques ont eu de la peine à trouver deux Orateurs contemporains d'un mérite égal. Les plus fins connoisseurs sont obligés de convenir qu'il n'y eut jamais en ce genre, rien de pareil à l'Orateur Romain & à l'Orateur Grec. Ils ajoutent pourtant que ni l'un ni l'autre n'est parvenu au point de perfection dans l'art Oratoire. Cet art est infini; non-seulement les forces de l'homme n'y sauroient atteindre, son imagination ne peut le concevoir. Cicéron lui-même déclare qu'il n'est entièrement satisfait ni de ses propres productions, ni de celles de Demosthène. Quelle distance entre les Orateurs anciens & les modernes?

Les Anglois sont la seule nation polie & lettrée qui vive sous un gouvernement populaire, la seule dont le pouvoir législatif réside dans de nombreuses assemblées, qui sembleroient devoir être les domaines de l'éloquence: cependant qu'avons nous en ce genre dont nous

puissions tirer vanité. Les Poëtes, les Philosophes, voila les grands hommes qui ont illustré notre pays, & les seuls dont nous puissions nous glorifier. Où sont les Orateurs, & s'il y en a, où sont les monumens de leur génie ? nous avons aujourd'hui des harangueurs dans les deux chambres du Parlement, dont l'éloquence est à peu près égale, personne ne songe à préférer l'un d'eux aux autres.

Toutes les fois que Démosthène devoit plaider, tous les gens d'esprit soit de la Grèce, soit des régions les plus éloignées s'y rendoient comme au plus beau de tous les spectacles. A Londres les Anglois se promettent non chalamment dans la chambre des Requêtes pendant que l'on débat les choses les plus importantes devant les deux chambres du Parlement.

Le stile des anciens Orateurs où leur genre d'éloquence étoit d'un sublime auquel les Orateurs modernes n'osent pas même prétendre. On crieroit à l'absurde si quelqu'un de nos froids & tranquilles Orateurs s'avisoit d'imiter l'apostrophe de Démosthène, aux manes des Héros qui combattirent aux plaines de Ma-

rathon & de Platée, où la figure hardie & poétique dont Cicéron fait usage après avoir décrit, dans les termes les plus tragiques, la crucifixion d'un Citoyen Romain.

Dans les anciens Orateurs la véhémence de l'action étoit parfaitement assortie à celle des pensées & des paroles. Un de leurs gestes les plus ordinaires & les plus modérés consistoit à frapper du pied contre la terre, geste qui aujourd'hui paroît encore outré & qu'on ne souffre au Théâtre que dans la représentation des plus fortes passions.

Qu'elles sont donc les causes qui dans ces derniers temps, ont produit ce déclin si sensible de l'éloquence ? Le genre des hommes paroît être toujours le même : on a poussé de nos jours tous les autres arts & toutes les sciences avec beaucoup de succès ; une des nations les plus savantes de la terre jouit d'un gouvernement libre qui sembleroit devoir ouvrir la plus belle carrière à l'exercice de ce noble talent, & malgré ces avantages, nos progrès dans l'éloquence ne sont rien en comparaison de ceux que nous avons faits dans les autres branches des connoissances humaines.

De toutes les raisons qu'on allégué pour prouver que le ton de l'éloquence ancienne n'est point sortable à notre âge & que les Orateurs modernes ne sauroient le copier, il n'y en a aucune qui puisse soutenir l'examen.

I^o. On peut dire que du temps que les lettres fleurissoient chez les Grecs & chez les Romains, n'y ayant que peu de loix municipales, & ces loix étant fort simples, la décision des causes dépendoit presque entièrement du bon sens & de l'équité des juges; alors l'étude des loix n'étoit pas une occupation laborieuse, elle ne prenoit presque aucun temps, & n'étoit point incompatible comme aujourd'hui, avec toute autre étude, & toute autre profession. Lorsqu'on ne suppose que de l'équité dans les juges, le plaideur a bien plus d'occasion de déployer son éloquence, que lorsqu'il est réduit à tirer ses argumens de la rigueur des loix, à prouver par des Statuts, à confirmer par des exemples. Comment veut-on qu'un Juris-Consulte moderne, noyé dans de pénibles recherches ait le loisir de cueillir les fleurs du Parnasse? & supposé qu'il les cueilles, comment les fera-t-il figu-

rer au milieu des preuves rigoureuses & subtiles, des objections & des répliques dont il est obligé de faire usage ? mais ce n'est pas la vraie raison de la chute de l'éloquence. Que l'art Oratoire soit pros crit de la sale de Westminster ; mais qu'est-ce qui l'empêcheroit de paroître dans les deux chambres du Parlement ?

Les Aréopagites d'Athènes avoient défendu de faire usage des attraits de l'éloquence, aussi ne trouvons nous pas dans les harangues Grecques qui sont dans la forme judiciaire, cette Réthorique hardie qui est dans les plaidoyers Romains ; mais à quelle grandeur les Athéniens ne s'éleverent-ils pas dans le genre délibératif !

28. On peut attribuer le déclin de l'éloquence à la supériorité de notre bon sens. Nous rejettons tous ces tours de Réthorique propres à séduire les tribunaux ou les assemblées, & nous n'admettons que de solides Argumens. Vous accusez un homme d'avoir commis un meurtre, c'est à vous à produire des témoins & des preuves évidentes. Les loix détermineront ensuite le châ timent du criminel. Si vous alliez décrire avec

emphase la cruauté & l'horreur de l'action, si vous faisiez paroître ensuite les parens du défunt, si à un signal donné vous leur faisiez pousser des lamentations, se prosterner aux pieds des Juges & les arroser de larmes, vous donneriez assurément la comédie à tout le monde; cependant les anciens Avocats ont quelquefois mis en œuvre ces pitoyables artifices? si vous ôtez le pathétique des discours publics, il n'y restera que l'éloquence moderne, c'est-à-dire le bon sens rendu par de justes expressions.

Peut-être y a-t-il du vrai dans cette réflexion; peut-être que nos mœurs, où si vous voulez la supériorité de notre bon sens, devroit rendre nos Orateurs circonspects lorsqu'ils entreprennent d'enflâmer l'imagination des Auditeurs; mais cela doit-il les faire désespérer absolument du succès d'une pareille entreprise, & leur faire abandonner entièrement un art, dans lequel il ne faudroit peut-être pour réussir qu'un redoublement d'application? les anciens n'étoient point sans délicatesse à ce sujet; mais leurs Orateurs savoient mieux leur faire illusion, Par des torrens

de sublime & de pathétique qui couloient de leur bouche, (comme dit Longin) ils enlevoient tellement leur Auditoire, qu'on n'avoit pas le tems de s'appercevoir de l'artifice par lequel on étoit trompé. Disons mieux, on n'étoit point trompé. L'Orateur entraîné par la force de son génie & de son éloquence, entroit lui-même en passion : ce n'est qu'après avoir senti lui-même les transports d'indignation, de pitié & de douleur, qu'il faisoit passer ces mouvemens impétueux dans l'ame de ceux qui l'écoutoient. Quelque bon sens qu'eut Jules-César, Cicéron le força d'absoudre un criminel, qu'il avoit fermement résolu de condamner.

Malgré les brillans succès de cet Orateur, il faut convenir qu'on peut trouver à redire à quelques unes de ses périodes. Il est souvent trop fleuri, & trop rhéteur : ses traits sont trop chargés, ses figures trop palpables, ses divisions sentent les règles de l'Ecole, &c.

Enfin on pourra prétexter que les fréquens désordres des anciens gouvernemens & les crimes énormes dont les Citoyens se rendoient souvent coupables, fournissoient à l'éloquence, des

matériaux qui nous manquent. Prétexte frivole ! il seroit aisé de trouver encore un Philippe ; mais où trouver un Démosthène ?

Il ne reste donc qu'à s'en prendre à un manque de génie ou de jugement dans nos Orateurs : de génie, s'ils se sentent incapables d'atteindre à la majesté de l'éloquence antique ; de jugement, s'ils n'osent le tenter, de peur de choquer l'esprit moderne. Peut-être ne faudroit-il que quelques tentatives heureuses pour élever le génie de la nation, pour inspirer de l'émulation à la jeunesse, & pour former nos oreilles à une élocution plus sublime.

Il y a dans la naissance & le progrès des talens, quelque chose qui semble tenir du hazard ; l'ancienne Rome reçut tous les arts de la Grèce, & n'a jamais eu que le goût de la peinture, de la sculpture & de l'architecture, sans pouvoir parvenir à l'imitation ; tandis que Rome moderne, excitée par un petit nombre de modèles, a porté ces mêmes arts à la perfection. Cependant quelle que soit cette influence du hazard, il est à présumer que si quelque autre des nations

savantes de l'Europe, avoit joui, comme nous des avantages du gouvernement populaire, l'éloquence y seroit parvenue à un plus haut point. Les sermons de Bossuet & de Fléchier sont infiniment plus éloquens que tout ce que l'Angleterre a dans ce genre. Quoiqu'on ne plaide en France devant le Parlement que les causes des particuliers, plusieurs Avocats y font briller une éloquence qui pourroit aller bien loin, si elle étoit cultivée & encouragée. Les Plaidoyers de Patru sont très élégamment écrits. S'il lui eut été permis de s'exercer sur les grandes questions, sur la liberté ou l'esclavage de tout un Peuple, sur la paix ou sur la guerre; que n'auroit pas produit un aussi beau génie! Dans les tems des désordres occasionnés par les factions qui s'étoient formées contre le Cardinal Mazarin, l'éloquence antique sembla vouloir revivre. L'Avocat Général Talon, au milieu d'une harangue, invoque à genoux l'esprit de St. Louis, le priant de jeter du haut des cieux, un regard compatissant sur les malheurs de son Peuple &c.

Il y a dans le caractère de notre nation , des qualités préjudiciables aux progrès de l'éloquence. Le bon sens Anglois inspire de l'ombrage contre tout ce qui sent l'illusion ; trop modeste , ils n'osent proposer que des raisons aux assemblées publiques , & regardent comme présomptueux l'Orateur qui veut entraîner les suffrages en remuant les passions. Me permettra-t-on d'ajouter qu'ils n'ont pas le gout fort délicat , ni l'esprit fort sensible aux agrémens des beaux arts ; que les Poëtes comiques n'ont que la ressource des obscénités pour leur plaire & les tragiques celle d'ensanglanter la scène. Si jamais l'éloquence peut éclore parmi nous , ce sera d'ouvrage de quelque jeune homme d'un esprit accompli , rompu dans les beaux arts , & suffisamment instruit de nos affaires publiques.

Lorsque le mauvais gout a prévalu , il n'arrive jamais qu'il se soutienne contre le bon goût dès qu'on peut en faire la comparaison : l'empire du faux n'est fondé que sur l'ignorance du vrai. De bons modèles n'ont qu'à paraître pour réunir tous les suffrages en

leur faveur. Nous portons tous avec nous , le germe du sentiment & des passions , il ne s'agit que de s'y bien prendre pour les faire éclore. Si un Orateur médiocre triomphe pour un tems , & passe pour parfait auprès du vulgaire , ce vulgaire n'en est content que parce qu'il ne connoit rien de mieux ; le vrai génie n'a qu'à se montrer ; il attirera l'attention de tout le monde , & il éclipsera tous ses rivaux. Si nous nous contentons du médiocre , c'est que nous n'avons pas du bon. Notre éloquence moderne est cette éloquence attique qui parle moins au cœur qu'à la raison , telle que celle de Lyfias à Athènes & celle de Calvus à Rome , Orateurs estimés dans leurs tems , mais qui disparoissent devant Demosthène.

Les Anglois n'ont point d'exemple de ce genre d'éloquence sublime ; nos Ecrivains nous en fournissent quelques uns ; par rapport à la force & à l'énergie du style , nos Orateurs ne suivent que de bien loin Milord Bolingbroke. Cependant l'élévation du style sied infiniment mieux à l'Orateur qu'au simple Ecrivain , & produit un effet

plus prompt & plus surprenant , lorsqu'elle est secondée d'une belle voix & d'une action gracieuse.

On a un préjugé contre les Oraisons préméditées. Un homme qui récite son discours comme un écolier repête sa leçon , sans faire attention à ce qui se dit durant la discussion d'une affaire, aura de la peine à se sauver du ridicule. Pour sauver cet inconvénient , que l'Orateur prépare d'avance ses argumens , ses objections , ses répliques ; alors son imagination lui fournira de quoi suppléer aux questions inattendues qui se présenteront : l'esprit une fois ému conserve de lui-même cette impétuosité qu'il a acquise par son premier ébranlement.

Nos Orateurs modernes tombent dans une faute qu'ils pourroient aisément corriger sans sortir de ce genre argumentatif où ils bornent toute leur ambition. C'est le défaut de méthode & d'ordre , défaut que leur affectation pour les discours impromptu leur a fait contracter. On peut être méthodique sans être formaliste. Les Auditeurs sensibles à l'ordre , sont toujours charmés de voir les argumens naître naturellement les uns des autres : les rai-

sons les plus fortes , lorsqu'elles se présentent en confusion , ne persuadent que foiblement.

§ V.

Du style simple & du style orné.

Des pensées & des expressions naturelles sans être communes , constituent , selon M. Addison , la beauté du style.

Cette définition est très juste. Les pensées qui ne sont que naturelles , ne causent aucun plaisir à l'esprit , & ne méritent aucune attention. Les plaisanteries d'un batelier , les réflexions d'un paysan , les polissonneries d'un portier ou d'un fiacre , tout cela est naturel & d'autant plus désagréable. Il n'y a que la nature ornée de toutes ses graces , ou ce que l'on nomme *la belle nature* qui puisse plaire aux gens de gout : ou si l'on veut peindre la vie des personnes de basse extraction , il faut que ce soit par des traits frapans , & bien marqués qui portent une image vive dans l'esprit. Ainsi l'absurde naïveté de Sancho , sous le pinceau inimitable de Cer-

vantes, nous amuse autant que le portrait du héros le plus magnanime.

A moins que le langage d'un Auteur, ne soit élégant, ses observations peu communes, & qu'il ne règne dans ses écrits un gout noble & épuré, on ne lui rendra aucun compte du naturel & de la simplicité de son style, quelque correct qu'il soit, il ne sera pas agréable, & on ne prendra pas même la peine de le critiquer.

D'un autre côté les productions qui ne sont que surprenantes, sans être naturelles, ne sauroient causer à l'esprit, un plaisir durable. On se dégoûte des tableaux qui ne ressemblent à rien. Trop d'ornement ^{est} un défaut dans tous les genres, des expressions trop hardies, des éclairs de l'esprit, des comparaisons recherchées qui se terminent par une pointe, des tours épigrammatiques, surtout lorsqu'ils reviennent trop fréquemment, toutes ces parures défigurent un ouvrage au lieu de l'embellir. Comme l'œil est distrait dans l'architecture gothique, par les ornemens dont elle est surchargée, de même l'ame est fatiguée & revoltée à la lecture d'un ouvrage surchargé d'esprit,

& qui décèle une affectation constante de briller.

La critique n'a point de sujet plus riche que celui qui regarde le juste mélange du style simple avec le style orné. Voici à ce sujet quelques réflexions générales.

J'observe d'abord que *quoiqu'il faille également éviter les excès dans ces deux genres , & tâcher d'atteindre un juste milieu , ce milieu cependant n'est pas un point , mais admet une grande latitude.* Que l'on considère la distance, qu'il y a à cet égard, entre Pope & Lucrèce, qui me semblent placés dans les deux dernières extrémités du style simple & du style orné; intervalle qui peut être rempli de Poètes qui différencient les uns des autres, mais qui peuvent exceller également chacun dans son style & à sa manière : Corneille & Congreve, de même que Sophocle & Terence, qui sont plus simples que Lucrèce, paroissent sortir de ce milieu, & se rendre coupables de quelques excès dans leurs genres. De tous les grand Poètes, Virgile & Racine, à mon avis, sont les plus voisins du centre & les plus éloignés des deux extrêmes.

J'observe en second lieu, qu'il est très difficile, si non tout à fait impossible, de trouver des termes propres à désigner la position de ce milieu entre le style trop simple & le style trop orné, & d'établir une règle qui nous fasse reconnaître avec précision les limites qui séparent la beauté du défaut. On parle souvent très judicieusement sur ce sujet, sans bien posséder la matière. Comparés la dissertation de Fontenelle sur la *Poësie pastorale*, remplie de réflexions & de raisonnemens Philosophiques sur le milieu le plus convenable pour ce genre de Poësie, avec les églogues du mêmes Auteur. * On se convaincra qu'il avoit l'esprit faux. Dans celles ci il cherche le point de perfection trop près de l'extrémité du raffinement; au lieu que dans sa critique il blâme l'ex-

(*) Ce n'est pas que Fontenelle eut l'esprit faux : il connoissoit très bien les règles de la pastorale, il savoit que ce genre exige beaucoup de simplicité; mais il vouloit plaire à un public qui ne goutoit point le genre précisément à cause de sa simplicité; il fit des églogues à la portée de ce public uniquement pour lui, & une belle dissertation pour les savans.

cès des ornemens appretés autant que l'eut pu faire Virgile. Dans les discours généraux des hommes, on ne s'apperçoit point de la différence des goûts. Voilà pourquoi la critique n'est instructive qu'autant qu'elle entre dans les détails, & qu'elle fournit des exemples & des éclaircissemens.

J'observe en troisieme lieu, que nous avons plus de sujet de nous mettre en garde contre le raffinement excessif, que contre l'excessive simplicité; par ce que le premier excès est plus nuisible à la beauté & plus dangereux que le dernier.

L'esprit & la passion ne sauroient subsister ensemble. Lorsque la passion parle, l'imagination se tait. L'esprit humain étant naturellement limité, il n'est pas possible que toutes les facultés agissent à la fois, & plus l'ame de ces facultés domine, moins il y a place pour les autres. Voilà pourquoi les écrits où l'on peint les hommes avec leurs actions & leurs passions, exigent plus de simplicité que ceux où l'on ne débite que des remarques ou des réflexions; & comme les premiers sont les plus beaux & les plus attrayans, on

peut en toute sûreté, donner la préférence à un style trop simple sur un style trop orné.

Les écrits qu'on relit le plus souvent, & que le monde apprend par cœur, sont ceux qui se recommandent par leur simplicité, & qui dépouillés de l'élégance du tour & de l'harmonie des nombres dont ils étoient relevés, ne présentent aucune pensée extraordinaire à l'esprit. Les ouvrages dont tout le mérite consiste en des traits spirituels peuvent d'abord nous frapper, mais à une seconde lecture, ils ne nous affectent plus, parce que nous anticipons les pensées qu'ils renferment. La première ligne d'une épigramme de Martial, me rappelle l'épigramme entière; je ne trouve point de plaisir à répéter ce que je fais d'avance: au lieu que dans Catulle chaque ligne ayant son prix, je la reverrai toujours sans me lasser. On peut comparer Terence à une beauté modeste & timide, à qui nous passons tout, parce qu'elle ne s'aroge rien, & dont le naturel simple & pur, fait sur nous une impression d'autant plus durable qu'elle est moins vive.

L'extrémité du raffinement est la plus dangereuse , parce qu'elle est la plus séduisante. La simplicité à moins d'être soutenue d'une extrême élégance , & d'une extrême justesse , passe pour stupidité : les bluettes au contraire éblouissent d'abord , le gros des Lecteurs en est frappé au point de s'imaginer que c'est là l'esprit le plus difficile & le style le plus excellent.

Nous devons nous mettre plus en garde que jamais , contre ce faux raffinement : Tous les genres ont produit de si grands Ecrivains , la raison a fait de si grands progrès , que l'envie de plaire par des productions d'un goût nouveau , détourne les Auteurs du simple & du naturel , & remplit leurs ouvrages d'affectation & de faux bel esprit. C'est la même cause qui fit dégénérer le goût & le génie après le siècle d'Auguste ; n'y auroit-il pas en France & en Angleterre quelques symptômes de cette corruption ?

Fin de la quatrième & dernière Partie.

T A B L E

D E S M A T I E R E S.

P R E M I E R E P A R T I E.

DE la Philosophie Morale. Pag. 1.

De l'Origine des Idées. 6.

De la liaison des Idées. 9.

De la Certitude. 25.

De l'Amour de la Philosophie. 26.

Du Bonheur. 33.

En quoi l'Epicurien fait consister le

Bonheur. 36.

Principe des Epicuriens. 43.

Le Bonheur selon les Stoïciens. 44.

Système des Platoniciens sur le Bon-

heur. 54.

S E C O N D E P A R T I E.

DEs Passions. 81.

De la Crainte & de l'Espérance. 82.

Qu'est-ce que la Probabilité. 83.

De l'Amour & de la Haine. 104.

T A B L E.

	413
De la Compassion.	107.
Du rapport entre les Idées & les Sens- timens.	109.
De la Raïson.	113.
Des Principes de la Morale.	121.
La Bienveillance est une Vertu.	135.
De la Justice.	143.
De l'Etat de Nature	151.
De l'Inégalité.	154.
De la Propriété.	157.
De la Prescription.	159.
De la Société Politique.	168.
Pourquoi ce qui est utile nous plaît.	173.
Des qualités utiles à nous mêmes.	191.
Des qualités immédiatement agréables à nous mêmes.	207.
Des qualités agréables aux autres.	214.
De l'Avarice.	241.
De l'Impudence & de la Modestie.	245.
De la Dignité de la Nature humaine.	251.
L'Amour & le Mariage.	260.

TROISIEME PARTIE.

L A Liberté de la Presse	269.
Les premiers principes du Gouverne- ment.	273.

Les Partis.	278.
La Superstition & le Fanatisme.	285.
La Liberté & le Despotisme.	289.
Le Caractere des Nations.	297.
La Poligamie & le Divorce.	305.

QUATRIEME PARTIE.

L' ETUDE de l'Histoire.	316.
De la Tragédie,	322.
Sur la Règle du Goût.	336.
La délicatesse du Goût & la Vivacité des Passions.	367.
De l'Origine & des Progrès des Arts & Des Sciences.	371.
De l'Eloquence.	392.
Du Stile simple & du Stile orné.	405.

Fin de la Table.

E R R A T A

- P**AGE 15, ligne 2, s'il n'étoit, lisez il n'étoit
 Pag. 16, lig. 2, d'écrits l. décris.
 Pag. 29, lig. pénultième, le suppticifes, l. le
 scepticisme.
 Pag. 31, lig. 23, savie, l. fa vie.
 Pag. 74, lig. 26, de transports, l. des trans-
 ports.
 Pag. 78, lig. 21, quelques-unes, l. quelques-
 uns.
 Pag. 79, lig. 18, si je falis, l. si je fais.
 Pag. 82, lig. 19, la joi, l. la joie.
 Pag. 101, lig. 23, tresintimement, l. très inti-
 mement.
 Pag. 112, lig. 15, élogant, l. élégant.
 Pag. 166, lig. 26, judiciaelles, l. judiciaires.
 Pag. 316, lig. 3, que je dois, l. que je crois.
 Pag. 318, lig. 23, comquoi, l. comment.
 Pag. 320, lig. 8, de la Note, Marone, l. Ma-
 rosie.
 Id. lig. 9, Anne de Boules, l. de Boulén.
 Pag. 321, lig. 22, ô Ciel, supprimez cette ex-
 clamation.
 Pag. 343, lig. 16. Aristote, l. l'Arioste.
 Pag. 366, lig. dernière, d'en'etre jaloux, l.
 d'en être jaloux.
 Pag. 372, lig. 25, est decus in nobis, l. est Deus
 in nobis.
 Pag. 376, lig. 26, qu'un Monarque barbare,
 l. qu'une Monarchie barbare.

Pag. 407, lig. 17, trop d'ornement & un défaut, l. est un défaut.

Pag. 409, lig. 22, voici, l. voilà.

Pag. 408, lig. 6 de la Note, élogues, l. églogues.

FIN.



